

2-1-152.

68  
21271 F



# FORÊTS VIERGES

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

---

DES MÊMES AUTEURS

Format gr. in-18.

PROMENADES ET CHASSES DANS L'AMÉRIQUE  
DU NORD . . . . . 1 vol.

---

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER. — A. CHAIX ET C<sup>ie</sup>,  
RUE BERGÈRE, 20, A PARIS. — 13706-9

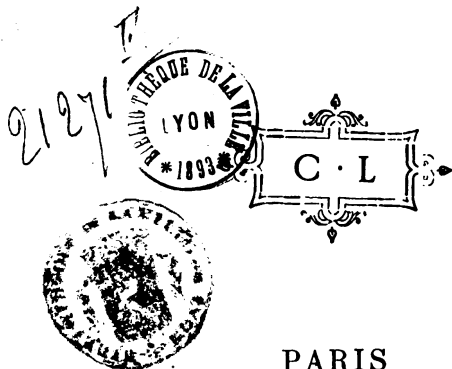
# FORÊTS VIERGES

VOYAGE DANS L'AMÉRIQUE DU SUD

ET L'AMÉRIQUE CENTRALE

PAR

LOUIS & GEORGES VERBRUGGHE



PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 45

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1880

Droits de reproduction et de traduction réservés





# FORÊTS VIERGES

---

## I

### DE BORDEAUX A PERNAMBUCO

Vigo. — Lisbonne. — Le Sénégal. — Le roi de Dakar.

Le *Parana* qui nous transporte au Brésil, après avoir doublé les rivages montueux de la Corogne, jette l'ancre devant Vigo. Nous parcourons la ville dont certaines rues ont gardé l'empreinte du moyen âge. Nous escaladons même, sur des petites rosses, la montagne que couronne le fort ; toute la baie s'étale devant nous, fermée par ses trois îles ; à droite est l'emplacement où sombrèrent les fameux galions chargés d'or : un plongeon historique.

La nuit nous reprenons la mer et le lendemain nous entrons dans le Tage. Nous remontons le long

de ses rivages si vantés ; nous passons devant le bijou mauresque qu'on nomme la Tour de Belem, et nous nous arrêtons devant Lisbonne où une escale de plusieurs heures nous permet de faire une agréable promenade à travers des rues raides et escarpées.

Après le Portugal, voici le Cap Vert et le Sénégal : nous arrivons à Dakar. La plage est nue et sablonneuse ; mais dans le jardin public croissent des *flamboyants* magnifiques. A cette époque de l'année ces arbres fastueux sont presque entièrement faits de fleurs ; à peine si de rares feuilles vertes jettent une note criarde dans ce concert de rouges éclatants. Autour des troncs le vent a jonché la terre de pétales pourpres ; ce riche tapis renvoie au visage des promeneurs un reflet incarnat.

La population de Dakar ne se compose guère que des fonctionnaires, de la garnison et des disciplinaires affublés de vestes à numéros, parcourant les routes attelés à de petites charrettes. Nous avons consacré notre journée entière à visiter la ville nègre. Sur une plage de sable s'éparpillent un grand nombre de cases primitives ; de simples roseaux forment les murs et les toits. Plusieurs de ces huttes sont faites en forme de marmite : il n'existe pas de porte ; on entre et on sort en soulevant le couvercle.

Les femmes sont peu vêtues : sur leurs hanches nues, en guise de ceinturon, s'enroulent des colliers

de verroteries. Fidèles à nos habitudes de collectionneurs, nous avons fait parmi ces coquettes, en échange de quelques pièces de cuivre, une razzia de bijoux.

Quiconque passe par Dakar ne peut manquer de visiter le roi. Cette visite obligatoire n'a rien de cérémonieux ; on entre sans le moindre sans-gêne dans la case royale. Un vieillard entouré de plusieurs femmes et de beaucoup de négrillons est accroupi sur le sable ; on le considère à loisir ; sa physionomie ne présente aucune expression intelligente ; peut-être est-il un peu plus laid que ses sujets. Au moment où vous sortez, il tend la main ; vous y laissez tomber ce qui vous fait plaisir : il se contente de peu, comme le sage. Vous pouvez aussi lui acheter son sabre de bataille ; ce fameux sabre qu'il vend au moins une fois à l'arrivée de chaque paquebot.

Le roi de Dakar n'est plus aujourd'hui qu'un objet de curiosité ; on paye pour le voir. Le gouvernement français lui a enlevé toute prérogative et toute juridiction, comme il lui avait enlevé ses domaines. Il est juste d'ajouter que la France lui alloue une indemnité annuelle ; j'en ai oublié le chiffre exact, 400 francs, je crois. Mais comme le roi est en même temps *marabout*, on ne peut soustraire entièrement les noirs à son influence.

Chez les noirs les idées religieuses, ou du moins les superstitions, sont profondément enracinées. Tous

portent au cou des amulettes qu'ils appellent des *gri-gri*. Il y a des *gri-gri* contre tous les dangers, contre les maladies, contre les balles, contre les requins, même contre les accidents de ménage. Les *meilleurs* consistent généralement en cordelettes tressées soutenant un demi œuf de cuir dans lequel se trouve, écrit par un saint marabout, un verset du Coran. Il est assez difficile d'obtenir un *gri-gri*. Je m'adressai vainement à plusieurs négresses pour leur faire céder le leur. Enfin un noir, m'ayant demandé ce que je comptais en faire, je lui dis que, rentré chez moi, je le mettrais derrière une belle vitrine, où tous mes compatriotes viendraient l'admirer. Le tableau du respect et de la considération qui allaient entourer le précieux fétiche, décida son noir propriétaire à me l'abandonner. Le marché conclu, il eut l'impudence de me narguer : « Ha, ha, me dit-il, l'avoir vendu, mais blancs pas savoir se servir de *gri-gri* ! »

Revenant au bateau, nous le trouvons entouré de pirogues surchargées de négrellons. On leur montre une pièce de cinquante centimes, on la jette à la mer ; plouf..... plus personne dans les pirogues : les négrellons ont disparu à la suite de la pièce. On distingue sous l'eau la seule partie blanche de ces corps, la plante de leurs pieds, remuant en tous sens. Puis des têtes laineuses émergent peu à peu, les petits noirs ressortent ruisselants ; l'un d'eux tient à la main la pièce qu'il dépose au fond

de sa pirogue. Cet exercice, récréatif pour nous, productif pour eux, dure aussi longtemps qu'il reste aux passagers quelque menue monnaie. Un des négrillons plonge à babord, passe sous la quille et vient ressortir à tribord ; il n'emploie pas plus de trente-quatre secondes pour cette promenade sous-marine. Enfin nous organisons des régates : les pirogues partent à grands coups de pagaies, doublent la bouée, font le tour du navire, et le vainqueur vient au pied de l'escalier recevoir le prix de sa victoire : une grosse pièce de cent sous.

Quelques jours après notre départ de Dakar, nous entrions dans la région redoutable que les marins ont surnommée *le pot au noir*. Le ciel et la mer étaient d'une teinte uniformément grise et plombée. L'Océan sans vagues, surface métallique, triste, presque sinistre, présentait l'aspect d'une mer morte. Heureusement l'orage menaçant n'a point éclaté ; au lieu d'une tempête nous avons trouvé le calme plat.

Le quinzième jour après notre départ de Bordeaux, nous descendions à Pernambuco où nous nous embarquions aussitôt sur un vapeur brésilien pour le Para et l'Amazone.

## II

### L'AMAZONIE

Embouchure. — Les guerrières. — Santa Maria de Belem. — Le théâtre. — Les fièvres. — *L'assahy*. — Le hamac. — Nos passagers. — Le prêtre franc-maçon. — Système fluvial de l'Amazone. — Grandes routes et chemins de traverse. — *Repiquetes*. — *Pororoca*. — *Friagem*. — Îles flottantes. — Les *seringueros*. — Embarquement des bœufs et du bois. — Couchers de soleil. — Les secrets des Mauhès. — Eaux noires et eaux blanches.

Nous sommes en pleine mer, bien loin encore de l'entrée de l'Amazone, et déjà nous voyons passer le long du navire de larges taches boueuses; ce sont des îlots d'eau douce que le fleuve sème sur l'Atlantique. Peu à peu, ces îlots se rapprochent; la couleur de la mer est devenue terreuse: nous voici dans l'Amazone. Eh quoi! cet océan n'est que l'embouchure d'une rivière! Ces îles dont la ligne indigo s'assombrit à l'horizon, ces flots qui

reculent si loin que le regard ne peut les atteindre, cette succession d'infinis, tout cela est compris entre les deux rives d'un fleuve!

Naissant auprès de Lima, traversant toute l'Amérique dans sa plus grande largeur, semé d'îles innombrables, arrosant des États dont le moindre est plus étendu qu'un royaume d'Europe, le Fleuve-Roi, comparable seulement à l'Éridan des Grecs, soulevé comme l'Océan par des ouragans et des tempêtes, grossi par cent tributaires, roulant durant douze cents lieues avec une vitesse tumultueuse, le Fleuve-Roi précipite dans la mer une si énorme masse d'eau, que, pareil au Courant du Golfe, il se fraye un chemin à travers les flots salés et marche longtemps intact au milieu même de l'Atlantique.

Je m'imaginai l'Amazone semblable au Mississipi : c'était me figurer le Danube pareil à la Seine.

L'Amazone, large de soixante lieues à son embouchure, se jette dans l'Océan par deux grands estuaires, deux grandes mers plutôt : le Marañon et le Para. Nous sommes sur la plus petite de ces deux mers, le Para (la Rivière), et nous n'apercevons pas le rivage! Le Marañon qui coule au nord vient raser la colonie française de la Guyane; si la France avait plus énergiquement fait valoir ses droits, elle pouvait s'assurer un débouché sur ce fleuve géant : la France, à Macapa, gardait une

des deux portes de l'Amérique du Sud : l'Amazone et la Plata.

C'est l'île de Marajo qui, située à l'embouchure du fleuve, le divise en deux branches. Dans cette île coupée de cours d'eau, la plus importante de l'archipel amazonien, vaste comme le Portugal, la forêt a respecté de larges clairières, les *campos*, où deux ou trois *vaqueros* suffisent à garder des milliers de bœufs. Il y eut un temps à Marajo où l'on abattait les bœufs et même les chevaux simplement pour la peau; le reste était abandonné aux vautours, aux crocodiles et aux carnassiers; mais aujourd'hui de terribles épizooties ont décimé les troupeaux : les bœufs suffisent à peine à l'alimentation du Para, et l'on importe des chevaux.

La découverte du fleuve des Amazones a vivement surexcité l'imagination des premiers explorateurs; ils lui donnèrent ce nom, parce qu'ils rencontrèrent, paraît-il, sur ses bords, des tribus de guerrières. Ils prétendirent même que ces femmes n'avaient avec les hommes que des relations annuelles; à l'époque fixée, elles se réunissaient autour d'un lac, se livraient à des ablutions minutieusement réglées, et choisissaient une tribu pour se livrer à elle durant une seule nuit. Les guerriers favorisés par les Amazones recevaient la pierre de Mueraquitán : caillou vert, malléable, transparent, doué de propriétés magiques. Renseignements pris, ces guer-



rières étaient simplement les femmes des Indiens qui portaient les flèches et les armes de leurs maris ; habitude qu'elles conservent encore aujourd'hui.

La ville de Para, ou Santa Maria de Belem, capitale de la province, n'est pas située directement sur le grand fleuve, mais sur une petite rivière qui s'y jette. Le port présente une certaine animation ; des goëlettes françaises et américaines viennent prendre leurs chargements de caoutchouc et de salsepareille ; un steamer anglais est en partance ; les différents petits vapeurs rouges et blancs qui remontent l'Amazonie, le Rio Negro et quelques affluents, attendent paisiblement la date du départ.

La terre du Para est cette belle terre rouge qui depuis l'Amérique centrale s'étend jusque dans le sud du Brésil ; une poussière purpurine flotte dans l'atmosphère : après la moindre promenade, nos vêtements blancs tournent à l'écarlate. Quand la pluie séjourne dans les fossés, elle s'étale en flaques sanglantes.

La ville est peu intéressante ; les rues sont sales, les habitations tristes, les monuments bâtis dans un style incapable de susciter la moindre curiosité. Le théâtre, spéculation productive pour les entrepreneurs et quelques employés du gouvernement, terminé depuis peu, commence déjà à se lézarder, et ces ruines ne sont remarquables qu'au point de vue de leur précocité.

Para est un des endroits les plus chauds du globe. On conte plaisamment qu'un habitant de la ville, décédé en état de péché mortel, et de ce chef envoyé en enfer, s'y prit à grelotter et inspira au diable tant de pitié qu'il obtint la permission de revenir chez lui chercher son pardessus.

Nous arrivons précisément à l'époque que les gens du pays appellent l'été; non parce que le soleil est plus rapproché d'eux, et que ses rayons sont moins obliques, mais parce que c'est l'époque de la sécheresse; sécheresse très relative, car il pleut chaque jour et l'embouchure de l'Amazone est aussi humide que brûlante. Le vent ne souffle pas et l'absence de brise rend la chaleur fort pénible à supporter. La température accable moins encore par son excès que par sa continuité: au moment le plus brûlant de la journée, nos thermomètres ne dépassent pas 35° centigrades, mais au moment le plus frais de la nuit ils ne descendent jamais au-dessous de 30°.

Le grand nombre des maringouins nous oblige à dormir sous une moustiquaire de coton, et le bourdonnement des insectes, une transpiration aussi torrentielle que continue, le manque d'air, une oppression douloureuse nous empêchent de dormir et nous font éprouver l'étouffement des poissons hors de l'eau.

Les premiers temps d'un séjour dans les contrées

équatoriales sont douloureux et pénibles; le corps se couvre d'éruptions et de petits boutons rouges dont les démangeaisons sont presque insupportables. Le plus léger effort, le moindre mouvement devient une fatigue : l'énervement du corps se communique à l'esprit, et il faut faire appel à toute sa volonté pour réagir contre cette prostration, cet anéantissement.

Le pays est malsain; cette contrée coupée de marécages, inondée à des époques fixes, couverte d'un limon qui fermente sous un soleil toujours ardent, cette contrée dont l'atmosphère est une humidité chaude, réunit toutes les variétés de fièvres : fièvres jaunes, fièvres intermittentes, fièvres paludéennes. Certain auteur anglais prétend que nulle part ailleurs l'air n'est plus tempéré, le climat plus propice; l'auteur dont il s'agit a sans doute voulu par son affirmation satisfaire le besoin d'originalité commun à tous ses compatriotes. Il a d'ailleurs enterré son frère mort de fièvres pernicieuses dans ce pays salubre.

Les fièvres, dit-on, sévissent plus généralement sur les indigènes que sur les blancs. La raison en est simple : le blanc ne mène pas la même existence que l'Indien; infiniment moins exposé, il souffre un peu moins; sa nourriture est meilleure, il ne couche pas à même sur le sol de la forêt, enfin et surtout il ne sort pas, il ne s'expose pas à la pluie et au soleil.

Le soleil, dès notre arrivée, nous a été signalé comme un ennemi très dangereux. Les nègres se moquent de lui et travaillent du matin au soir sans chapeau; mais les Brésiliens et les divers résidents du Para ne sortent jamais sans ombrelle. Comme notre bagage de voyageur ne comporte ni parapluie ni parasol, nous nous promenions toujours coiffés simplement du casque indien. Un jour il m'a fallu traverser six fois en plein midi le *Largo do Palacio*, grande place sans ombre; le soleil chauffait tellement mon crâne que j'ai machinalement porté la main à ma tête pour vérifier si je n'avais pas oublié mon chapeau. La chaleur ne tombe pas seulement du ciel, elle monte aussi du sol, elle brûle de côté, renvoyée par les murs blancs; parfois une bouffée plus ardente souffle au visage: on croit passer devant la gueule d'une fournaise invisible.

Nos courses nous ont donné une soif ardente et fourni ainsi une excellente occasion de goûter la boisson nationale, le célèbre *assahy*. Ce breuvage, composé avec les fruits du palmier du même nom, jouit d'une grande réputation dans toute la province du Grand-Para. Sa nuance est d'un riche pourpre violacé; son goût fadasse est mal corrigé par une grande quantité de sucre; cependant les vrais amateurs ne le sucrent pas. Il me serait difficile de dire, tant ce mélange est épais, si je l'ai bu ou si je l'ai mangé. Les Indiens parfois ne prennent

pas d'autre nourriture durant quatre ou cinq jours. On prétend qu'on s'habitue aisément à cette boisson nutritive ; pour moi, je n'ai jamais répété avec conviction l'adage du pays :

Nul en voyant Para  
Passa ;  
Qui l'assahy goûta  
Resta<sup>1</sup>.

Les capitaines de navires américains, qui exècrent le Para en raison de sa température malsaine, ne répètent jamais cet adage sans variantes :

Qui visite Para  
S'arrête (au cimetière) ;  
Qui l'assahy goûta  
Y reste (dans sa bière).

Le steamer sur lequel nous prenons passage pour remonter l'Amazone, le *Marajo*, présente un aspect fort pittoresque au moment du départ. Chaque passager a choisi les crochets auxquels il suspend son hamac, car nul ici ne dort dans les petits cercueils qu'on appelle des couchettes. Le vent balance ces hamacs peints de toutes couleurs : les uns sont en coton ou taillés dans une grosse toile, les autres tissés en paille ou en cordelettes, quelques-uns ornés de glands énormes et d'une dentelle spéciale. Ils

1. Quem vio Para, parou ;  
Quem bebeu assahy, ficou.

viennent de partout : du Vénézuëla, de l'Équateur, de Bolivie, surtout du Para même, enfin d'Angleterre et de Suisse ; l'apparence bourgeoise et la mauvaise qualité de ces derniers les rendent aisément reconnaissables.

Nous quittons avec plaisir sous l'Équateur le lit européen, gril sur lequel l'insomnie nous retournait sans relâche ; le hamac souple et résistant, frais et commode, laisse circuler l'air autour de vous ; changez de position, et toujours votre corps se trouve appuyé dans toutes ses parties. Chacun choisit dans sa couche mobile la position qui lui convient le mieux, gracieuse ou grotesque, selon son tempérament et sa conformation, et passe de longues heures sans avoir le courage de renoncer à son balancement ou même de jeter les yeux sur son livre ; le hamac a le don de rendre paresseux les plus actifs.

J'examine les passagers du bord : la physionomie de ces Brésiliens, à défaut de beauté, ne manque pas de caractère : leurs yeux perdus dans les profondeurs de l'arcade sourcilière, les rides de leur front, l'expression de fatigue, presque d'angoisse, répandue sur leurs visages leur donnent l'apparence austère de penseurs profonds ; mais dès les premières paroles on s'étonne du vide de leur cerveau, et l'on découvre que l'intéressante fatigue de leurs traits n'est pas le résultat de la tension d'esprit, mais le simple effet d'un climat débilitant.

Nos passagers ne semblent d'ailleurs pas appartenir aux classes sociales les plus distinguées. Leur costume est débraillé : bras de chemises et chaussons de lisière. A table, aucun ne conserve sa place et n'a par conséquent de serviette fixe. Tous mangent avec leur couteau ; ils l'enfoncent dans la soucoupe de manioc placée à côté d'eux, et d'un petit coup de main sec et précis, envoient la précieuse farine, qui remplace ici le pain, dans la bouche ouverte très à propos ; une mère empile sur cet instrument tranchant de la viande et du riz, et l'enfonce dans le gosier de son bébé. Mon voisin s'empare du cure-dent d'un autre convive, en coupe le bout et s'en sert sans scrupule ; il le replace à côté de moi, persuadé peut-être que je vais imiter cet exemple d'économie.

Nos compagnons du moins sont empressés et complaisants ; ils nous rendent mille petits services ; ce sont eux qui ont choisi la meilleure place pour nos hamacs et qui nous apprennent à faire le nœud particulier qui les fixe sur les piliers les plus glissants.

Aucun préjugé de couleur. J'ai eu souvent occasion de remarquer l'égalité avec laquelle les Brésiliens traitent les noirs, même récemment affranchis. A bord du *Marajo*, un vieux mulâtre à tête blanche est fort entouré et écouté presque religieusement. La physionomie hétéroclite de ce personnage et ses allures apostoliques m'avaient intrigué dès l'abord :

je m'informe et j'apprends que c'est un ancien prêtre catholique, défroqué et affilié à la franc-maçonnerie ; il voyage aujourd'hui comme délégué de sa loge. A l'innocente manie de faire des prosélytes il joint la manie non moins innocente de se frotter les dents du matin au soir avec une poudre brune ; rien de singulier comme de voir cet austère personnage circuler sur le pont avec sa brosse chargée de tabac à priser ; il ne la retire de sa bouche que pour dîner ou commencer une homélie.

Les vapeurs de la Compagnie amazonienne sont assez confortablement installés ; les tables sont dressées sur le pont même et chaque jour nous prenons nos repas en plein air. Malheureusement tous les mets ont un goût uniforme de cancrelas ; en outre, le capitaine cherche à réaliser des économies sur l'estomac des voyageurs. C'est lui, en effet, qui est chargé de les nourrir ; la Compagnie lui alloue dans ce but 25 0/0 sur les passagers et 5 0/0 sur le fret.

J'ai connu un de ces commandants maîtres d'hôtel qui subvenait aux prodigalités de sa femme au moyen de la diète rigoureuse instituée à son bord. Il se gardait d'ailleurs de toucher à l'ordinaire des passagers et se faisait servir sur son petit coin de table des plats de moins piteuse mine. Parfois il stoppait aux approches d'un banc de sable, et envoyait ses matelots à la pêche ; ces jours-là le dîner du bord ne lui coûtait rien autre chose qu'un retard.



Les capitaines brésiliens en prennent fort à leur aise; l'un d'eux nous a arrêtés toute une nuit dans un port où il n'avait rien à faire; le lendemain je lui demande la raison de ce retard qui menaçait de nous faire manquer une correspondance; il me répond qu'il est allé au bal.

Nous laissons derrière nous un grand nombre d'*igaratés*. Ces embarcations qui font le trajet de la terre ferme à Marajo, portent une ou deux voiles carrées grossièrement tendues par des bambous et de vieux morceaux de corde; l'arrière est couvert d'une toiture convexe de feuilles de palmiers retenues en paillasse par un réseau de lianes; un hamac est parfois suspendu sous l'abri de feuilles. Le patron s'embarque avec toute sa famille. Si le mauvais temps survient, ce qui arrive quotidiennement, on jette l'ancre; chacun se réfugie sous la toiture et attend patiemment que la bourrasque soit passée. L'Indien n'est jamais pressé d'arriver; il n'a qu'une notion très imparfaite du temps et l'on ne dirait pas que pour lui aujourd'hui et demain soient deux jours différents.

Nos horizons ne se sont pas encore rapprochés. A peine distinguons-nous quelques terres, qui ne sont point la côte, mais simplement des îles perdues dans l'effacement du lointain. Le fleuve, comme l'Océan, trace autour de nous un grand cercle dont nous ne

pouvons sortir. Seule l'eau terreuse, dont les vagues courtes et pressées n'ont pas les transparences de la mer, prouve que nous ne sommes point dans l'Atlantique. Je voudrais vous montrer ce fleuve géant et vous en retracer la physionomie prodigieusement grande : impossible ! On ne montre pas l'Amazone : à peine ai-je été capable de bien le regarder.

Ce système fluvial est le plus complet et le plus merveilleux qui soit au monde. En aucun pays les points de naissance des grands cours d'eau ne sont aussi rapprochés. Un tributaire commun aux deux grands fleuves de l'Amérique équatoriale, le Cassiquiare, permet aux canots partis de Bolivie d'atteindre le Venezuela. Par le Cassiquiare, canal naturel, l'Amazone communique avec l'Orénoque ; par ses affluents du Tapajoz et du Xingu, l'Amazone touche aux affluents de la Plata. Un court trajet terrestre vous porte d'un bassin à l'autre ; une pirogue traînée par des bœufs a même franchi la ligne indécise qui sépare les deux fleuves. Il suffirait d'une tranchée de quelques kilomètres pour unir aux époques de grandes pluies l'embouchure de la Plata au delta de l'Orénoque.

Toutes les parties du Brésil intertropical sont aisément accessibles par les voies aquatiques. Les Indiens viennent en pirogue du Venezuela, des Guyanes, de la Bolivie, du Pérou. Partout les grands tributaires de l'Amazone sont reliés entre

eux par des canaux, des ruisselets ; des affluents transversaux unissent le Yapura et le Rio Negro au Solimoëns, le Purus au Madeira. Souvent c'est le grand fleuve qui donne lui-même naissance à une rivière ; cette rivière s'écarte, parcourt le pays au hasard, et, après sa petite excursion, revient se jeter dans le fleuve-père. Il semble en vérité que la nature ait voulu frayer à l'homme un passage à travers ces impénétrables forêts vierges ; elle lui a ouvert dans ces masses profondes des routes et des sentiers, des voies de grande communication et des chemins de traverse.

Ces chemins sont nombreux et faciles surtout à l'époque des grandes eaux. Lorsque le fleuve s'élève, il s'étend en larges nappes sur ses rives presque de plain pied avec lui-même ; il remplit les moindres dépressions de terrain, et, noyant les lacs, il roule sur une étendue immensément accrue. Les ruisseaux naissent et se subdivisent chaque jour. L'Indien peut alors raccourcir sa route de moitié ; sa *montaria*, pirogue faite d'un seul bloc de bois façonné par le feu, passe entre les sommets des arbres submergés, à travers un fouillis de branches, au milieu des souches et des troncs brisés. La rame serait encombrante parmi des obstacles si pressés, mais la pagaie se colle aux flancs du canot et ne fait aucune saillie. L'Indien la manie avec une habileté merveilleuse, et la légère pirogue glisse

rapide, tourne à angle droit, choisit son passage, s'arrête sur place pour revenir en arrière ; elle devine la volonté de son maître plutôt qu'elle n'obéit à son impulsion.

Mais l'Indien n'est jamais sûr de pouvoir reprendre le lendemain le chemin de la veille ; le niveau en effet ne varie pas suivant un mouvement lent et continu, mais par des oscillations brusques. Il semble que, pour exhausser une si énorme masse d'eau le fleuve ait besoin d'un effort soudain et violent. Parfois l'Amazone s'élève de dix pieds en une seule nuit. Les premières crues, que l'on nomme *repiquetes*, ne sont pas permanentes ; la troisième seule est définitive. La différence est considérable entre le plus haut et le plus bas niveau ; elle varie, suivant les divers tronçons, de 10 à 15 mètres dans l'Amazone proprement dit ; elle atteint 60 pieds dans le Purus et 80 dans le cours supérieur du Rio Negro.

Un phénomène de l'Amazone auquel nous avons assisté, c'est la *pororaca*, mascaret géant, prodigieux raz de marée. Cette vague énorme, haute de douze mètres, court avec un fracas de tonnerre et la vitesse d'un cheval au galop, renversant les canots, menaçant les navires les plus solidement ancrés. On m'a affirmé (les gens du pays sont coutumiers des affirmations extraordinaires) que ce bouleversement se ressentait jusque dans les affluents les plus éloignés.

Les causes de la *pororaca* sont mal connues. Les Indiens, moins embarrassés que les géographes, l'attribuent aux convulsions d'un énorme serpent. Cette croyance aux serpents diaboliques est générale dans l'Amazonie. Le capitaine du *Marajo* me racontait lui-même gravement, qu'envoyé dans le Rio Negro, et commandant le premier bateau à vapeur qui y fût jamais entré, le bruit des roues avait effrayé un énorme reptile, long de cent pieds, et gros comme une barrique, qui s'empressa de fuir en déroulant des anneaux gigantesques.

La *pororaca* et les repiquetes ne sont pas les seules étrangetés de l'Amazonie ; les effets de la *friagem* sont plus inexplicables encore. On appelle *friagem* les deux ou trois journées de froid relatif qui, chaque année, au mois de juin ou au mois d'août, font grelotter les habitants accoutumés à une chaleur constante. A cette époque les poissons de toutes tailles meurent en nombre inouï, les crocodiles même surnagent le ventre en l'air ; les charognes flottent en si grande quantité que les riverains des ruisseaux latéraux, ne pouvant faire usage de l'eau corrompue qui coule devant leurs habitations, se voient obligés d'aller puiser à l'Amazonie même où les cadavres sont moins nombreux. Cette mortalité peut-elle être attribuée au froid ? La température, il est vrai, descend à 16° centigrades, (au-dessus de zéro naturellement), mais l'eau ne se

refroidit pas avec la même rapidité et nos thermomètres plongés dans le fleuve n'ont jamais marqué moins de 25°. On a aussi donné pour cause de cette épizootie bizarre la décomposition de quelques végétaux. Bref, on n'a trouvé encore aucune explication satisfaisante <sup>1</sup>.

Notre pilote se tient constamment auprès du timonier et lui donne par un simple geste de la main les indications nécessaires. Sans être très difficile, la navigation sur l'Amazone exige que l'on compte avec l'imprévu. En certains endroits le courant est si violent qu'il transporte littéralement la rive gauche sur la rive droite; le lit du fleuve change d'un jour à l'autre, et les capitaines, si expérimentés qu'ils soient, ne peuvent affirmer qu'ils n'iront pas échouer sur un banc de sable formé depuis leur dernier passage. A vrai dire, ces atterrissements sont peu dangereux pour leurs bateaux à roues; les larges palettes, bien mieux que les hélices, dégagent un navire ensablé. Les pilotes se fient d'ailleurs à l'extrême profondeur du fleuve : à Manaos les vapeurs mouillent par 30 brasses, par 52 à Villa Bella; à Obidos le fond est plus considé-

1. Il est utile de remarquer, à propos de cette grande mortalité des poissons, qu'en France même, après l'époque du *frai* on voit flotter parfois en assez grand nombre des poissons morts sur les rivières.

nable encore, mais le courant très rapide y permet difficilement des sondages exacts.

Le courant, en rongant la rive, la creuse à pic. La partie minée par les eaux surplombe et finit par couler; plus d'une maison est ainsi tombée dans le fleuve. Souvent aussi de grands lambeaux de terrain et de roseaux consolidés par des troncs d'arbres sont entraînés au fil de l'eau; ces îles flottantes sont parfois peuplées d'animaux, auxquels la séparation brusque avec la terre ferme n'a pas laissé le temps de fuir.

Nous remontons lentement contre un courant impétueux ce fleuve infini. Les mêmes îlots bleuâtres sont les seuls points de repère qui permettent au regard d'apprécier les lointains successifs. Nous passons devant l'embouchure du Tocantins qui s'élargit en grande baie, et nous arrivons à Breves par le canal du Tagiapuru. Breves est une simple agglomération de cabanes au milieu du gazon; sur tout le parcours de l'Amazone, de telles agglomérations constituent des villes.

Breves, bâti entre des forêts marécageuses et le fleuve qui à chaque reflux découvre une vase épaisse et pestilentielle, est très malsain; une évaporation rapide et continue provoque des miasmes qui engendrent les fièvres. L'air que nous respirons est pour ainsi dire fermenté.

Au sortir de Breves, nous laissons sur notre

droite le canal principal pour entrer dans un *furo* ou détroit, un peu plus large que notre navire. Quelle merveilleuse traversée ! à chaque tournant la route paraît encore se resserrer ; les deux murailles de verdure qui nous emprisonnent semblent devoir se rejoindre, et nous nous demandons parfois si nous trouverons la place de passer.

A deux mètres du navire se dresse la forêt vierge, haute, sombre, inaccessible. Végétation d'une beauté et d'une puissance extraordinaires : des têtes chevelues comblent le moindre interstice ; le plus petit coin d'air est rempli par des feuillages vigoureux et compacts. La crête de cette forêt est nette et précise comme la crête d'un mur ; sa dure silhouette se détache plus dure encore sur l'azur excessif du ciel. Les premiers arbres s'élancent du fleuve même, comme si la forêt, à l'étroit dans son ile, les avait poussés à l'eau. D'un inextricable fouillis jaillissent en un seul jet les troncs gris et argentés des palmiers, colonnes sveltes et gracieuses qui supportent d'élégants chapiteaux. Des lianes courent d'un arbre à l'autre et tantôt forment des ponts gracieux et mobiles, tantôt tombent comme des cordelettes balancées par le vent ; les parasites s'accrochent aux branches et laissent ruisseler en molles cascades les feuilles glauques et les fleurs étranges ; ce sont les arabesques des palais magiques et grandioses de la forêt vierge.



Parfois un trou se fait dans cet épais rideau, trou noir et profond comme la gueule d'un tunnel; le regard ne peut violer la forêt ni percer sa nuit éternelle; ces déchirures semblent l'entrée d'un monde mystérieux et effrayant. Des bandes de perroquets et d'aras, de grands crocodiles défilent devant les yeux qui toujours reviennent se fixer sur cette forêt attrayante et sinistre à la fois, pour chercher à pénétrer son impénétrable mystère.

Au pied même de ce rempart de verdure le tapis mouvant des roseaux et des herbes marines suit nonchalamment les ondulations de la vague que notre vapeur fait courir derrière lui. L'eau sombre, sans rides et réfléchissant distinctement chaque objet comme un beau miroir brun, est couverte des fruits des différents palmiers et du soyeux coton des grands *samaumeiras*. Ces arbres, dont quelques-uns atteignent des dimensions colossales, portent à cette époque de gros fruits d'un rouge brillant; quand ces fruits s'entr'ouvrent, ils laissent échapper une bourre blanche et soyeuse que le vent sème sur les rivières et que les oiseaux viennent chercher pour tapisser leurs nids.

L'abondance des palmiers dans les îles du bas Amazone est prodigieuse. Malgré leur quantité, nous ne pouvons nous lasser d'admirer le contraste de leurs têtes claires et de leurs troncs lumineux avec l'obscurité du fond. Le palmier assahy est surtout

élégant; svelte, élancé, délicat, il courbe à peine une hampe grêle sous le bouquet léger de ses feuilles.

De loin en loin nous passons devant une pauvre habitation : là demeure un *seringuero*, l'Indien qui récolte le caoutchouc. Le *seringuero* est un nomade; il parcourt la forêt à la recherche d'un endroit fertile en arbres à sève; lorsqu'il a trouvé cet endroit, il s'arrête, abat quelques troncs de palmiers, les fiche en terre, les réunit par des lianes; sur cette frêle palissade, il jette un toit de feuilles, et passe trois ou quatre mois dans cette maison improvisée en un jour. Ses arbres épuisés, il va plus loin recommencer sa maison et son travail.

Partout la forêt se montre fertile en arbres à sève; ils sont cependant plus nombreux sur les bords du Madeira et du Purus que dans la province du Para. La population se porte volontiers vers ces rivières malsaines et cruelles, mais qui donnent avec moins de travail une récolte plus abondante. L'agriculture est abandonnée; dans certains villages il ne reste à l'époque où l'on récolte la gomme que le juge et le curé. L'Amazonie a sa fièvre du caoutchouc comme la Californie eut sa fièvre de l'or.

Le *seringuero* part le matin muni de sa petite hachette, il entaille les arbres et fixe au-dessous de cette blessure vive un petit récipient. Il revient sur ses pas et recueille la gomme au bout de quatre ou cinq heures au plus, car elle est prompte à durcir.

Autrefois, pour récolter plus de sève dans le moins de temps possible, il tuait les arbres en les abattant, mais le gouvernement a interdit cette méthode.

Rentré chez lui, le seringueró allume un grand feu et l'étouffe sous les noix des palmiers *urucari* et *anaja* qui produisent une fumée âcre et très épaisse. Il trempe dans le vase contenant la sève liquide encore une sorte de pelle en bois aplatie; il l'expose ensuite à la fumée; le caoutchouc sèche presque immédiatement. Il continue jusqu'à ce que les couches successives aient acquis un poids suffisant; alors il fend longitudinalement cette galette et la retire de la forme. Le caoutchouc ainsi préparé offre une couleur blanchâtre; son poids diminue rapidement à mesure que l'humidité s'évapore. Comme on le vend à la livre, le seringueró y mêle souvent de la terre pour le rendre plus pesant. Volé par les trafiquants, il essaye de les voler à son tour.

La sève qui a débordé du vase ou qui est restée attachée en grumeaux aux divers récipients, est façonnée en grosses boules noirâtres remplies de trous et de bosses auxquelles on donne le sobriquet de *têtes de nègres*. Têtes de nègres et galettes sont enfilées dans un bâton et expédiées au Para, le grand marché amazonien.

Le lait qui, durci, forme le caoutchouc et qui coule généralement d'une euphorbiacée, n'est pas

vénéneux ; parfois même les seringueros en usent dans leur café en guise de lait animal <sup>1</sup>.

Sans l'humidité pernicieuse de la forêt et les légions d'insectes qui l'habitent, l'existence du seringueros ne serait pas très pénible. Il ne travaille guère que pendant une partie de la journée ; l'autre partie il la passe dans son hamac, occupé à se balancer et à façonner des cigarettes ; tandis qu'il se délasse ainsi, sa compagne apprête le repas. Actif et rangé il amasserait promptement un petit pécule, car il peut gagner de 8 à 10,000 reïs par jour, de 20 à 25 francs, et, s'il le veut, ne rien dépenser ; mais dès qu'il possède quelques milliers de reïs, il les gaspille. Sa poche est trouée, rien n'y reste.

Les négociants du Para ne se font pas faute d'exploiter le seringueros. L'Indien leur expédie le fruit de son travail ; le négociant garde le caoutchouc en magasin, le vend au plus haut cours, et affirme à l'Indien l'avoir vendu au plus bas ; en outre, il lui cède à crédit des vêtements et des provisions qu'il lui compte au triple ou au quadruple de leur valeur. Au bout de l'année l'Indien se trouve endetté et

1. Ce fait affirmé par un grand nombre de voyageurs est aussi fort controuvé. Les Brésiliens que j'ai questionnés à ce sujet m'ont certifié la chose véritable et semblaient même la trouver toute naturelle de la part des Indiens. Je dois avouer, pour ma part, que je n'ai jamais eu l'occasion de voir les seringueros déguster ce café au lait de caoutchouc.

chaque année l'endettera davantage. Le commerçant, remboursé déjà plusieurs fois grâce à cette double série de bénéfices, voit cependant sans cesse augmenter sa créance.

Si l'Indien vend à faux poids, si le négociant vend à faux prix, il existe un troisième larron, parasite des deux premiers : le *regaton*. Le *regaton* n'est autre chose qu'un colporteur ; dans le canot qui porte sa balle et lui sert de magasin, il parcourt les différents *igarapes* ou *sentiers de la pirogue* et s'arrête à chaque habitation. Il connaît à merveille les défauts du *seringuero* ; il débute par lui offrir un verre de *cachasse*, l'exécrable eau-de-vie blanche tirée de la canne à sucre ; il lui propose des étoffes voyantes, des bijoux de verre dont il réclame dix fois la valeur. L'Indien prodigue se laisse séduire, car il aime la vie large et facile ; il achète au *regaton* des caisses de gâteaux, du champagne, des bouteilles de cognac Hennessy ou Martel ; il lui achète aussi une boîte à musique, car il adore la danse, et donne quelquefois des bals dans sa forêt ; ce pauvre diable vit en grand seigneur frelaté ; son insouciance gaspille en un soir une année de travail. Je n'ai pas le courage de le blâmer ; il connaît aujourd'hui, il ignore demain.

S'il n'a pas d'argent dans sa case, le *regaton* lui propose des échanges contre sa récolte de caoutchouc. « Mais, dit l'Indien, je la dois au négociant

du Para qui m'a fourni mes vêtements. » — « Bah ! tu lui diras que ton canot a chaviré et que tout est perdu. » Ainsi, le trafic du regaton consiste à la fois dans l'exploitation du négociant, de l'Indien et du caoutchouc; et voilà pourquoi les grands commerçants, énumérant leurs nombreuses faillites, lorsqu'un étranger leur reproche des bénéfices trop rapides, lui répondent mélancoliquement : « *Ah ! monsieur ! la gomme est bien élastique !* »

Praïngo et Corallino ressemblent à Breves; encore l'agglomération des cabanes y est-elle moins étendue ! Heureusement nous nous y arrêtons à peine quelques heures, et nous continuons à longer la côte dont une dizaine de mètres à peine nous séparent. La forêt fait place par intervalles à des prairies naturelles ou à des lacs qui se cachent derrière un rideau d'arbres; en ces endroits libres la vie animale est plus abondante. Des hérons blancs s'envolent lourdement et les bandes de petits perroquets tourbillonnent autour des arbres, effarés et poussant des cris discordants; les aras volant deux par deux passent loin au-dessus de nos têtes.

Les collines d'Almeyrim paraissent plus saillantes dans l'immensité plate qui nous a environnés jusqu'ici. Ce sont de petites éminences, au sommet presque nivelé; quelques-unes ont la forme de pyramides tronquées; en somme elles ne ressem-

blent guère qu'à des remblais de chemins de fer.

Nous quittons l'Amazone pour entrer dans un canal naturel sur lequel débouche la rivière Gurupatuba. Une plage sablonneuse et trois cabanes au bord de cette rivière, voilà ce qui constitue le *port* de Monte Alegre. La ville elle-même est bâtie sur une éminence distante d'un mille à peu près ; un raidillon mène à la cité. Nous bravons les rayons d'un soleil vertical et nous voilà enfonçant dans un sable mou, profond et brûlant. Tout à coup deux bœufs poussés par leur charrette sur un plan si oblique, prennent le galop et se dirigent droit sur nous. J'avais vu à Pernambuco le bœuf qui traînait mes bagages trotter jusqu'à l'hôtel ; Monte Alegre me réservait de voir deux bœufs lancés au grand galop. Leur nègre épouvanté saute à terre et court à toutes jambes essayant de les rattraper ; à peine avons-nous le temps de nous jeter dans le taillis pour éviter cette avalanche.

Dans ce chemin montant, sablonneux, malaisé, la chaleur est accablante, chaque pas en avant demande un véritable effort ; je songeais très sérieusement à faire volte-face, lorsque j'aperçois au tournant les deux tours de l'église, enfin !

Après l'ascension de la montagne, l'ascension du clocher. Du haut des tours on découvre un vaste horizon : des lacs et des taillis se succèdent ; une colline se dresse et rompt heureusement la mono-

tonie de la plaine; cette éminence, au milieu de cette platitude, affiche des prétentions de montagne. Je regardais cet ensemble qu'à vrai dire je me figurais plus imposant, lorsque une nuée de guêpes se prit à voltiger autour de moi avec des bourdonnements inquiétants. En examinant les clochetons, je les trouve couverts d'un nombre vraiment sinistre de nids que ces affreuses bêtes ont suspendus dans les moindres recoins; j'opère immédiatement ma retraite. Monte Alegre est affligé d'un autre fléau : les grottes du Mont-Erère servent d'asile à une quantité invraisemblable de chauves-souris, et ces vampires nuisent singulièrement à l'élève du bétail.

Revenu à bord, je m'amuse, en attendant le départ du steamer, à regarder l'embarquement des bœufs destinés à la nourriture de Manaos. Ces bœufs sont enfermés dans un enclos palissadé, au bord de la rivière. Un nègre à cheval leur jette son lazzo autour des cornes, et malgré leur résistance les amène sur la plage; il remet la corde aux mains de deux bateliers qui gagnent notre navire situé à quelque distance. Le pauvre bœuf est remorqué malgré ses efforts, sa tête disparaît fréquemment sous l'eau, aussi arrive-t-il le long du vapeur à moitié noyé; là, on lui passe un nœud coulant autour des cornes et on le hisse; le malheureux animal essaye vainement de reprendre son équilibre sur le pont glissant, et fait coup sur coup plusieurs chutes grotesques.



Le nègre qui l'a lazzé attend paisiblement sur le rivage que les bateliers lui rapportent sa corde ; nous ne sommes pas dans une contrée où l'idée lui viendrait d'avoir deux lazzos pour gagner la moitié du temps.

Cet embarquement des bœufs avec une seule corde rappelle l'embarquement du bois que brûlent les vapeurs. Quatre ou cinq Indiens faisant la chaîne se passent les bûches une à une avec la plus irritante lenteur ; parfois l'un des hommes de la chaîne s'absente pour aller boire une longue gorgée d'eau : tout le travail s'interrompt aussitôt.

L'espace compris entre Santarem et Obidos est l'endroit le plus peuplé des Amazones. A chaque instant nous apercevons quelque maisonnette serties dans l'ombre noire des cacaotiers. Ces cabanes ont peu coûté à construire : les murs sont faits simplement de grosses pierres enchâssées dans de la boue ; souvent de simples palissades supportent un treillis de feuilles sèches. Autour de ces habitations primitives toute la famille se repose à l'ombre, couchée sur des nattes ou balancée dans des hamacs. Le travail le plus goûté de ces planteurs est, sans doute, de faire des enfants, car une quantité remarquable de moutards jouent devant la porte : les garçonnets sont toujours nus, les petites filles ont quelquefois une chemise.

Obidos marque l'endroit le plus rétréci de l'Amazone; le fleuve ici est large à peine d'un mille. Ce passage est aussi rapide qu'il est étroit; les eaux plus comprimées ont creusé un lit plus profond et roulent avec violence. Les sondages ont atteint 70 et 80 mètres, mais on a négligé encore de vérifier les profondeurs plus considérables. Un petit fortin au ras de la plage et muni de vieux canons rouillés, a coûté une somme d'argent peu en rapport avec les services qu'il pourrait rendre.

Les plantations de cacao sont très nombreuses dans les environs d'Obidos : c'est à peu de distance de cette ville que se trouve le « Cacoal Impérial », établissement qui n'a cessé de dépérir et que l'initiative du gouvernement n'a pas su préserver d'une ruine complète.

Le cacaotier ou cacaoyer exige une certaine culture. Durant les premiers mois il faut le préserver contre l'ardeur du soleil, mais une fois en pleine croissance il dédommage amplement le colon de ses soins minutieux. Ses fruits qui poussent le long même du tronc et des branches donnent des graines abondantes ; le même arbre rapporte souvent deux récoltes dans la même année. La pulpe qui entoure les fruits fournit, fraîche, une boisson agréable, et, fermentée, une eau-de-vie. Des cendres de l'écorce on fabrique, surtout à Cameta sur le Xingu, un savon estimé.

Le cacaotier se ramifie à partir du sol : ses feuilles abondantes et d'un vert agréable font une ombre impénétrable aux rayons du soleil de l'Équateur même ; c'est un vrai plaisir de suspendre son hamac dans cette obscurité tempérée, et de cueillir au tronc de l'arbre un fruit agréable.

Chaque soir nous jouissons d'un coucher de soleil magnifique. Le ciel s'enflamme non seulement au point où le soleil a disparu, mais jusqu'à l'horizon opposé ; de larges plaques sanglantes, des coulées d'or en fusion, de longues trainées de lave, s'étendent sur un fond d'une pureté et d'un éclat indicibles ; les deux nuances dominantes, le jaune et le bleu, se fondent en un vert infiniment doux : le crépuscule n'est pas voilé, il est rayonnant. Les jours de pluie, le soleil descend au milieu de vapeurs irisées, dont les reflets changent au passage de chaque nuée : j'ai toujours regretté que la nuit fût si prompte à venir.

Cependant les nuits valent presque les couchers du soleil : elles sont d'une profondeur et d'un éclat inconnus en Europe : le ciel ne devient pas noir, il reste bleu, d'un bleu sombre, riche et velouté ; les étoiles ne sont pas blanches, elles brillent d'un or magnifique ; jamais les nuages de cette voûte insondable ne s'alourdissent en pâtes, ils restent soyeux, et ondulent comme les draperies de la nuit. Une grande quantité de mouches à feu vol-

tigent comme des étincelles, et tracent dans l'air des courbes folles et phosphorescentes.

L'île de Tupinambaranam, devant laquelle nous passons, est un terrain plat et boisé enfermé entre le Madeira, l'Amazone et la rivière Ramos. On attribue parfois une existence distincte à la rivière Ramos, mais il est plus conforme à l'hydrographie générale de l'Amazonie de la considérer comme un canal latéral qui parti du Madeira va isolément rejoindre l'Amazone et crée entre ces deux fleuves une communication indirecte.

Villa-Bella da Imperatriz n'est qu'une bourgade, malgré son nom pompeux, mais entrepôt naturel des produits de l'île, cette bourgade peut acquérir une grande importance.

Le tabac de Villa-Bella jouit d'une bonne réputation ; il est roulé en forme de saucissons, excessivement minces, longs d'un ou deux mètres et cerclés de liens végétaux. Villa-Bella est en outre le grand marché du *guarana*, qui mérite une mention particulière ; c'est une pâte façonnée en forme de bâtons, d'anneaux, ou d'animaux fantaisistes, d'un brun analogue à la couleur du chocolat, et d'une extrême dureté ; on la râpe, et une cuillerée de la poudre ainsi obtenue, jetée dans un verre d'eau, constitue une boisson légèrement amère mais très rafraîchissante. Cette pâte tire son nom du végétal

qui la fournit : le guarana est une plante grimpante qui porte une double amande ; les amandes macérées et pilées sont séchées au feu ; mais le secret de la manipulation complète appartient uniquement aux Indiens Mauhès pour lesquels il représente une intarissable source de revenus.

Le guarana compte en effet de nombreux fanatiques. Les amateurs exercés reconnaissent sa qualité en le frappant et en écoutant s'il sonne creux ou plein. Ils affirment que la poudre, bue chaque matin, est le meilleur préservatif contre la dysenterie et les fièvres paludéennes ; ils prétendent même que si le Para est devenu insalubre, c'est qu'il a abandonné le guarana pour l'assahy.

Le guarana est surtout recherché par les Indiens des provinces intérieures, Matto-Grosso et Goyaz. Les Indiens de Bolivie font de longs et pénibles voyages pour venir le chercher : il leur faut descendre le Madeira, encombré de cataractes ; au retour, décharger les canots pour les haler par-dessus les rapides, dormir dans les bois, exposés à de douloureuses piqûres. Aussi, dans ces provinces éloignées, le guarana se vend-il au poids de l'or.

Les Indiens Mauhès possèdent encore un autre secret, c'est la fabrication du *parica*, poudre végétale qui, prise, chasse immédiatement, disent-ils, toute fatigue : elle produit une sorte d'ivresse qui après s'être dissipée laisse le malade frais et rétabli.

Ce sont encore les Mauhès qui font le plus usage du *masato* ou *cachiri*. Il est préférable de prendre cette liqueur sans connaître les procédés de sa fabrication : les vieilles femmes de la tribu se réunissant autour d'un vase dans lequel elles crachent du manioc mâché longuement : cette matière fermente et devient le *cachiri*.

Serpa est situé en face de l'embouchure du *Madeira*. Le *Caïari*, ce fleuve aussi grand que l'Amazone dans lequel il vient se perdre, a vu son nom changé en *Madeira* à cause de la grande quantité de troncs d'arbres qu'il charriait. Les rives du *Madeira* sont infestées par des Indiens sauvages et des partis de nègres marrons : les tribus indiennes qui vagabondent dans ses hautes forêts sont anthropophages.

*Parana Mirim da Eva* est une plantation de cannes à sucre, et la fabrique la plus importante de *cachasse* que nous ayons rencontrée. Les regatons viennent là chercher leur plus puissant moyen de séduction sur les Indiens.

Peu après cette fabrique nous passons *Puruque-Cuara*, une baie célèbre dans les annales de la Compagnie par le naufrage d'un de ses plus beaux vapeurs, le *Purus*. Le capitaine Leal qui commande aujourd'hui notre navire est universellement connu dans le haut et le bas Amazone : c'est lui qui, monté sur l'*Arary*, coula le *Purus* par accident.

L'équipage du *Purus* était en pleine ivresse ; le capitaine, marié depuis la veille dormait dans sa cabine avec sa femme : l'abordage ouvrit le *Purus*, qui fit bientôt explosion. Manaos prit le deuil pendant trois jours, les magasins se fermèrent, chacun avait perdu un parent ou un ami.

Nous voici enfin, après cinq jours de navigation en rivière, rendus au confluent du Solimoëns et du Rio Negro : la réunion de ces deux rivières forme l'Amazone ; mais le haut Marañon, le Solimoëns, l'Amazone, le Para et le bas Marañon ne sont que les cinq noms différents d'un même fleuve.

Le Rio Negro, le Fleuve Noir, est bien nommé : ses eaux sont d'encre. Les Indiens l'appellent la rivière morte, et le Solimoëns la rivière vivante : le Solimoëns, en effet, accourt avec une rapidité et une force telles qu'il refoule le Rio Negro. Pendant de longs milles les deux fleuves coulent côte à côte ; aux eaux noires la rive gauche, aux eaux blanches la rive droite. Lorsque enfin le mélange se fait, la nappe des eaux argileuses et jaunes, piquée par les taches des eaux noires, ressemble à une gigantesque dépouille de léopard.

Manaos se présente devant nous par un clair de lune lumineux : c'est une ravissante apparition.

### III

## MANAOS

Les monuments. — Les employés du gouvernement. — Un pantalon gris-perle. — La « Sangsue ». — La cascade. — Sycuruju et Tapir. — Légende de Taruma. — L'arbre enchanté. — Un ménage batailleur. — L'eau de lianes.

Dès le matin, nous descendons à terre en quête d'un domicile. Nous sommes munis de plusieurs lettres de recommandation ; ces lettres, dans un pays dont l'hospitalité est proverbiale, équivalent à des billets de logement ; mais comme on nous apprend qu'on vient de construire un hôtel à Manaos, préférant vivre chez nous que chez autrui, nous nous y rendons. L'hôtel ne compte guère que trois ou quatre chambres ; toutes sont occupées ; heureusement un Brésilien fort obligeant se réfugie



dans la chambre d'un ami pour abandonner gracieusement la sienne aux étrangers.

Manaos est pittoresque ; quatre *igarapés*, petites rivières, l'entourent et le coupent en tous sens : plusieurs ponts, des maisons perdues dans des massifs de palmiers et de bananiers, de grands espaces couverts d'herbes folles et de fleurs éclatantes, un mélange de nature et de demi-civilisation lui donnent un caractère particulier. Ses monuments ne sont remarquables que par leurs noms pompeux : le Trésor, la Douane, le Palais de la Présidence consistent en bicoques surmontées d'un toit. Pas de plafonds, car à Manaos un plafond est un indice certain de luxe et de richesse, et le gouvernement provincial est loin d'être riche. Il a trop de serviteurs à ses gages ; sur une population de 5,000 habitants, trois mille sont *employés du gouvernement* ; et tous se montrent des moins scrupuleux dans leurs comptes. Pour ne citer qu'un exemple de gaspillage, l'église de Manaos est le digne pendant du théâtre de Para ; très simple, elle a coûté une somme énorme : une grange avec deux clochetons, deux millions cinq cent mille francs.

Beaucoup d'abus se commettent dans cette province trop éloignée du gouvernement central ; il faut souvent trois mois pour demander et recevoir de Rio-Janeiro les instructions de l'État. La civilisation pénètre difficilement ce pays si étendu et

si désert, écarté de tout foyer intellectuel. On la pratique surtout par les petits côtés, les plus facilement accessibles aux petits esprits : une redingote noire hermétiquement boutonnée en dépit de la chaleur, un lourd chapeau de soie concentrant les rayons du soleil, trois diamants à la chemise, des gants et des souliers vernis le dimanche, voilà pour les Amazoniens le *summum* de la civilisation. La moindre négligence de costume est un crime, et comme les variations de la mode mettent dix ans à venir d'Europe, une trop grande correction est souvent taxée de négligence. Il y a quelques années on chantait un *Te Deum* à Manaos. Le comte de R..., un Français, chargé par le gouvernement brésilien d'une exploration dans le Rio Negro, assistait à la cérémonie en habit noir et en pantalon gris-perle. Manaos poussa un grand cri d'indignation ; au bal officiel qui fut donné le soir, plusieurs maris défendirent à leurs femmes de danser avec « *ce monsieur* » pour lui apprendre à se culotter de noir, même durant le jour.

La situation de Manaos est parfaitement choisie. Cette ville pourrait centraliser le commerce du Rio Negro et du haut Solimoëns, mais elle est asservie au Para. Le Para tient l'embouchure de l'Amazone : il accapare les denrées venues d'Europe et les revend à des taux exagérés ; bien plus, frappant de droits élevés les marchandises envoyées du bassin

supérieur à l'étranger, il prélève un péage fort analogue à celui des barons du moyen âge. Maître absolu du fleuve, il ne lui permet pas de couler pour tout le monde.

Manaos a essayé de secouer ce joug insupportable, et de traiter directement avec l'Europe pour éviter les fortes commissions et les crédits ruineux ; mais le Para, créancier féroce, lui refuse la permission de contracter de nouveaux engagements avant le paiement complet de sa dette, capital minime, intérêts énormes. Vainement les Amazoniens ont essayé d'attirer une banque européenne ; les capitaux hésitent à s'aventurer si loin et le Para continue à mériter son surnom : « la Sangsue ». La division des deux provinces, Amazonas et Para, montre combien le gouvernement s'est peu soucié des intérêts commerciaux : elles sont perpendiculaires au fleuve qui les traverse par le milieu, si bien que l'une d'elles se trouve séparée par l'autre de l'Océan comme par un mur infranchissable ; il était aisé cependant de les délimiter par le fleuve lui-même, et donnant à chacune sa rive, de les prolonger toutes deux jusqu'à l'Atlantique.

Les habitants de Manaos vantent avec enthousiasme les deux chutes d'eau à proximité de leur ville : la petite est peu remarquable, mais je prends l'habitude de me rendre chaque matin dès l'aube à la plus importante : cette prome-

nade de trois milles à pied ou en canot est des plus agréables. Et quelle jouissance de prendre enfin un vrai bain : jusqu'à présent me plonger dans l'eau ne me procurait pas la moindre sensation de fraîcheur : j'ai souvent trouvé la rivière plus chaude que l'air <sup>1</sup>.

La grande cascade, la Caxocira, est un endroit délicieux : un ruisseau coule sous les arbres élevés et touffus ; ses eaux constamment à l'abri du soleil sortent de ce tunnel de verdure fraîches, presque froides ; si froides que beaucoup de Brésiliens ne peuvent la supporter. Le ruisseau fait un saut de quelques pieds, saut énorme dans un pays plat et qui lui a valu le titre de « grande cascade ».

L'on nous conseille de ne plonger qu'avec le couteau entre les dents, car cet endroit délicieux pourrait servir d'abri à quelque sycuruju, énorme serpent presque semblable au boa. Le hasard voulut donner raison à ces craintes, et, le surlendemain même, des *Tapuyos* ou Indiens métis tuèrent dans notre bain un sycuruju dont j'ai acheté la dépouille, bien qu'elle ne soit pas d'une grande dimension : 18 pieds au plus. Ce sycuruju avait saisi au bord de la rivière un garçonnet de quinze ans dont les cris désespérés attirèrent heureusement quelques Indiens occupés à

1. Cette différence de température se chiffrait par 3° ou 4°.  
A l'époque de la *friagem* elle peut atteindre 10° centigrades.

abattre du bois ; ils réussirent à passer une liane autour du cou du reptile et l'étranglèrent.

Le sycuruju n'est pas venimeux, mais il resserre ses anneaux avec une force capable de vaincre toute résistance ; prenant son point d'appui sur sa queue enroulée à quelque tronc d'arbre, il broie sa victime dans une spirale irrésistible. Le tapir, nageur émérite et athlète de la forêt, est seul capable de lui résister ; parfois même, sous ses efforts, dit-on, le sycuruju se brise comme un câble trop tendu. Il est bon de n'accepter cet on-dit que sous bénéfice d'inventaire, car les habitants de la forêt, accoutumés à vivre dans un monde étrange, entourés d'anomalies, témoins de scènes grandioses et bizarres, habitués aux proportions presque magiques, aux formes fantastiques de leurs animaux et de leurs fleurs, entre leurs tapirs et leurs sauriens qui représentent les siècles passés et leurs orchidées qui sont peut-être les fleurs des âges à venir, les habitants ne s'étonnent de rien et admettent comme naturelles les choses les plus impossibles.

A quelques lieues de Manaos en remontant le Rio Negro l'on trouve une autre cascade, celle de Taruma. Nous nous empilons dans une étroite pirogue, et après sept heures de navigation en plein soleil, ignorant l'endroit précis où nous devons aborder, nous rencontrons une famille indienne revenant de la chasse. Tout le monde est nu ; le père de famille

possède un pantalon, mais il l'a roulé en ceinture autour de ses reins. Nous lui demandons de nous servir de guide et de rameur : une large gorgée de cachasse suffit à le décider. Le culte de l'eau de feu est général chez tous les Indiens ; je les ai vus plus d'une fois boire avec délices l'alcool jauni et empoisonné des bocaux dans lesquels nous conservions nos insectes et nos serpents.

La cascade est charmante ; avant de faire un saut de trente pieds, elle glisse comme celle de Manaos sur une roche aplanie et polie en forme de table. Malheureusement on a gâté cette chute d'eau au profit d'une scierie... qui ne fonctionne pas. Les arbres sortent du ravin, droits, cylindriques, élevés. Nous glissons sur les flancs du talus au milieu d'éboulements partiels, et nous prenons mieux qu'un bain, une douche, dont la volupté peut être comprise par ceux-là seulement qui ont aspiré du feu toute une journée.

L'Amazonie est riche en contes de fées. Au nom seul de Taruma se rattachent deux légendes. L'une est commune à tous les pays où coule une rivière : un jeune homme vit dans le ruisseau une ondine admirablement belle dont il s'éprit ; malgré les supplications de sa mère il voulut la revoir ; l'enchanteresse l'entraîna sous les flots et jamais il ne revint. On les aperçoit encore tous deux aujourd'hui, disent les Indiens, assis sur la cascade l'un près de l'autre,

toujours aussi amoureux ; le moindre bruit les effarouche : ils plongent et disparaissent dans l'écume.

L'autre légende appartient en propre au Rio Negro. Il y a fort peu de temps, puisque beaucoup de personnes à Manaos et à Santarem ont été témoins du fait, il y a fort peu de temps, un certain tronc de l'arbre appelé *taruma* se rendait chaque année par le ruisseau de la cascade au Rio Negro ; de là il gagnait Manaos ; il s'y attardait quelques jours, puis à demi hors de l'eau il reprenait son excursion. Il descendait ainsi jusqu'au Para, faisant escale à tous les ports. Après un court repos il remontait le courant de l'Amazone et regagnait sa cascade.

Durant plusieurs années, il recommença ce pèlerinage ; il affectait une allure paisible, mais rien ne pouvait le détourner de sa résolution. A Manaos, on essaie de le tirer sur la plage, le fleuve s'enfle immédiatement et menace de tout inonder. Le capitaine d'un steamer le rencontre tandis qu'il remontait nonchalamment ; il le fait amarrer avec des cordes et veut le remorquer, les cordes se rompent ; il l'enchaîne, mais au moment même où les roues font effort, les vagues se gonflent, la tempête s'élève et le commandant fait mettre son captif en liberté.

Chaque port planta dans l'épave une petite bannière à ses couleurs et retira cette bannière au retour de l'arbre enchanté. Enfin, un beau jour, au confluent, l'arbre se trompa et enfila le Soli-

moëns. Depuis on ne l'a jamais revu. On ne peut supposer cependant que ce tronc voyageur soit allé misérablement échouer dans quelque lac.

Le fait est raconté à Manaos comme authentique, et je n'ai pu cacher ma stupéfaction en entendant des hommes qui paraissaient jouir de leur bon sens, affirmer qu'ils avaient retiré eux-mêmes au retour la bannière plantée dans le taruma à sa descente.

La case indienne où nous avons dormi est semblable à toutes les autres : des piliers de palmiers, des murs en feuilles, un toit également en feuilles. Notre Indien n'a pas de hamac, il couche au premier étage, c'est-à-dire sur les nattes qui partagent en deux la hauteur de sa maison, mais notre Indien est une exception ; généralement les riverains dorment dans un hamac, et il serait à souhaiter que l'usage de cette couche se répandit parmi nos populations pauvres, surtout dans le Midi. Le hamac est propre, il est facile à laver ; il ne conserve pas la mauvaise odeur comme une paille et n'engendre point la vermine. Dans le jour on peut le rouler en un paquet peu encombrant : il devient ainsi moins gênant que les commodes bretonnes dont chaque tiroir est un lit.

Notre hôte nous indique deux traverses où nous suspendons nos hamacs. Ce sont nos provisions prudemment apportées qui composent le diner : notre Tapuyo y fait grand honneur et vide fort galamment une bouteille de cachasse. Après avoir armé nos



hamacs et nos moustiquaires, nous nous endormons paisiblement. Tout à coup un grand fracas nous éveille. La cabane tout entière oscille, les ais gémissent, le plancher du premier s'agite tumultueusement; nous entendons des cris inarticulés et des plaintes sourdes; je crois à une catastrophe et je saute hors de mon hamac. Ce n'était rien. L'Indien avait trop bu de cachasse et rossait sa femme; elle se défendait de son mieux : les enfants regardaient la bataille avec intérêt.

Nous mimes fin à la lutte; les enfants regagnèrent les grandes spathes de palmier qui leur servaient de berceaux et aucun incident ne vint plus nous réveiller.

Le matin, avant l'aube, je jette mon fusil sur l'épaule et pars avec le Tapuyo en quête du déjeuner. J'ai eu occasion dans cette promenade de goûter l'eau de lianes; pour la boire on coupe un gros tronçon de cette liane facile à reconnaître, et on en laisse le suc abondant couler dans la bouche ouverte; la tête doit se renverser en arrière et cette façon de se désaltérer est très fatigante. J'abattis un toucan au bec colossal, mon Indien perça une *paca* de ses flèches et ce double gibier nous permit de ne point retourner à jeun à Manaos.

## IV

### UNE PARTIE DE PLAISIR

Renseignements brésiliens. — Départ. — Première mésaventure. — Le sitio du capitão Moraëz. — Sa famille. — Pêche et chasse. — Flèches, harpons et sarbacanes. — Le curare. — Caïmans et gymnotes. — Les tortues. — Nos fusils ensorcelés. — A travers la forêt. — Les animaux légendaires. — Les visites. — Épousailles et baptêmes. — Nous prenons congé du capitão. — Les moustiques. — Nos déceptions. — Iles flottantes. — M. Sébastien Robert. — Retour à Manaos.

A peine arrivés à Manaos, nous nous empressons d'organiser une partie de chasse. Ce genre d'expédition est le meilleur moyen pour connaître un pays; c'est une occasion de coucher chez l'indigène, de causer avec lui, de devenir son camarade et de lui faire raconter sur lui-même et les siens mille particularités; c'est une chasse aux renseignements autant qu'une chasse au gibier :

si la gibecière reste vide souvent, le carnet de notes se remplit toujours.

Recommandés à plusieurs *commendadores* ou *doctores*, nous les interrogeons sur la direction à suivre, sur la meilleure façon de s'équiper, sur les difficultés de la route, etc. ; les réponses sont peu satisfaisantes : « Dans ce pays, nous dit-on, vous trouverez tout le gibier que vous voudrez. — Mais encore, dans quel endroit ? — Dans la forêt. » Renseignement vague.

Quelques-uns nous découragent : « L'époque est mal choisie, les eaux sont encore trop hautes. » D'autres nous disent : « L'époque est mauvaise, les eaux sont déjà trop basses. »

Sur ces indications précises, nous nous sommes organisés sans plus rien demander à personne. Il est difficile, en effet, d'imaginer des étrangers moins au fait des coutumes et des productions du Brésil que les Brésiliens eux-mêmes. Combien de fois déjà, en remontant l'Amazone, me suis-je informé du nom d'un palmier ; on me répondait : « C'est un arbre. — Je le vois bien... mais quel arbre ? — Un palmier. — Je le vois bien.... mais quel palmier ? — Je ne sais pas, les Indiens savent cela. » Il faut avouer qu'en revanche c'est plaisir d'interroger un Indien ; il vous dit immédiatement le nom du palmier, son âge, son usage, ses qualités et ses défauts.

Heureusement, nous avons rencontré à Manaos un

jeune Écossais, venu ici pour recouvrer une créance sur un des habitants (téméraire entreprise); M. Harvey se joint à nous et son obligeant concours accélère les préparatifs. Nous louons un *igaraté*, grande pirogue informe qui doit nous servir de véhicule permanent, car les cours d'eau sont les seules routes que nous parcourrons; nous embauchons un blanc comme cuisinier et un Tapuyo comme homme de peine; les provisions sont simples, du biscuit, du sucre et du café; le hasard est chargé de pourvoir à la viande fraîche.

Nous comptons remonter le Solimoëns, choisir un de ses innombrables petits affluents, le suivre assez loin et pénétrer ainsi dans l'inconnu de la forêt vierge; enfin redescendre en nous arrêtant dans la forêt aux endroits qui nous paraîtront le plus favorables à la chasse. Pour ne pas lutter à la voile contre un courant qui fait trois milles à l'heure (c'est la moyenne du courant de l'Amazone), nous nous installons à bord d'un vapeur qui se rend à la rivière Purus; l'*igaraté* suivra à la remorque; pour l'alléger, nous le débarrassons de toute sa charge : fusils, munitions, bagages, sont hissés à bord du vapeur.

Nous partons : le doux balancement de nos hamacs ne tarde pas à nous endormir. Au milieu de la nuit je me lève, et, allumant une cigarette, je me promène et vais à l'arrière jeter un coup d'œil sur l'*igaraté*;

l'igaraté avait disparu ; son amarre s'était brisée ! Il portait cependant un nom d'heureux augure : *Boa Esperança*, le *Bon Espoir*. Je réveille Harvey et mon frère, je leur fais part du triste évènement ; notre cuisinier accourt ; mais sa figure contristée ne peut remédier à l'accident ; le Tapuyo reste impassible. Harvey essaye de rire : « Présage lugubre, dit-il, un Romain reculerait. » Hélas ! nous ne le pouvions pas : le vapeur *Obydos*, continuant à battre l'eau de ses roues, nous entraînait loin de Manaos, où nous ne savions plus comment revenir.

La nuit fut mauvaise et la journée du lendemain se traîna péniblement ; le capitaine avait appris la nouvelle avec flegme, en homme blasé sur ce genre d'accident. Heureusement, délicatesse dont je sais gré aux Brésiliens, nul ne songe à rire de cet incident ridicule ; même, deux passagers, avec la cordialité propre aux gens de ce pays, nous offrent une lettre de recommandation pour le propriétaire d'un sitio devant lequel l'*Obydos* passera ce soir ; nous pourrions attendre là le retour du vapeur ; peut-être même, nous disent-ils, le propriétaire, le capitão Moraéz, pourra-t-il vous prêter un canot pour redescendre à Manaos. Nous acceptons avec reconnaissance. A la nuit, nous passons devant Anama, (c'est le nom du sitio) ; le vapeur siffle pour annoncer cette visite inattendue, et le commandant a l'obligeance de nous faire débarquer dans son canot ;

j'imagine qu'il a hâte de déposer à terre ces cinq malheureux, presque des naufragés, dont la présence doit être pour lui un remords.

Le capitão Moraëz nous accueille avec une extrême obligeance : « La maison est à vous », nous dit-il, et aussitôt lui et ses fils arment eux-mêmes nos hamacs et nos moustiquaires. Par excès de discrétion (peut-être parce qu'il ne sait pas lire), le capitão n'ouvre pas les lettres que je lui apporte. Cette réserve m'embarrasse, car je me vois forcé de lui expliquer notre infortune dans un espagnol que je m'évertue à portuguiser, c'est-à-dire à défigurer. Après mon récit le capitão nous répète encore : « La maison est à vous. »

Nous sommes charmés d'une hospitalité aussi cordiale ; nous ne saurions nous en étonner : on nous avait prévenus de l'accueil bienveillant que les propriétaires de tous ces sitios perdus réservent généreusement au voyageur. Dans certaines *fazendas*, une cloche annonce à toute volée l'heure des repas, conviant à la table du maître les passants qui peuvent l'entendre. Le capitão Moraëz nous apprend qu'une grande barque doit revenir à son sitio dans quelques jours ; il la met gracieusement à notre disposition pour regagner Manaos ; cette assurance nous redonne un peu de courage.

L'organisation de la famille du capitão ressuscite au xix<sup>e</sup> siècle la famille romaine ; le capitão est d'ail-

leurs un beau type de *paterfamilias*. Ses fils lui témoignent une vénération antique; et s'il leur adresse la parole, ils ne lui répondent qu'en lui donnant le titre de *senhor*. Nous prenons nos repas avec le père et le fils aîné; le cadet nous sert à table; cette différence de condition entre les deux frères provient-elle d'une différence d'âge, ou d'une différence de couleur? le premier est blanc et fils légitime; le second n'est que la suite d'un caprice du capitão pour une Indienne. Nous nous trouvons un peu embarrassés de rien demander à ce serviteur que le capitão appelle son fils et qu'il traite en domestique.

A six heures du matin et du soir, à l'instant où le soleil se lève et à l'instant où il se couche, ses fils et avec eux tous les serviteurs de la maison viennent demander sa bénédiction au chef de famille: à ce moment, le capitão, s'il cause avec nous, interrompt subitement sa conversation, se lève, nous salue, nous souhaite une bonne journée ou une heureuse soirée (souhait que nous lui rendons très civilement), se rassoit et reprend sa phrase au point où il l'avait laissée. Cette coutume, innocente d'ailleurs, semble bizarre à un étranger, l'obligeant à saluer ainsi deux fois par jour une personne qu'il n'a peut-être pas quittée une minute; on se salue sans se dire ni bonjour ni adieu.

Quelques femmes font aussi partie de la famille.

Il nous serait permis de l'ignorer, car ni l'épouse, ni les filles, ni la bru, n'ont paru une seule fois aux repas. A peine les avons-nous entrevues, au bout de quatre jours, lorsque, au moment du départ, elles sont sorties du gynécée, nous ont serré la main et sont rentrées immédiatement ; comme nous avons pu le remarquer déjà dans plusieurs familles brésiliennes, la femme n'existe pour le mari qu'à de certaines heures.

Le capitão a installé son sitio dans une petite baie du Solimoëns, non loin de la route des vapeurs qui montent et descendent le fleuve : il achète aux Indiens seringueros de son voisinage du caoutchouc, de la salsepareille et bien d'autres produits, qu'il empile sous ses hangars ; quand sa cargaison est suffisante, il hisse un drapeau ou un fanal : le vapeur qui descend s'arrête et emporte ses marchandises à Manaos. Le capitão lui-même et ses fils se chargent d'augmenter la cargaison avec leur pêche ou leur chasse. Chasse ou pêche, c'est presque toujours le poisson qui fournit le gibier ; seulement, à l'exemple de l'Indien, l'habitant de l'Amazonie emploie le harpon et les flèches plus volontiers que les filets et la ligne.

Le harpon est une perche fort longue : il mesure quatre mètres environ ; il est aussi fort lourd, et il faut une grande vigueur pour le lancer à de petites distances ; il est réservé surtout au *pirarucu* (*sudis*)



et au *peixe-boi* (*lamantin*). Dès le lendemain de mon arrivée, j'ai pu voir un énorme pirarucu qu'on venait de harponner. Ce poisson atteint des dimensions colossales ; en dépit de la disproportion, il ressemble assez à notre brochet dont il a toute la voracité. On sèche simplement sa chair au soleil ; on la sale et on la roule en gros paquets ficelés par des lianes ; elle remplace la morue dans toute l'Amazonie ; quant à la langue du pirarucu, c'est une râpe universellement employée. Le *peixe-boi* (poisson-bœuf) ou lamantin n'est autre chose qu'un phoque d'eau douce. La capture en est difficile ; on le guette lorsqu'il vient brouter les herbes flottantes, mais il est craintif ; et si la pagaie n'amène pas la pirogue silencieusement à ses côtés, il disparaît aussitôt.

Les flèches servent surtout à capturer les tortues ; devant la maison même de notre hôte, on peut s'essayer à les percer quand elles viennent un instant montrer leur carapace à la surface de l'eau ; c'est un genre de sport assez difficile, car il faut lancer le trait droit en l'air pour qu'il retombe verticalement et perce l'écaille ; les tortues trouées ainsi continuent le plus souvent à vivre de longs mois comme si rien de fâcheux ne leur était arrivé.

Les harpons et les flèches qui servent à la pêche sont munis d'une pointe en fer à peine emmanchée dans le bois ; le choc détache le manche de la pointe ;

le poisson fuit, emportant celle-ci dans sa plaie, mais le manche de bois surnage ; le chasseur s'approche dans sa pirogue, saisit ce flotteur, et, comme une longue ficelle unit le manche à la pointe, il tire aisément le poisson à lui.

La flèche de l'Amazonien a plus d'un mètre de longueur, simple roseau garni de plumes en hélice pour déterminer une rotation rapide ; suivant sa destination, la pointe est en fer, en os ou en bois ; les flèches de guerre sont parfois divisées dès le milieu en trois branches. L'arc qui les lance, plus haut que la taille d'un homme, est très dur à tendre ; souvent l'Indien, pour lancer le trait avec plus de vigueur, appuie son pied immédiatement à côté de la main qui retient l'arme, en équilibre sur une jambe ; ou bien, se couchant sur le dos, il maintient l'arc avec ses deux pieds, et tend la corde avec ses deux mains. A Para, j'eus la fantaisie d'essayer un de ces arcs énormes sur la porte de mon hôtel ; sans effort de tension, la flèche pénétra de deux pouces dans le bois dur : sa pointe doit encore se trouver dans la porte, car je n'ai pu retirer que le manche.

Harpons, arcs et flèches étaient les armes de l'Indien ; mais dans la forêt le civilisé a copié le sauvage, d'ailleurs sans réussir à le dépasser. La seule arme qui appartienne encore exclusivement à l'Indien, c'est la *zarabatana* ou sarbacane, faite avec le

tronc d'un palmier *chouta*. Ce tronc est fendu en deux dans sa longueur, et, dans chaque partie, on évide une rainure soigneusement polie; les moitiés du palmier sont ensuite rajustées, enduites de résine et cerclées de lianes. Les sarbacanes que je me suis procurées ne mesurent pas moins de trois mètres de longueur. Cette arme muette est précieuse; si la première flèche s'égare, aucun bruit n'éveille la méfiance du gibier, et le chasseur peut réparer sa maladresse.

Les flèches de la sarbacane sont extrêmement fines et légères; longues d'un pied, moins épaisses qu'une allumette, elles ne pèsent pas plus qu'une paille; à leur extrémité s'enroule un tampon fait du coton des samaumeiras; ce tampon bouche le trou très exactement, et aucune force du souffle ne se perd. Bien que la pointe de ce mince éclat de bois soit très soigneusement effilée au couteau, elle ne peut que percer l'épiderme; cette piqure invisible suffit à donner la mort, car la flèche est régulièrement enduite d'*uarary*, ce poison qui joue son rôle dans tous les romans indiens sous le nom de curare <sup>1</sup>.

Il est assez difficile, même au Brésil, de trouver

1. Pour fabriquer l'*uarary*, on exprime le jus de plusieurs tiges de strychnoses et d'apocinées; on les fait cuire lentement en y mêlant du suc de capsicum et de tabac; s'il est trop liquide, on y ajoute le lait d'une euphorbiacée.

du curare ; j'ai fini cependant par m'en procurer, et, désireux de me livrer à quelques expériences, je fis en même temps emplette de deux ravissantes perruches que je piquai légèrement avec une flèche empoisonnée. Les mignonnes petites bêtes furent presque instantanément frappées de stupeur : elles ne purent voler, bientôt elles trébuchèrent et moururent, sans que leur agonie eût d'ailleurs paru douloureuse.

Dans les attaques que les Indiens sauvages font parfois subir aux explorateurs, le curare est leur principal auxiliaire ; la blessure la plus légère provoque une mort certaine, à moins de l'amputation immédiate du membre blessé. Ce poison, foudroyant si la moindre écorchure le met en contact direct avec le sang, n'a aucun effet sur les muqueuses et peut se boire sans inconvénient. Nous avons négligé cette dernière expérience.

Les lacs et les igarapés qui entourent la maison de notre hôte, sont merveilleusement peuplés ; le poisson préfère ces eaux noires, presque dormantes, aux remous violents de la Grande-Rivière. Tout le jour, nous pouvons voir les bonds des *peixes-botos*, ces marsouins d'eau douce. Parmi eux le *peixe-boto* noir a su se concilier l'amitié de l'Amazonien ; on prétend, en effet, qu'il veille sur le nageur et empêche les autres poissons de le mordre. Le *peixe-boto* rouge, au contraire, est un ennemi, et l'on assure qu'il

attaquerait l'homme si le bon boto noir n'était là pour faire la police. L'Indien accusé aussi cette variété rouge de se métamorphoser en homme et de prendre la figure du mari pour usurper son lit et ..... sa femme; celle-ci ne s'aperçoit de l'erreur qu'au moment où le marsouin regagne son élément. Admirable excuse pour les épouses amazoniennes.

Les *jacareis* ou caïmans abondent. Eux aussi ont leurs singularités et leurs manies; on prétend (faut-il le croire) que jamais un caïman n'attaque un ennemi au fond de l'eau, et qu'il suffit à un nageur de se laisser couler pour échapper à toute poursuite. Il est certain que l'Indien se joue de l'alligator et le nargue impunément. On affirme un phénomène plus curieux encore : le jaguar exercerait sur ce saurien la fascination du serpent sur la colombe, et jouerait avec lui comme un chat avec une souris. Certain chanoine, dans ses « Lembranças », parle en ces termes très sérieusement : « Quand un jaguar a saisi un crocodile, il commence par le dévorer par la queue, sans que sa victime terrifiée fasse un mouvement pour s'enfuir ; sa faim apaisée, il recouvre l'animal de feuilles et s'écarte ; le caïman attend dans une immobilité pleine de résignation le retour de son « mangeur » ; le lendemain, le jaguar l'achève. Quand le jaguar veut traverser une rivière, il pousse trois rauquements afin que les *jacareis*

avertis le laissent librement passer, et se gardent de le happer par distraction. »

N'ayant jamais vu la chose, je laisse la responsabilité de ce récit au chanoine. Je me borne aussi à répéter, *sans preuves*, que les macaques s'assemblent en conseil de guerre et punissent de mort la sentinelle qui les a laissé surprendre ; enfin, qu'une guenon visée par un chasseur tend vers lui son petit avec un geste suppliant, comme pour lui dire : « Ne me tue pas... je suis mère... »

Les caïmans ne constituent pas le seul péril pour les baigneurs : il faut craindre aussi le gymnote, le plus dangereux des trois poissons électriques connus, celui dont les décharges ont le plus de puissance ; elles peuvent paralyser un homme, parfois même le tuer. En certains endroits du Brésil, pour capturer les gymnotes, les gens du pays font entrer dans l'eau des chevaux qui supportent le premier choc ; l'électricité de l'animal s'épuise après plusieurs décharges, et l'on peut impunément le saisir avec la main. Ainsi le Fleuve-Roi n'a pas seulement l'immensité d'un océan ; on retrouve aussi dans ses eaux douces tout ce qui vit sous les flots salés de la mer : phoques, marsouins et poissons électriques. Les crevettes abondent également : chaque matin, on en pêche un panier pour notre déjeuner.

La chasse aux tortues sera plus productive dans

un ou deux mois. Les eaux, en ce moment, baissent avec rapidité; bientôt elles auront découvert les *praïas*, plages où les tortues viennent s'ébattre la nuit, cherchant leur nourriture et déposant leurs œufs dans le sable brûlant. L'indigène les guette sur le rivage; il les poursuit, et, les retournant sur le dos, leur enlève tout moyen de fuite. Pour trouver les œufs, il frappe le sable avec son talon, et devine les cachettes au son que rend la terre. Les œufs de la grande tortue sont plus profondément enfouis; on est obligé de sonder la terre avec un bâton. Les Indiens font de cet amphibie leur principale nourriture; ils considèrent comme un excellent régal la tortue au sortir de l'œuf, et l'on peut dire aussi les œufs au sortir de la tortue, car souvent ils dépècent l'animal pour retirer les œufs du ventre. Lorsque ces œufs sont abondants, on en fabrique une espèce de beurre: on les amoncelle dans un canot, et on les triture avec les pieds; on verse un peu d'eau sur cette bouillie d'un vilain aspect puis on expose au soleil; les parties grasses viennent flotter à la surface; on les recueille, on empote, et on expédie au Para. Cette fabrication, productive autrefois, est presque abandonnée aujourd'hui, car les tortues ont rapidement diminué.

En attendant la barque que doit nous prêter le capitão Moraëz, nous parcourons les igarapés voisins de la maison; nous nous faisons la main sur les

oiseaux en attendant le tour des jaguars. Notre domestique et notre Tapuyo saisissent chacun une pagaie, et notre pirogue sillonne silencieusement les petites rivières. Nous rencontrons d'abord une troupe de *mergulhaës*, ou oiseaux plongeurs, qui se lève à peu de distance devant nous. Six coups de feu retentissent : les deux canons de M. Harvey abattent deux *mergulhaës* ; quant à nous, nous ne tuons rien.

Très mortifiés par ce premier échec, nous essayons de prendre notre revanche sur de beaux hérons blancs ; l'un d'eux passe à bonne portée, se détachant magnifiquement sur le vert sombre des arbres de la rive ; nous lui envoyons tout notre plomb ; il continue à se détacher magnifiquement. Nos fusils sont-ils ensorcelés ? j'avise un petit oiseau perché à trente pas sur une branche. Je tire, je croyais hacher la petite bête ; elle s'envole en chantant.

L'explication de ces maladroites successives fut facile à trouver. J'avais couru tout Pernambuco et tout Para sans trouver de cartouches pour mon fusil : au Brésil les armuriers ne semblent pas se douter qu'il existe un calibre 10. J'avais pris des cartouches n° 12, et pour qu'elles ne pussent balloter dans le tonnerre, j'avais fait fabriquer des cylindres de cuivre qui le rapetissaient artificiellement ; je m'attendais à voir la pénétration de l'arme un



peu diminuée, mais suffisante encore pour percer des oiseaux. De retour au sitio, je l'expérimentai sur une planche : à quarante pas, du gros plomb retombait au pied d'une cible en bois sans avoir la force de l'entamer.

Harvey fut donc chargé de nourrir l'expédition ; il s'est du reste acquitté de ce soin à merveille, et nous avons rapporté au sitio un nombre fort respectable d'oiseaux. L'un d'eux est énorme ; l'excroissance bizarre qui s'élève sur son bec lui a fait donner le nom d'*unicorne*. Ses ailes sont armées aux jointures d'un gros éperon corné ; l'utilité de ces éperons est pour nous une énigme ; les gens du pays en font un porte-bonheur, un fétiche infailible.

Le soir toutes les victimes de la journée ont figuré au diner. La chair de l'unicorne a la texture, la couleur et le goût de la viande de boucherie ; la chair des hérons nous parut très fine. Quant aux perroquets, ils sont fort coriaces ; cependant nous avons tous voulu manger un salmis qui nous a coûté ici trois ou quatre charges de poudre et vaudrait vingt-cinq louis à Paris.

La partie s'annonce mal : après la perte de notre pauvre canot, nos fusils de chasse se trouvent hors d'usage ; heureusement nos rifles nous restent, et nous ne sommes pas venus si loin pour un maigre gibier à plumes : c'est la grosse bête que nous cher-

chons. Le capitão Moraëz nous assure que dès le lendemain il nous fera tuer un *anta* ou tapir : cette promesse ressuscite l'enthousiasme.

Le lendemain, à travers un dédale de rivières coulant sous des branches enlacées d'un bord à l'autre, les pirogues nous portent à un endroit où la forêt haute et serrée semble une retraite propice au grand gibier. Mais comment pénétrer ? la muraille de verdure n'offre aucun passage. Un esclave armé d'un coutelas ouvre la marche et taille un étroit sentier ; les branches, les lianes, les troncs des jeunes arbres tombent sans bruit d'un seul coup sous le tranchant du *machete*. Sans cette arme indispensable, l'Amazonien ne pourrait faire un pas dans la forêt : ces sabres droits et courts, d'une trempe éprouvée, sont fabriqués exclusivement aux États-Unis, et vendus à un bon marché que les Anglais même ne peuvent atteindre ; les Indiens en apprécient toute la valeur et depuis longtemps ils ont remplacé par le machete la hache incommode.

Nous nous enfonçons à la suite de notre éclaireur en *file indienne*. L'habitude de marcher ainsi à la queue leu-leu est tellement enracinée chez les Indiens que, si le hasard les amène dans une ville, en dépit de la largeur des rues, ils vont toujours l'un derrière l'autre. Chacun de nous taillant, coupant, à droite, à gauche, le sentier se fait, sinon large,

du moins libre, et rendra le retour plus aisé et plus rapide. Mais dans huit jours n'essayez pas de retrouver ce chemin péniblement tracé ; la forêt vivace et puissante à l'excès aura déjà renoué les lianes tranchées, et effacé toute trace de votre passage. La nature possède ici une vigueur contre laquelle rien ne peut lutter. Les propriétaires de sitios renoncent à entretenir une allée sur leurs habitations : la végétation envahit tout. Les arbres que l'inondation du fleuve tient submergés jusque au sommet durant plusieurs mois, au lieu de mourir, se couvrent de feuilles à mesure que les flots baissent.

Le capitão Moraëz ne tarde pas à prendre la tête : il tient à la bouche un appeau avec lequel il imite de temps en temps le petit cri aigu du gros pachyderme que nous cherchons ; mais le gros pachyderme ne répond pas. Après quatre heures de marche, le capitão se retourne vers nous : « Il faut renoncer au tapir aujourd'hui », nous dit-il ; mais comme il voit nos fronts se rembrunir, il ajoute aussitôt : « Voici des traces de pécaris toutes fraîches ; suivons-les, nous les aurons bientôt rejoints. »

Pachyderme pour pachyderme, les pécaris me séduisaient presque autant que le tapir ; l'animal est moins gros, mais ses bandes sont plus nombreuses. Les pécaris sont très lents : un homme peut, s'il ne craint pas de se déchirer aux branches de la forêt, les

suivre à la course, se maintenir quelque temps à côté d'eux, et les canarder en courant. On raconte même, dans ce pays des merveilles, l'histoire d'un chasseur qui s'égara un jour dans une de ces poursuites enragées, et retrouva son chemin grâce aux nombreux cadavres des pécaris qu'il avait abattus. Certaines espèces se retournent contre leurs persécuteurs ; le plus sage en pareil cas est de se hisser sur une branche ; mais parfois la bande fait un siège en règle, entoure l'arbre et en ronge le pied jusqu'à ce que sa chute lui livre l'ennemi.

Le capitão s'est élancé sur les traces des porcs, et moi sur les traces du capitão. Il était écrit que nous serions malheureux jusqu'au bout : la pluie se mit tout à coup à tomber avec furie. Le premier résultat de ce déluge fut d'inonder nos armes qui rentrèrent au logis couvertes de rouille ; le second fut de créer à midi dans la forêt une nuit artificielle, ce qui nous força à regagner au plus tôt les pirogues. Un malheureux macaque qu'un hasard railleur plaça sur notre chemin, paya pour les porcs ; un *tuyuyu*, petit oiseau blanc et noir, gros comme le doigt, paya pour le tapir. Le fils de notre hôte prétend que cet oiseau ne pond jamais qu'un œuf par an, et cet œuf produit alternativement, dit-il, un mâle et une femelle. Il emporte celui-ci avec soin pour le faire manger à son chien ; car cette chair magique donnera au chien des aptitudes par-

ticulières pour chasser le jaguar.... et nous devons chasser le jaguar le lendemain.

On réunit une dizaine de chiens, parmi lesquels celui qui a mangé le tuyuyu, et deux molosses auxquels on a frotté le museau avec des écorces de limons doux, pour leur donner plus d'odorat. Si nous avons le bonheur de faire lever quelque jaguar, les chiens le harcelant le forceront à se réfugier dans les branches d'un arbre et le tiendront en respect jusqu'à ce qu'une balle en fasse prompte justice.

Pour multiplier nos chances, nous nous sommes divisés en deux bandes ; toutes deux sont conduites par les fils de notre hôte, car aucun de nous ne se hasarderait à courir le risque de se perdre dans la forêt. Cette idée suffit à donner le frisson. Pareille mésaventure est arrivée à quelques habitants de l'Amazonie, et tous se rappellent avec terreur les heures de solitude passées dans cette forêt sinistre dont ils ne pouvaient sortir.

L'un d'eux m'a raconté que, s'étant un jour égaré en chassant, il se retrouva tout à coup au bord d'un igarapé d'où il put apercevoir sa maison ; elle se trouvait sur la rive opposée. L'igarapé était large, mais la nuit tombait ; en dépit des jacareis et des gymnotes, il se jeta bravement à l'eau. Malheureusement dans ce pays l'obscurité survient aussi brusquement qu'au théâtre : elle le

surprit au milieu de la rivière ; le malheureux en nageant tourna sur lui-même et croyant aborder à la rive opposée, il prit pied sur le même bord d'où il était parti. Il chercha vainement sa maison et s'arrêta enfin abattu par l'épuisement et la frayeur ; ses gens le retrouvèrent trois jours plus tard mourant de faim et dévoré d'insectes.

La plus épouvantable aventure de ce genre est celle de madame Godin des Odonnais. Elle était partie de Lima pour aller rejoindre son mari à Cayenne avec une dizaine de compagnons. Le canot qui les portait chavira, en descendant une cataracte ; les malheureux purent se sauver et gagner la rive, mais sans bagages et sans vivres. Ils se virent perdus. Ils prirent l'héroïque parti de gagner la Guyane à pied à travers la forêt. Les privations, les nuits sans sommeil, les piqûres incessantes des moustiques, la faim tuèrent tous les compagnons de madame Godin ; elle les vit tomber un à un. Elle-même, après une marche de huit jours, sans autre nourriture que quelques fruits sauvages, les vêtements déchirés, demi-nue, seule, elle se traînait ; elle allait succomber, quand elle déboucha épuisée sur le bord de la Rivière Noire ; deux Indiens se trouvèrent là pour lui sauver la vie.

Nous marchions depuis trois heures dans une chaleur humide et suffocante ; les piqûres des mous-

tiques devenaient plus sensibles, le fusil s'alourdis-sait singulièrement sur l'épaule, le bras ne coupait plus les lianes et les arbres avec la même vigueur, et rien n'avait encore excité les aboiements des chiens. Tout à coup un de nos Indiens nous montre sur le sol un pied de jaguar. On le fait flairer aux molosses ; ils lui marquent une indifférence complète ; le *tuyuyu* et les écorces de limon doux restent sans effet. Mourant de soif, nous rencontrons enfin un sitio, où nous trouvons des cocos verts remplis d'eau, et un petit champ de cannes à sucre dans lequel nous nous attardons avec délices.

Le fils de notre hôte est le meilleur des guides ; c'est un plaisir de parcourir la forêt en compagnie d'un homme qui la possède si bien : il connaît les lianes qui conservent l'eau ; il nous explique l'utilité de chaque liane ou *sipo*, de chaque écorce ; il nous montre le palmier dont la feuille constitue le toit des maisons, celui qui sert à faire les murs, celui qui fournit les sacs à manioc. Il nous fait voir cette plante, nous explique comment elle produit la farine sèche et la farine d'eau, ce pain de l'Amazonie, et l'amidon, et le tapioca. Il nous énumère les plantes précieuses à la médecine : guarana, salsepareille, ipécacuanha, copahu. Mais son enthousiasme ne connaît pas de bornes quand il nous déclare que sa forêt peut suppléer aux productions du règne animal et du règne minéral ; il nous nomme avec emphase les arbres qui

produisent la soie, le sel, le suif, l'ivoire, le mercure <sup>1</sup>.

Notre guide nous montre encore les nids de guêpes accrochés aux branches et les troncs où les abeilles ont déposé leur miel ; puis les villes de fourmis, nombreuses et variées également. Quelques tribus ont suspendu en l'air, cimentée à un tronc d'arbre, une véritable maçonnerie ; les termites ont élevé sur le sol des gros monticules aussi durs que la pierre ; les *saübas*, fourmis rouges, ont miné le sol en creusant au loin leurs hypogées, labyrinthes compliqués, dont les nombreuses galeries semblent les rues et les impasses d'une ville souterraine. Une nuit suffit à ces voraces ennemis pour détruire une plantation entière. Nous pouvons les voir passer en longues files à nos pieds : chacune porte un riche butin, une feuille cent fois plus grosse, un fragment d'insecte cinquante fois plus lourd qu'elle-même. Les nids de guêpes, les nids de fourmis sont des villes ; les nids des *urupendulos*, jolis oiseaux noirs et jaunes, sont des agglomérations républicaines ; le nid du *pedrero* est un simple appartement : l'oiseau-maçon s'est artistement construit une chambre à coucher et une antichambre,

1. Le *manacan* est surnommé au Brésil mercure végétal. — Quant au sel végétal, c'est le *caruru* qui le produit et on peut l'extraire en cristaux de cette plante ; il est plus simple de la faire cuire en même temps que l'aliment.



Dans le sitio où nous nous sommes arrêtés, un oiseau des plus curieux se promène en liberté. Cet oiseau, le *jacami*, est une miniature exacte de l'autruche ; il est fort recherché et se paie très cher, car il s'apprivoise aisément et accourt au moindre appel. Il possède une autre qualité plus utile : tandis que vous sommeillez dans votre hamac, le *jacami* se tient auprès de vous et dévore impitoyablement les mouches et les moustiques qui viennent troubler votre repos. Dieu sait si un tel ami est précieux dans ces contrées !

Nos soirées se passent de la façon la plus agréable au sitio du capitão Moraëz. Quand une brise légère succède aux ardeurs torrides de la journée, quand le soleil, noyant ses rayons brûlants, éclaire au loin l'embouchure du Purus, tout le monde s'assemble devant la maison, sur la terrasse naturelle qui domine trois igarapés. Les fils descendent, démarrent silencieusement leur pirogue, et s'amuse, pour nous donner la preuve de leur adresse, à harponner les marsouins qui bondissent sous nos yeux. Nous causons : c'est l'heure où le vieux capitão nous répète les légendes indiennes, l'heure où on livre carrière à son imagination ; c'est l'heure où l'on parle des animaux fabuleux de la contrée, du serpent aveugle à deux têtes, du caïman à deux queues, de la jaquiranda et du vampire. La jaquiranda est une sauterelle fantas tique qui porte

sur le ventre une aiguille acérée si venimeuse, qu'un arbre même meurt de sa piqure. Le vampire, chauve-souris énorme, suce le sang des hommes comme le sang des bêtes, et tandis qu'il dévore lentement un petit morceau de chair pour livrer passage au sang, ses ailes, agitées avec une extrême rapidité, entretiennent une fraîcheur qui empêche la victime de sentir la souffrance et de s'éveiller. Le vampire ne s'approche que si tout est silencieux et endormi ; une personne immobile mais éveillée, suffit, prétend-on, à empêcher sa venue. Un membre de l'expédition envoyée dernièrement au Darien fut mordu par un vampire, et mourut à la suite de l'hémorrhagie ; mais il avait soixante-six ans ; un homme vigoureux supporte aisément deux ou trois succions de vampires.

Je ne me serais pas douté que dans ce coin perdu de l'Amazonie on se rendit des visites. Le dimanche est le jour consacré : quelques voisins descendent en pirogue chez le capitão. On s'est habillé pour cette solennité : les dames se sont munies d'une ombrelle ; les hommes, sans juger utile une veste, un gilet ou une cravate, se sont ornés d'une chemise empesée. Deux ou trois nous restent à diner ; ils ne parlent guère : les étrangers les intimident. Ils demandent cependant à voir nos armes ; aussitôt, selon la mauvaise habitude de ce pays, ils nous en demandent le prix. Nous en avouons la moitié : on s'étonne, on admire ; mais ces braves gens, n'ayant

jamais vu que des fusils de trois milreis <sup>1</sup>, des fusils qui *n'éclatent pas toujours*, doivent nous traiter de « Parisiens », expression qui à l'étranger équivaut à peu près à « farceurs ».

Nous ne pouvons abuser plus longtemps de la cordiale hospitalité du capitão. Sa maison est pleine : plusieurs couples sont venus s'installer chez lui attendant le prêtre qui doit les unir. Tous les ans, en effet, à une époque déterminée, un prêtre de Mannaos prend passage à bord du vapeur qui remonte la rivière. Tandis que le steamer charge ou dépose son fret, le curé descend en hâte dans le sitio désigné par l'évêque ; il trouve un petit autel improvisé, et, rassemblés autour de l'autel, les futurs, les promises, et les enfants nés dans le courant de l'année. Ce monde attend avec impatience depuis trois ou quatre jours, car le steamer est régulièrement en retard. Le prêtre marie les uns, baptise les autres, demande cinq milreis par sacrement administré, empoche, remonte à bord et va plus loin en marier et en baptiser d'autres.

Ce n'est pas chez notre hôte que j'ai eu pour la première fois l'occasion d'entendre le peuple se plaindre du clergé brésilien. On lui reproche amèrement d'avoir maintes fois refusé de baptiser ou de marier gratis ; aussi beaucoup d'hommes se passent

1. Sept francs cinquante.

de son ministère et choisissent une concubine au lieu d'une épouse. Ces unions hors la loi sont très fréquentes dans toute l'Amazonie; non seulement les Tapuyos, mais aussi les blancs de la classe inférieure ne songent souvent à régulariser leur position que lorsqu'ils ont cinq ou six enfants et qu'ils possèdent le nombre de reis nécessaire pour suffire à ce luxe. On voit peu de soutanes au Brésil : le prêtre brésilien se déguise volontiers en homme du monde; les amourettes ne font pas peur à ce galant personnage; au besoin, il les provoque; aussi quelques familles, bien que très religieuses, ne laissent-elles pas leurs filles se confesser. Le haut clergé ne rachète pas les défauts de la prêtraille; c'est lui qui suscita un jour ce hideux scandale : une protestante mariée à un protestant, par un ministre protestant, fut autorisée par l'évêque, du vivant de son mari, à épouser son amant qui était catholique.

L'embarcation que nous avait promise notre hôte est de retour. Nous prenons congé du capitão, mais l'excellent homme se refuse à nous quitter si tôt : il veut nous retenir jusqu'à l'époque des eaux basses, de la chasse aux tortues et aux lamantins : « C'est, nous dit-il, l'affaire de trois ou quatre mois seulement. » Nous voyant décidés à partir, il fait empiler dans l'igaraté une demi-douzaine de tortues et deux énormes régimes de bananes; voilà nos repas assurés pour plusieurs jours. En vain nous nous défendons

contre cette prodigalité et montrons nos fusils avec assurance. Nous ne devons pas tarder à bénir la sage prévoyance du bonhomme.

Nous partons enfin. Nous allons descendre le fleuve sans nous presser jusqu'à Manaos ; en route, aux endroits les plus déserts, nous nous arrêterons deux ou trois nuits pour chasser. Notre igaraté n'a malheureusement pas de voiles ; je ne puis m'empêcher de regretter encore le *Bon Espoir* qui en possédait deux ; force nous est de remettre au courant le soin de nous faire avancer. Le soleil est intolérable ; la chaleur est ici plus intense que sur le Rio Negro : là-bas les eaux noires absorbent le feu des rayons ; la surface blanche du Solimoëns, au contraire, est un miroir ardent qui les reflète.

Un peu avant le coucher du soleil, nous accostons près d'un sitio désert. Les propriétaires de ce sitio l'ont abandonné, nous a-t-on dit, à cause des fréquentes visites des tigres qui venaient la nuit dévorer les chiens. En effet, sur la terre humide nous apercevons, ô bonheur, un large pied de jaguar. Confiants dans la chasse du lendemain, nous expédions à la hâte un diner sommaire : une tortue et du riz ; aussitôt nous armons nos hamacs et nous nous précipitons sous nos moustiquaires, car les maringouins nous dévorent tout vifs.

Le cuisinier et le Tapuyo refusent de dormir dans la forêt à côté de nous ; ils poussent l'embarcation

au large et couchent au milieu de la rivière. Un peu impressionnés par ces précautions, nous décidons que chacun veillera à tour de rôle pour prévenir les autres de l'arrivée du jaguar impatientement attendu. La nuit était très obscure, donc, après une heure de causerie générale, nous tombâmes d'accord qu'il serait impossible de voir le plus gros jaguar, et nous primes le bon parti de nous endormir tous de concert, gardant en travers du ventre notre revolver tout armé.

La nuit, quelque chose a rôdé à peu de distance de nos hamacs. Était-ce le jaguar qui venait, lui aussi, reconnaître son gibier ? Je n'en crois rien, malgré les affirmations précises de notre domestique ; le jaguar n'attaque guère l'homme que s'il est lui-même attaqué et blessé. Nos moustiquaires d'ailleurs devaient lui faire craindre un piège ; il ne nous a pas réveillés, ne se doutant pas du plaisir qu'il nous aurait fait en nous permettant de le saluer d'une balle.

Les nuits dans la forêt vierge sont imposantes. On se sent envahi peu à peu par une crainte vague et superstitieuse. La forêt ne dort jamais, elle ne sommeille que durant les heures les plus brûlantes de la journée. A côté de nous les crocodiles font entendre leurs borborygmes sinistres ; les macaques de nuit poussent des cris lamentables et l'on entend ramper dans l'épaisseur des roseaux. Le craquement des

feuilles sèches, le froissement des branches, l'obscurité dense, les soupirs presque humains du vent, l'humidité qui tombe du ciel et monte du sol, les émanations paludéennes, les brouillards légers qui flottent sur les ruisseaux comme des fantômes habillés de blanc, vous font vivre dans un monde bizarre et nouveau. L'imagination, activée par les étrangetés qui l'entourent, travaille, s'affole, et l'on se trouve bien hardi de profaner un lieu réservé à je ne sais quelles divinités malfaisantes.

Dès l'aube, je prends mon fusil et je m'enfonce dans les bois : je n'ai pas eu la constance de les parcourir plus d'une heure. Je n'ai rien vu ; je n'ai même pas regardé. Les myriades des féroces moustiques étaient plus nombreuses que partout ailleurs ; sous les taillis épais, où jamais le soleil ne les incommode, ils veillent le jour aussi bien que la nuit. Leur nuée bourdonnante m'a poursuivi sans une minute de trêve ; j'étais mordu partout, aux lèvres, aux narines, aux yeux, à travers mes gros souliers de toile, à travers ma chemise de flanelle. Rien ne leur faisait peur, je pouvais rapprocher mes mains lentement et en tuer des dizaines ; pas un de ces affamés n'essayait de s'enfuir ; ils préféraient se laisser écraser que de lâcher leur proie. En vain je me débattais en courant, m'accrochant aux branchages, trébuchant dans les lianes,

balayant avec ma figure les nombreuses toiles d'araignées. Pour soulager l'inflammation de plus en plus cuisante, je frôlais avec mes mains des feuilles fraîches et humides de rosée : je trouvai des épines qui m'écorchèrent. Plus loin, je reçus dans le cou une poussière qui tombe de certains arbres et produit sur la peau une vive irritation. Enfin, pour comble d'infortune, je me heurtai contre un nid de guêpes ; elles seules eurent le triste pouvoir de me faire un moment oublier les moustiques.

Je rentre au camp gonflé, bouffi ; j'exhibe avec désespoir mon visage et mes mains ; on m'accueille avec un beau sang-froid : « Que serait-ce donc, me dit notre Tapuyo, si vous alliez au Purus ? » M. Harvey me raconte que, dans un voyage sur cette rivière, surnommée « l'Enfer », il a passé huit jours et autant de nuits sans sortir de sa moustiquaire, même pour prendre ses repas ! Il s'est vu pleurer de rage !

Les moustiques de l'Amazonie ! supplice comparable seulement aux supplices chinois. Quelle peut être l'utilité d'un pareil fléau ? on prétend que leur piqure guérit la fièvre ; je crois plutôt qu'elle la donne ! Les Indiens Muras sont à peu près les seuls à tirer profit de leur nombre : ils les mangent.

Le moustique se glisse partout : je défie d'inventer une enveloppe si bien close qu'il n'y puisse pénétrer. Dans la forêt, une moustiquaire en mousseline



n'est d'aucune utilité ; les nôtres, malgré la chaleur, sont en toile d'une trame excessivement serrée ; elles ne présentent aucune ouverture ; on entre par dessous en soulevant l'étoffe qui retombe en plis sur le sol ; elles sont neuves et intactes ; vous chercheriez vainement une maille assez large pour y passer un cheveu ; sous un pareil abri n'a-t-on pas le droit de se croire en sûreté ? Hélas ! au bout de quelques minutes, un bourdonnement métallique vous annonce que l'ennemi est entré dans la place : je renonce à dire l'inquiétude où vous plonge sa trompette guerrière. On l'entend aller, venir, *quærens quem devoret*. Il se tait, vous le croyez parti ; tout à coup une piqûre vous détrompe douloureusement. Cette première piqûre est suivie de mille autres : ceux du dedans annoncent à ceux du dehors la proie qu'ils ont trouvée ; individu par individu, il se forme une véritable armée. Toutes les variétés y sont représentées : les grands dont la blessure est un véritable coup d'épingle envenimée, ceux aux pattes tigrées et à l'aspect féroce, ceux dont le corps est rougeâtre, et les petits dont on ne sent la morsure qu'après leur départ. Par où ont-ils pénétré ? Ont-ils passé à travers la toile ? sont-ils éclos spontanément autour de vous ? De tous les faits étranges que j'ai vus au Brésil, celui-là est le plus incroyable.

On entre dans un état pénible d'irritation nerveuse, on se rappelle le Lion et le Moucheron du

bon Lafontaine, on se soufflette les joues et les mains et l'on se gratte à s'écorcher. Dans notre rage impuissante, il ne nous suffit plus de les écraser : nous les rendons responsables des instincts sanguinaires que la nature a mis en eux, et ne pouvant les écraser tous, nous torturons ceux qui tombent vivants en notre pouvoir : nous leur arrachons une à une les ailes et les pattes, ou nous les condamnons à la mort par la faim en supprimant leur trompe... cette dernière opération semble leur être particulièrement désagréable. Que les protecteurs des animaux me pardonnent, mais j'avoue, à ma honte, ces puérides vengeances.

Les maringouins, les *carapanas*, comme on les nomme ici, ne sont pas les seuls insectes désagréables qui pullulent dans les forêts amazoniennes. On y trouve aussi le *mutuc*, mouche verte aux reflets métalliques qui mord jusqu'au sang; ses mouvements sont si prestes qu'il est difficile de l'écraser d'un coup de main, mais il est aisé de la trancher en deux avec la lame d'un couteau dont elle ne devine pas l'approche. Le *pium*, le plus exécré des insectes malfaisants, fait une piqûre peu douloureuse d'abord, mais qui s'envenime et laisse subsister plusieurs jours un point noir sur la peau. On prétend que le *pium* suce l'écorce de l'*assacu* et que sa morsure s'envenime par l'inoculation de ce suc vénéneux. Le *mucuin*, presque

imperceptible, vous attaque aux cheveux, à la barbe, aux sourcils; les *chiques* s'implantent dans les pieds; les *carapatas* laissent leur tête dans la blessure et produisent une plaie longue à guérir. Et les fourmis-feu et les araignées géantes, et les mille-pattes venimeux, voilà les animaux redoutables bien plus que le tigre ou le crocodile; leur incommodité semble en raison inverse de la taille, et on les a baptisés d'un nom significatif : *praga*, la Plaie!

On ne s'habitue pas à la « *praga* ». Les Indiens les plus endurcis en souffrent toute leur vie et je me suis pris maintes fois à plaindre même les singes de la forêt que leur pelage insuffisant ne met pas toujours à l'abri des piqûres cuisantes. Aucune peau n'est à l'épreuve des *carapanas*; cependant, lorsque le climat et l'âge ont appauvri le sang, l'inflammation se propage moins, on la supporte plus aisément; on croit s'être accoutumé, parce qu'on a acquis une insensibilité relative en perdant sa vigueur et son sang. On a troqué une souffrance contre une anémie.

Quand la peau irritée brûle sous nos vêtements, et qu'à nos pieds nous voyons couler le grand fleuve, l'idée d'un bain se présente à notre esprit comme un soulagement délicieux. C'est toujours le moment que choisissent trois ou quatre gros caïmans pour faire leur apparition et nous ôter l'envie d'entrer à l'eau. Furieux, je prends mon rifle et j'envoie

une balle à l'un d'eux ; l'animal remontait la rivière, il se met aussitôt à la descendre, le ventre en l'air. A ce coup de feu notre Tapuyo hoche la tête ; irrité par toutes nos déconvenues, je lui demande si par hasard il avait des sympathies pour ce saurien : « Non, me dit-il, mais maintenant vous ne tuerez plus jamais rien avec votre carabine : un fusil qui a tué un jacaré ou un urubu, est un fusil perdu. »

Les autres crocodiles avaient disparu, nous profitons de ce moment de répit et nous plongeons ; mais une nouvelle déception nous est réservée : l'eau est plus chaude que l'air, et le bain nous énerve au lieu de nous délasser.

Tant de mécomptes nous décident à hâter le retour. Par acquit de conscience cependant nous avons encore battu la forêt en un autre point ; notre domestique prétendait entendre des *mutums*, beaux oiseaux noirs à bec rouge, gros comme des dindons ; il affirma même avoir flairé des pécaris. J'ai regretté que chez lui le sens de la vue fût inférieur au sens de l'ouïe et de l'odorat, ce qui l'empêcha de voir et de tirer tout le gibier dont il nous parlait. En vérité, si le bon capitão Moraëz n'avait eu l'idée de charger de vivres notre *montaria*, nous serions morts de faim.

Et nous qui avons rêvé des hécatombes de gibier ! Il se fait d'ici en Europe une effrayante exportation d'idées fausses ; je m'imaginai en arrivant ne

pas faire un pas dans la forêt sans rencontrer un serpent, deux sans trouver une *onça*, trois sans voir un tapir. Je viens de passer de longs jours dans les bois, des nuits nombreuses à l'affût et les seuls tapirs ou jaguars que je connaisse sont ceux des jardins zoologiques d'Europe. Quant aux serpents, à part le petit *sycuruju* de dix-huit pieds de Manaos, je n'en ai aperçu qu'un seul : un reptile d'eau entièrement rouge, très joli et plus inoffensif qu'une couleuvre.

Trop de personnes autorisées et dignes de foi ont affirmé l'existence de serpents innombrables au Brésil pour que je veuille en douter ; si j'en ai peu rencontré moi-même, j'attribue volontiers ce fait à un hasard dont je ne me plains pas. Mais je ne crois guère aux habitudes singulièrement féroces qu'on leur prête : le serpent est très peureux, il s'écarte au moindre bruit ; il mord, pour ainsi dire, malgré lui, si l'on a la maladresse de poser le pied sur lui. Le boa lui-même a perdu à mes yeux son caractère terrible. Pas un Indien ne craint d'attaquer un boa, et la victoire n'est jamais douteuse. Bien mieux, tant que le boa n'atteint pas des dimensions exagérées, l'homme s'applaudit de son voisinage ; le boa s'établit dans le toit de feuilles ; il est l'ami de la maison ; et tout comme nos chats domestiques, il est chargé de faire la chasse aux rats ; le principal méfait qu'il puisse commettre est d'avaler une poule au lieu d'une souris. Quant au serpent

qui force l'homme à la course, et le poursuit à travers les bois et par-dessus les obstacles, c'est le digne pendant du poisson qui fait la cour aux Indiennes.

Lorsque nous avons de nouveau abandonné notre canot au courant, nous nous sommes vus dépassés par une grande île de roseaux, un *capim*, comme dit notre Tapuyo. L'île, moins lourde que la barque, et poussée par une brise insensible, marche plus vite que nous : nous y amarrons notre canot ; peut-être gagnerons-nous ainsi un mille en vingt-quatre heures. En cas de tempête, dit le Tapuyo, il nous suffira de pénétrer dans ce port ambulant : nous y serons à l'abri du vent et des flots. Il arrive souvent que l'Amazone détache ainsi des morceaux de son rivage ; ses vagues les brisent ensuite en morceaux plus petits. Notre *capim* est le reste d'un de ces vastes déjeuners de la rivière ; il est encore habité par un oiseau qui n'a pas voulu quitter son nid et sa couvée. J'ai voyagé de bien des manières, mais c'est une nouveauté pour moi de parcourir le plus immense fleuve du monde à la remorque d'une île flottante !

Notre ordinaire est peu varié : des tortues et du riz, du riz et des tortues : « toujours perdrix » comme dit l'ami Harvey. Pour rompre cette monotonie, nous nous arrêtons à l'heure du déjeuner au sitio de M. Sébastien Robert, connu partout

dans l'Amazonie sous le nom de Roberto Frances. M. Robert nous offre un déjeuner dont sa cordialité fait tous les frais. M. Robert nous raconte qu'il habite l'Amazone depuis quarante ans ; il a quitté la France encore jeune ; il possède aujourd'hui une fortune qui lui permettrait d'y revenir et d'y vivre largement. Tout étonné de voir un Français oublier sa première patrie pour sa patrie d'adoption, je lui demandai s'il n'avait jamais songé à rejoindre sa famille, mais une fois qu'on a goûté la vie libre des bois, on souffre difficilement les exigences d'une société policée où l'on ne peut remuer son petit doigt sans craindre une contravention : « Monsieur, me répondit M. Robert, il y a quelques années je suis retourné en France et je comptais y rester. Un jour il me prit la fantaisie d'aller à la chasse : au premier coup de feu un garde m'a confisqué mon fusil, prétendant qu'on ne chassait pas à cette époque de l'année ; il paraît qu'il était dans son droit, car je dus en outre payer une amende. Une autre fois j'ai vu arriver dans le jardin de mes parents un individu envoyé par le gouvernement ; savez-vous ce qu'il venait faire chez nous ? compter nos feuilles de tabac ! Il était aussi dans son droit. Vous comprenez, ajouta-t-il en finissant, pour ces choses-là, il faut avoir été pris tout petit ! »

Roberto Frances était devenu aussi crédule qu'un

vieux Tapuyo : il nous a conté avec un sérieux remarquable que toute bête venimeuse qui le mordait, scorpion ou serpent, mourait sur l'heure. Chose extraordinaire, les moustiques ne l'incommodaient pas !

Depuis l'endroit aux pécaris, il ne nous a pas fallu moins de deux nuits et d'une journée pour regagner Manaos. Les douze heures de jour, passées sous un soleil vertical, dont la réverbération insoutenable nous aveuglait, furent douze heures de repos comparativement aux vingt-quatre heures de nuit. Bien que nous ayons constamment tenu le milieu de la rivière, les insectes ailés s'acharnaient après nous : durant ces deux longues insomnies je n'ai pas cessé d'agiter une serviette autour de ma figure. Pour trouver un instant de repos, nous nous roulions de la tête aux pieds dans de grosses couvertures de laine, fermant hermétiquement la plus petite ouverture, au risque de suffoquer ; peine perdue !

Manaos est placé sur le Rio Negro un peu au-dessus du confluent de cette rivière avec le Solimoens : arrivés au confluent, nous devions donc marcher contre le courant. La distance est courte : les vapeurs la parcourent en une heure ; il nous en fallut cinq, avec nos rames improvisées. A moitié route le Tapuyo et le domestique se trouvèrent si épuisés que nous dûmes les remplacer sur les bancs de la



galère. Enfin, notre partie de plaisir eut un terme, et nous abordâmes à la petite plage de Manaos.

Le soir même, le propriétaire de la *Boa Esperança* se présentait chez nous pour exiger le prix de sa propriété perdue.

## V

### CÔTE BRÉSILIENNE

Orage équatorial. — Saint-Louis de Maranhao. — Esclaves. — Céara et les *jangadas*. — Rio-Grande do Norte. — Parahyba. — Les singes à bijoux. — Pernambuco et le Récif. — Maceo. — La ville à deux étages. — Victoria. — Cap Frio. — Arrivée à Rio-de-Janeiro.

Nous quittons le Para pour Rio-de-Janeiro. Notre steamer sort du fleuve sous une pluie équatoriale. Admirable spectacle que les orages tropicaux. L'averse tombe drue et pressée, non par gouttes, mais en grosses raies verticales qui font des trous dans l'eau du fleuve ; le bruit de ces ondées, frappant avec force le pont du navire, met une sourdine aux éclats du tonnerre. Les montarias surprises doivent plier les voiles et jeter l'ancre, attendant avec résignation

la fin de ce déluge presque quotidien. Mais la bourrasque est aussi courte que violente : une embellie se fait ; le soleil se couche derrière un épais rideau encore zébré par la pluie, et les gros nuages tout pesants de vapeur d'eau prennent les reflets violets et bruns d'une fournaise.

Nous sommes, au départ, les seuls passagers du *Ceara* et nous l'arpentons librement dans nos longues promenades ; mais le soir, encastrés dans les étroites couchettes de nos cabines, nous ne pouvons nous empêcher de regretter nos confortables hamacs au balancement si agréable. Il est vrai que le roulis s'est chargé complaisamment de nous bercer à leur place.

Saint-Louis de Maranhao est la première escale. Cette ville personnifie assez bien l'Amérique du Sud : des couleurs brillantes sur des murs lézardés ; de l'éclat et du délabrement. Un tramway nous fait parcourir les rues étroites et nous emmène à la campagne. Il a plu, le sol est trempé et le vernis de l'eau rend sanglant le terrain de poudre rouge ; cet écarlate fait éclater le vert des palmiers.

Nous embarquons quelques passagers et une grande quantité d'esclaves envoyés en vente à Rio ; ces derniers sont dirigés vers l'intérieur, à Saint-Paul ou aux mines. Les malheureux montent lentement, ahuris. Leur bagage est mince : comme autant de Bias, ils portent avec eux, dans un mouchoir troué, tout ce

qu'ils possèdent au monde. On fait l'appel, et on les parque à l'avant; bientôt le mal de mer complète leur abrutissement.

A Ceara, au lieu de terre rouge, du sable blanc et des dunes. Nous cherchons vainement les canots qui nous porteront à terre : on ne débarque pas en canots, car la plage, très basse, se prolonge en plaine sous les flots; en outre un vent d'est assez fort souffle durant toute l'année et entretient dans la baie une perpétuelle agitation. Nous sommes forcés de recourir aux *jangadas*.

La jangade est un assemblage de poutres réunies par des chevilles et des lianes, un simple radeau; comme elle cale à peine un demi-pied d'eau, elle peut aborder à la plage la plus plate. Le bois qui sert à la fabriquer s'appelle *pita*; les Anglais le nomment *cork wood*; il est en effet d'une légèreté extraordinaire.

Le mât est fait de deux parties; très haut, très mince, très souple et gracieusement arqué, il soutient une immense voile aux trois côtés égaux; le tissu de cette voile est fin, si fin que le batelier l'inonde continuellement avec sa *cuia* ou calebasse pour le resserrer et livrer moins de passage au vent. Une grande planche mobile placée au milieu de l'embarcation et s'enfonçant à volonté, constitue une véritable fausse quille ou *dérive*. L'ancre n'est qu'une grosse pierre encastrée dans une armature de bois.

La jangade est insubmersible, mais elle peut chavirer, et malgré la fausse quille, malgré les bateliers qui, pour faire contrepoids au vent, accrochés à une amarre, penchent tout leur corps horizontalement au-dessus de l'eau, il arrive que passagers et bagages tombent à l'eau. Ma voisine, une Brésilienne de Ceara, me raconte que l'accident lui est arrivé quatre fois. On peut être projeté aussi sans que la jangade chavire, par le simple roulis, car on se trouve debout sur ces poutres flottantes sans un point solide auquel se retenir. Au moment où notre jangade, portée par les vagues qui déferlaient, approchait du rivage par secousses, un infortuné Brésilien, en redingote et chapeau de soie, perdant l'équilibre, a pris un bain forcé.

Par un vent violent l'aspect de ces embarcations est très gracieux : les poutres disparaissent sous l'eau et l'on n'aperçoit plus que la voile semblable à une grande aile d'oiseau, d'autant plus inclinée qu'elle court plus rapidement. Si la voile n'est pas armée, on ne distingue que deux ou trois hommes qui semblent marcher sur les flots ; ils ont l'air à moitié dans l'eau, et, de fait, ils y sont : les jangadiers sont amphibies ; mais leur bain continu les glace à la longue, et, malgré l'ardeur de la température, on les voit grelotter au soleil.

Les gens du pays prétendent que ces jangades, avec un bon vent, peuvent filer seize nœuds à l'heure ;

leur vitesse est singulièrement exagérée. Cependant, avant l'établissement du service à vapeur, elles servaient d'express entre Ceara et Maranhao, et aujourd'hui encore elles gagnent de vitesse les petits steamers brésiliens de la côte. Les jangadiers ne craignent pas de se rendre sur leur frêle embarcation jusqu'à Fernando de Noronha, une île située à 300 milles en mer. Entraînés par le courant, il leur arrive souvent de manquer leur but et de ne pas trouver l'île; alors ils s'en reviennent tranquillement à leur point de sortie et repartent sur des indications aussi peu précises. Ils n'emportent même pas de boussole.

Les habitants de Ceara sont très fiers de leurs rues larges et droites; ils s'enorgueillissent surtout de posséder le gaz le plus *éclairant* de tout le Brésil. L'état sanitaire de la province est médiocre: la fièvre jaune y règne presque toujours; en ce moment même il y a recrudescence de cette maladie. La variole, le *sarampion* et la dyssenterie se sont en même temps abattus sur ce malheureux pays. Pour comble d'infortune, une sécheresse fatale a provoqué la famine. Chassés par le besoin, les gens de la campagne se réfugient en foule dans la ville, où leur agglomération fournit aux épidémies une pâture toujours renouvelée.

De Ceara jusqu'à Maranhao et de Maranhao jusqu'à Rio Grande, une longue suite de rochers paral-

lèles au rivage forme un chenal où nous avons trouvé une eau tranquille malgré la violence des vents alizés qui soufflaient contre nous. Ces récifs, se prolongeant presque jusqu'à Rio, font à la fois le danger et la sûreté de cette navigation : ils brisent les navires imprudents, mais abritent les ports naturels de la côte brésilienne.

Rio Grande do Norte, autrement dit Natal, ou Noël, possède une rade. Malheureusement notre steamer est trop gros pour y entrer. Autrefois la Compagnie employait des vapeurs qui passaient aisément la barre; elle a augmenté aujourd'hui le tonnage de ses navires, mais le gouvernement n'a eu garde de modifier son contrat postal. Il serait facile cependant de charger les petits vapeurs côtiers du service de la malle et d'éviter ainsi aux grands paquebots un véritable danger. Nous voici forcés de faire escale en pleine mer, par un très gros temps; l'équipage sonde à chaque minute pour s'assurer que l'ancre ne dérape pas et que nous ne courons pas à la côte. L'agent chargé de descendre à terre craint de ne pouvoir rejoindre le bord le soir même. Si le temps calmit et que sa baleinière puisse revenir, avant de quitter le rivage il nous préviendra par un petit feu d'artifice.

Nous n'avons aucun fret pour Rio Grande; la Compagnie n'en accepte pas, mais nous avons une passagère : son débarquement est des plus difficiles.

le canot dans lequel il lui faut descendre, saisi par les grandes vagues houleuses, fuit et revient, lancé avec force contre les flancs du *Ceara*. La malheureuse n'ose se décider ; un officier vigoureux la prenant sous les aisselles, la lance dans la barque... ce n'était qu'une négresse. A ce moment le canot dérive sous l'échelle, contre laquelle il menace de se briser, soulevé par la lame ; à peine eut-on le temps de la relever.

Un fort bâti au ras des flots, une barre infranchissable, de grandes étendues sablonneuses, voilà tout ce que du haut de notre navire, nous avons entrevu de Rio Grande, capitale de la plus pauvre province de l'empire.

L'agent postier a pu revenir dans la nuit ; nous repartons aussitôt et le surlendemain nous arrivons à la rivière Parahyba. Un phare et un fort en annoncent l'entrée. Le fleuve assez étroit est peu profond ; nous le remontons à la sonde. Les rives sont plantées de cocotiers chargés de fruits ; à leur pied croissent des huttes qu'un beau soleil, découpé par le feuillage, éclaire en plaques lumineuses. Plus loin des mangliers bordent la rivière, élevés sur leurs racines comme sur des trépieds ; aux basses branches s'attachent un grand nombre de petites huîtres, estimées des gens du pays. Sur la vase nauséabonde courent par myriades, alertes et craintifs, des crabes bigarrés de jaune et de rouge.

La ville de Parahyba, située à plusieurs milles



de l'embouchure, se présente assez coquettement à un détour de la rivière; l'arrivée est pittoresque, mais l'arrivée seule mérite d'être vue. Les longues rues montueuses sont entrecoupées de déserts remplis d'herbes sauvages, les édifices publics ont un aspect misérable; nous nous empressons de revenir à bord.

Nous trouvons le pont du Ceara encombré de marchands de fruits de toute espèce : ananas, bananes, attas et cocos verts. Singes et perroquets luttent entre eux de cris discordants. Ces animaux qui se vendent ici à un bon marché fabuleux sont aussi recherchés et aussi domestiques que le sont en Europe les chats et les chiens : une guenon et une perruche, voilà souvent le principal bagage d'une Brésilienne. Parmi les singes, quelques-uns portent au-dessus des oreilles une houppe de cheveux, ce qui leur donne un aspect de graves tabellions; une seconde variété à trogne enluminée est très justement surnommée : *macaque à tête d'Anglais*. Les uns et les autres sont ornés de boucles d'oreilles et de bracelets d'or. J'ai vu à bord un tout petit macaque, appartenant sans doute à une grande dame, se promener avec un collier de perles fines.

Les perroquets sont d'un beau vert avec de l'incarnat aux ailes et de l'azur à la tête; quelques-uns ont le cou largement taché d'un jaune magnifique. Le mécanicien du bord qui en possède plusieurs et qui

partage son temps entre les exigences du service et la conversation avec ses *loros*, me confie que pour développer artificiellement cette belle couleur serin, il suffit de nourrir l'animal avec des jaunes d'œufs. Je livre la recette sans la garantir.

A Parahyba j'ai eu l'occasion de contribuer à la libération d'une esclave. Une négresse allait de l'un à l'autre, quémandant un ou deux milreïs; elle exhibait un papier signé de son maître : dans cet écrit, le propriétaire déclarait avec bonhomie, que « l'esclavage étant une chose inique », il permettait à sa négresse de mendier pour obtenir le prix de sa libération. J'ai beaucoup admiré cette philanthropie profitable au philanthrope.

Il faut attendre pour sortir de Parahyba que la marée ait rempli la rivière; encore une station que les commandants voudraient voir supprimer. Ce serait dommage, car Parahyba est une des plus jolies escales; ici d'ailleurs nous avons embarqué quelque fret : une cage et un oiseau qu'on expédie à Rio-de-Janeiro.

Nous voici devant Pernambuco : une passe difficile garde l'accès du port, abrité derrière le célèbre récif. Ce récif forme un barrage naturel qui court parallèlement à la plage; l'eau où nous avons jeté l'ancre est calme comme l'eau d'un lac, tandis qu'à dix pas de nous la mer écume avec furie et soulève des vagues énormes que le récif arrête et

brise. Sur cette assise naturelle, on a empilé quelques pierres et les Brésiliens ont surnommé le tout : la plus belle digue du monde. La plus belle digue du monde est malheureusement trop rapprochée de la rive, et donne un port tout en longueur, un vrai corridor. En outre, les navires d'un fort tonnage n'y peuvent pénétrer, si bien que pour les steamers d'Europe le port de Pernambuco n'existe pas ; ils sont obligés de mouiller très au large et le débarquement en canot est souvent difficile, quelquefois même périlleux. De plus, les passagers se trouvent à la merci des bateliers qui peuvent s'arrêter à mi-chemin du paquebot et les rançonner sous menace de laisser partir le vapeur devant leurs yeux. Le fait est arrivé l'autre jour, mais les bateliers s'adressèrent précisément au pilote, qui, en prévision de cette mésaventure, s'était muni de son revolver ; la vue de cet objet de nécessité décida incontinent les rameurs à ramer. Rendu à bord, le pilote força les récalcitrants à monter sur le pont, et leur fit libéralement distribuer des coups de bâton.

Les Brésiliens ont appelé Pernambuco la Venise d'Amérique. La ville est en effet coupée par quatre ou cinq rivières que traversent des ponts élégants. Son aspect est assez animé, et c'est la plus jolie ville du Brésil. Elle passe aussi pour la plus littéraire et la plus progressiste ; la création d'une École de droit, la première de l'Empire, ajoute encore à cette prépondé-



rance intellectuelle. Faut-il attribuer l'avancement relatif de cette province à l'influence des Hollandais qui, au xvii<sup>e</sup> siècle, grâce aux victoires de Maurice de Nassau, possédaient toute la capitainerie de Pernambuco, au nord jusqu'à Céara, au sud jusqu'à Sergipe ? On ne peut s'empêcher de songer combien cette partie du Brésil serait aujourd'hui riche et puissante, si ces adroits colonisateurs avaient réussi à s'y maintenir.

Une promenade ravissante nous conduit à Caxanga. Un petit chemin de fer qui roule à travers des rues étroites, et qui exécute des tournants aussi courts que ceux d'une voiture, passe entre une double haie de villas élégantes entourées de jardins. La végétation de ces jardins avait excité au plus haut point notre étonnement et notre admiration quand nous arrivâmes d'Europe ; je la revois aujourd'hui et elle me semble presque pauvre ; c'est que j'ai encore devant les yeux l'incroyable splendeur de l'Amazonie. L'Équateur m'a gâté le Tropique.

Maceo est un petit port dans la province d'Alagoas ; nous nous y arrêtons juste le temps nécessaire pour déposer et enlever la malle ; nous demeurons par contre plus d'une journée à Bahia.

La baie de Tous les Saints, ou absolument la Baie, Bahia, s'annonce par le village coquet de Rio-Vermelho ; aussitôt qu'on l'a dépassé, on double la pointe : un phare et un vapeur allemand échoué à

son pied vous avertissent de passer au large. La baie est immense, très évasée, fermée seulement par des îles. Les maisons s'alignent le long du rivage ; derrière elles se dresse à pic une montagne formant un talus sans dentelure. Cette crête droite et disgracieuse est aussi garnie de maisons ; c'est la ville nouvelle. Ainsi il n'y a de constructions qu'à la cime et au pied de la montagne ; rien au milieu. Ce n'est pas une ville en amphithéâtre ; c'est une ville à deux étages.

Le promeneur la trouve d'ailleurs très pittoresque avec ses vieilles maisons aux façades en faïence, ses vieilles rues, ses vieilles églises et ses négresses magnifiques. Un ascenseur à vapeur vous transporte en une minute dans la ville haute ; cet ascenseur ait l'émerveillement du Brésilien ; il croit à une mystification lorsqu'on lui affirme qu'en Europe et aux États-Unis on en trouve de semblables dans les hôtels ou les maisons particulières.

Un autre moyen d'ascension, moins rapide et moins agréable, est fourni par les *cadeiras* ; la cadeira est une simple chaise à porteurs : à Bahia la cadeira remplace le fiacre.

Je suis allé visiter le Jardin public ; je n'y ai trouvé aucune collection d'arbres, de plantes, ni de bêtes. Je suis redescendu à pied par des rues en abîmes et de raides escaliers, je devrais dire des échelles. Ceux qui descendent ne peuvent s'empê-

cher de sourire en regardant ceux qui montent.....  
à la sueur de leur front.

Bahia est déchu de son ancienne splendeur : autrefois capitale du Brésil, elle n'est plus maintenant que capitale de la province. Rio-de-Janeiro l'a détrônée ainsi que les autres villes rivales ; et la cité historique compte à peine aujourd'hui dans l'empire. La province de Bahia a vu décroître singulièrement ses récoltes de pierres fines, et le commerce des pierreries diminue chaque jour d'importance. On y a cependant installé une taillerie où travaillent des ouvriers hollandais. Un passager affirme que les diamants se vendent ici 30 0/0 meilleur marché qu'à Rio, en revanche ils se vendent à Rio plus cher qu'à Paris. Je me garde soigneusement de faire aucune emplette de ce genre ; je me souviens encore qu'une dame de nos amies marchanda à Pernambuco un diamant qu'elle obtint pour 300 dollars. Le bijoutier avait commencé par en demander le triple.

J'ai trouvé à Bahia moins de mulâtres que dans les autres parties de l'empire ; les nègres, plus nombreux, se sont conservés plus purs. J'ai vu parmi eux quelques femmes admirables : elles descendent fièrement les rues d'escaliers ; une cotonnade s'enroule autour de leur tête comme le turban des Maures ; sur cet échafaudage d'étoffe, se balance en suivant leur allure cadencée, un échafaudage de fruits.

Nous passons de nuit en dehors des écueils, fameux dans l'histoire des naufrages, qui portent cependant un nom bien fait pour éveiller l'attention des capitaines : « *Abr'olhos* » ouvre les yeux. Il est possible de passer entre ces récifs et la côte, mais la traversée est dangereuse et les marins ne s'y risquent guère durant la nuit. Certaines cartes anglaises avertissent d'ailleurs de ne point accorder grande confiance au phare qui les indique.

Victoria ou Espiritu-Santo se blottit au fond d'une baie ravissante : c'est le plus charmant endroit que nous ayons vu depuis notre arrivée au Brésil. Une grande aiguille de roche supporte un couvent tandis qu'au bas se trouve un phare : il me semble que ces constructions se sont trompées de place. De gros rochers bien polis émergent de toute part : des écueils arrondis comme des cailloux, des îlots nombreux coupés d'arbres et de pierres sont jetés au hasard sur une mer bleue et paisible qui les reflète comme un lac.

Le chenal est étroit : il court entre deux murailles de granit hautes et lisses. En face de la ville se dresse un cône gigantesque si droit et si uni que la végétation des tropiques, malgré sa puissance, y accroche à peine quelque mousse et quelques brins d'herbes. Par une trouée faite entre les pics, le regard s'échappe et cherche en vain le dernier des horizons étagés par les grandes montagnes.

Le *Ceara*, en manœuvrant, se met sur un banc

de sable : nous ne regrettons point le retard causé par cet accident insignifiant, qui nous laisse plus de temps pour regarder encore Victoria.

Nous allons doubler le cap Frio. Ceux qui ont amené avec eux les singes et les perroquets de l'Équateur ne sont pas sans inquiétude, car beaucoup de ces animaux ne supportent pas le changement de température. Nous avons en effet quelques morts à déplorer.

Pour nous le cap Frio annonce Rio-de-Janeiro ; il marque le terme d'une longue traversée de dix-sept jours : dix-sept jours pour descendre du Para à la capitale du Brésil ! Nourriture et passagers, tout a concouru à nous rendre ce voyage particulièrement désagréable. Je songe avec plaisir que je vais quitter enfin ce navire encombré de familles entassées avec leurs petites esclaves dans une promiscuité puante ; encombré de mamans attentives, occupant leurs loisirs à écraser sur leur ongle les parasites qui ont élu domicile dans les cheveux de leur progéniture ; meurtres aussi dégoûtants qu'inutiles, puisque les mères brésiliennes affirment que ces invasions sont un signe de santé.



## VI

### RIO-DE-JANEIRO

La baie. — La ville. — Onze nègres. — Population féminine. — Quartiers excentriques. — Le Jardin Botanique. — Le Corcovado. — Beurre de Paris. — Vendettas.

Enfin nous jetons l'ancre devant Rio-de-Janeiro. La fameuse baie de Rio est le premier paysage célèbre qu'après dix-huit mois de voyages j'ai trouvé supérieur à toutes les descriptions. La Sentinelle, ce rocher avancé qui veille sur l'entrée, dévisage fièrement les navires nouveaux venus. La passe est haute large, abrupte : il semble que le Géant qui dort au fond de la baie et dont les collines retracent là-bas la silhouette ait enlevé d'un seul coup de hache une large tranche de la montagne pour ouvrir une

route aux vaisseaux. Les roches ont des formes étranges, fantastiques et grandioses. Ce cône qui jaillit en un seul bloc pierreux et lisse, c'est le *Pain de sucre*. Cette montagne déjetée, déhanchée, tordue, au profil en creux et en relèvements, plein de ver-rues, c'est le Mont-Bossu, le *Corcovado*. Ces aiguilles de pierre, effilées, et rangées en bon ordre, ce sont les *Orgues*. La baie est immense; le regard ne peut l'embrasser tout entière; mais la moindre partie est faite également de grandiose et de pittoresque; chacune offre un double caractère: c'est coquet et c'est beau. Faire le tour de la baie est une promenade féerique: le panorama change à chaque direction nouvelle du vapeur, la baie dispose à chaque instant d'une façon plus capricieuse ses îles vertes ou pierreuses, parure d'émeraudes et de beaux rochers.

Le panorama de la ville est peu en harmonie avec cette baie étonnante. La cité groupée sur des collines est en partie masquée, et ne présente aucun ensemble. Ces petits morceaux ne se rattachent pas entre eux: les faubourgs s'éparpillent sur la plage, en fragments dispersés. Ceux qui désirent conserver de Rio une impression réellement grande, vivace, toujours aussi attrayante, ne doivent pas mettre pied à terre. La ville sale, étriquée, prétentieuse, n'a rien d'original; aucun monument ne sort de la banalité. Le pavé de pierres aiguës et saillantes rend la marche difficile. Les rues sont

étroites ; à peine le tramway peut-il y passer ; aussi a-t-on dû réserver certaines voies à la montée et les autres à la descente des voitures. Voilà une grande capitale qui se compose uniquement des rues les plus infimes et les plus bourgeoises de nos cités provinciales.

La *rua do Ouvidor* marque à peu près le centre de Rio. C'est là que réside le commerce aristocratique, c'est là que se rencontrent les boutiques à étalages ; aussi la rue d'Ouvidor est-elle le rendez-vous favori des flâneurs. De quatre à six heures du soir, cette promenade, étroite comme un corridor, est encombrée ; on y circule à grand'peine ; il faut s'aplatir le long des murs, descendre prestement du trottoir ; il est malaisé de stationner devant les vitrines où sont exposées les parures et les éventails en plumes d'oiseaux, une spécialité de Rio.

Nous avions compté trouver en débarquant un véhicule quelconque pour nos bagages. Après de vaines recherches, une vingtaine de nègres s'offrent à transporter nos colis sur leurs têtes : nous avons onze colis, il nous faut onze nègres. Nous suivons au petit trot cette longue procession, traversant derrière elle les rues les plus fréquentées. Enfin nous nous arrêtons à la porte de l'hôtel, essoufflés par cette course qui, exécutée en plein midi, fait ruiseler même les onze nègres.

Pour être logé de façon décente, il faut habiter

l'hôtel Carson ou l'hôtel des Étrangers, tous deux en dehors de la ville. Nous qui désirons vivre dans le centre, nous bravons les inconvénients féminins et choisissons l'hôtel des Princes. Nous ne tardâmes pas à être écoeurés par les façons discrètes des domestiques, et les œillades de femmes à teint factice ; la nuit, nous entendions des noms criés par la fenêtre, des fracas de portes, des montées nombreuses dans l'escalier.

A Rio, les fenêtres des rues les plus centrales sont garnies de créatures qui hêlent les passants en plein jour. L'édilité ne cherche pas à localiser l'ulcère. Elle le laisse s'étaler sur la ville entière, presque transformée, à la nuit tombante, en maison publique. Une telle accumulation de prostituées, exerçant sans aucun contrôle, constitue un véritable fléau pour la santé publique.

Heureusement les quartiers excentriques, Botafogo, Santa-Theresa, Santa-Anna ne sont pas encore envahis. Ces quartiers sont bâtis sur des emplacements pittoresques. Sainte-Thérèse domine la ville, et Botafogo est au bord d'une petite baie qui semble entièrement fermée et s'entoure de montagnes comme un lac bleu des Pyrénées. C'est là que viennent se réfugier dans des maisons de campagne, dont la situation rachète le mauvais goût, les négociants de Rio et les étrangers. Ils fuient l'air empoisonné d'une capitale où la fièvre jaune tend

à élire domicile permanent, où le mauvais entretien des rues, la saleté, le manque d'atmosphère respirable favorisent à qui mieux le développement des épidémies. Les États limitrophes du Brésil lui reprochent amèrement l'apathie, l'incurie incroyable de ses habitants, et leurs reproches unanimes détonnent singulièrement dans le concert d'éloges que ce pays s'offre chaque matin dans ses journaux et ses lieux de réunion.

Une visite au Jardin Botanique est un véritable devoir. Trois magnifiques allées de palmiers divergent dès la porte d'entrée. Ces longues tiges grisâtres surmontées d'une cocarde de feuilles vertes forment une admirable colonnade; l'effet en est bizarre et merveilleux, bien que singulièrement triste : j'ai cru entrer dans un cimetière. J'aime mieux les touffes de bambous dont les tiges grêles et pressées s'élancent en gerbes puissantes et multipliées comme les bouquets d'un feu d'artifices. Mais quelle solitude dans les allées ! Ni fleurs rares, ni corbeilles savantes; ni vie, ni mouvement, ni couleurs : c'est un désert !

Autour de Rio, les promenades sont charmantes. Partout le tableau se compose de ces trois éléments : la Baie, le Pain de Sucre et le Corcovado ; mais ces trois éléments se groupent à l'infini et changent à toute heure de couleur et d'aspect. J'ai éprouvé chaque matin un plaisir nouveau à seller un cheval et à le laisser marcher au hasard. J'allais où il vou-

lait, galopant sur le sable blanc des plages ou cheminant sous les épais buissons de la colline ; jamais il ne me conduisait dans un site banal.

Ai-je besoin de dire que j'ai fait l'ascension du fameux Corcovado, jusqu'à l'extrême sommet duquel il est aisé de se rendre à cheval. Nous improvisâmes cette ascension : un soir, à dix heures, nous résolûmes de partir à deux heures du matin afin d'arriver au pic dès l'aube et voir le lever du soleil en gens vertueux. M. J. Picot avait déjà fait un grand nombre de fois cette partie de plaisir ; il devint notre guide. M. J. Picot, l'un des chefs du *Jornal do Commercio*, a rapporté de Paris des goûts et des habitudes françaises ; il tente les plus louables efforts pour naturaliser à Rio la vie parisienne ; huit chevaux et quelques voitures lui permettent de ne pas se briser les pieds sur le pavé de la ville. Il est bien connu par sa passion pour les chevaux, son adresse à les monter, et sa franchise un peu brusque mais toujours cordiale. C'est lui surtout, ainsi que M. T., sportsman en renom à Paris, qui nous a rendu agréable le séjour de Rio.

La route s'enfonce sous bois, l'obscurité est impénétrable ; longtemps M. J. Picot tient la tête de notre colonne ; mais après une courte halte il reste en arrière. Pour ne point perdre de temps, mon frère marche le premier et allonge le trot avec la confiance de l'individu qui, ne voyant absolument rien de-

vant lui, ne peut distinguer le péril. Patatra ! son cheval butte et s'effondre sous lui ; nous entendons un grand bruit de branches brisées et un corps qui s'aplatit lourdement. Nous accourons un peu émus : nous le trouvons debout sur la route, un peu étourdi de sa chute. Sachant que le précipice est à droite, il s'est laissé tomber sur la gauche ; mais le cheval a disparu.

L'obscurité nous empêche de voir à quelle profondeur l'animal est tombé ; nous essayons vainement d'allumer un feu : la rosée a mouillé toutes les branches mortes, et nous gaspillons inutilement nos allumettes. Force nous est d'attendre le jour.

Il ne tarda pas à paraître, éclairant une situation assez fâcheuse. Le cheval était tombé verticalement d'une hauteur de huit pieds ; emporté par l'élan acquis, il avait glissé le long du talus et restait accroché sur un plan incliné, déconcerté, ahuri. Le sauvetage fut long et pénible, mais comme l'animal n'était pas sérieusement blessé et qu'il s'était laissé choir à courte distance du sommet, nous avons pu, malgré la brièveté du crépuscule, arriver à la cime du Corcovado au moment même où le soleil dardait sur elle ses premiers rayons. Bien que M. Picot se fût luxé le genou en essayant de relever le cheval, il avait eu le courage de nous suivre.

A nos pieds s'étendait un immense amas de nuages roulés ; ces flocons blancs semblaient un

tapis de neige jeté sur des monticules mollement arrondis. Au loin, la baie fuyait sous ces brumes moëlleuses, se confondant avec le champ des nuages. Cette vaste étendue, livide, enserrée dans des montagnes sombres, avait l'aspect grandiose et les teintes cadavéreuses des glaciers. Les vapeurs du matin montaient lentement et filtraient à travers le feuillage fin et léger de la forêt comme les spirales bleuâtres d'une fumée soufflée dans des cheveux de femme. Le soleil, sortant de son horizon de soufre et d'or, découpait derrière nous, sur la Gavia, les ombres gigantesques et biscornues du Corcovado.

Après le Corcovado, il faut voir Petropolis, rendez-vous des élégants, séjour d'été de la cour. Petropolis est célèbre par ses montagnes et ses sites merveilleux. Petropolis est aussi l'un des rares endroits où l'on fabrique du beurre. Tandis que les bestiaux abondent au Brésil, le beurre est importé d'Europe d'où il arrive avec une odeur rance et une couleur suspecte. Un jour, comme je vantais le beurre de Paris et maudissais celui de Rio, je m'attirai d'un Brésilien cette naïve réponse : « Eh ! Monsieur, de quoi vous plaignez-vous ? c'est le même. »

Deux ou trois jours avant notre départ, nous avons le plaisir de voir célébrer l'anniversaire de l'Indépendance Brésilienne. Pour fêter cette solennité, les habitants se bornent à porter à la boutonnière des feuilles d'arbres que la nature a bigarrées de



vert et de jaune, les couleurs du Brésil, et que l'on appelle ici pour cette raison les feuilles de l'Indépendance. Les gamins tirent des pétards dans les rues, car du nord au sud des trois Amériques, l'éclat d'un pétard est la manifestation la plus éloquente de la joie populaire. Cependant au Brésil ces manifestations sont plus fréquentes que partout ailleurs, et l'arrivée d'un navire, la démission d'un ministre ou son retour aux affaires sont des prétextes plus que suffisants pour faire filer des fusées ou tourner des soleils.

Les anniversaires de l'Indépendance sont parfois marqués par quelques coups de couteau. C'est le jour où le Brésil s'est affranchi du joug portugais, et il semble juste à quelques individus turbulents de réveiller les anciennes rancunes contre les anciens maîtres; aussi Portugais et Brésiliens se disputent-ils de préférence le 1<sup>er</sup> septembre. Les *capoeiras* en ont fait la journée des vendettas. Je me hâte d'ajouter que ces vengeances ridicules tendent à disparaître. C'est d'ailleurs une justice à rendre au Brésilien que nul peuple n'est plus doux et plus affable; il est craintif plutôt que querelleur. Depuis le Rio-Grande jusqu'au détroit de Magellan, le Brésil est le seul pays où l'on ne soit pas, au moins par précaution, assujetti au revolver. A Rio, l'absence d'agents de police est remarquable, et j'en félicite les habitants.

## VII

### INDIGÈNES ET BRÉSILIENS

Découverte du Brésil. — Richesses. — Exploitation nulle. — L'étranger. — Vanité du Brésilien. — L'indien. — Anthropophages. — Communistes, polygames et métis-singes. — Mundurucus. — Dom Pedro.

Tout le monde a lu l'histoire de la découverte du Brésil, découverte due à un hasard, qui, en dépit de l'adage, n'arriva pas à un homme de génie. Pedro Alvarez Cabral, naviguant sur la côte d'Afrique, fut entraîné par le Courant Équatorial encore inconnu. Apercevant une terre à l'Ouest, il la prend pour une île et la déclare portugaise; il l'appelle Santa-Cruz; mais le bois rouge, couleur de braise (*brazil*) qui s'y trouvait en abondance lui donna insensiblement ce nom.

Les Portugais se répandent sur ce territoire ; les Indiens, réduits en esclavage , exploitent le bois brésil sous la surveillance des conquérants. Malgré les invasions des Anglais , malgré les victoires des Hollandais à Pernambuco, malgré les colonies françaises calvinistes et les hardies tentatives des corsaires de Dieppe et de Saint-Malo, malgré l'audace de Duguay-Trouin qui prend Rio-Janeiro réputé imprenable et lui fait payer un impôt énorme, malgré l'apathie, enfin, de ses conquérants, le Brésil devait rester tout entier portugais.

Tous les Brésiliens que j'ai connus avant mon départ de France se complaisaient à faire de leur pays un tableau attrayant : j'allais trouver un empire florissant, administré par le plus libéral des empereurs ; dans les contrées merveilleuses, le classique char du progrès se métamorphosait en locomotive, et la civilisation, lasse de marcher pas à pas, chaussait des bottes de sept lieues. En quelques mois de voyage, cette opinion a tourné de bout en bout au vent, de la réalité.

Aucun peuple, à coup sûr, n'a droit d'être plus fier des richesses naturelles de son pays et de les vanter plus hautement que le peuple brésilien : gommes, épices, minéraux rares, pierres précieuses, la nature a tout donné au Brésil. Du Para jusqu'à Rio-Grande-do-Sul croissent en abondance le café, le riz, le tabac, le coton, le manioc, le maïs. L'Amazonie

est un riche entrepôt d'essences, de caoutchouc, de cacao, de vanille, de copahyba, et de salsepareille. La province des Mines et les districts de Matto Grosso recèlent de l'or, de l'argent, du fer, des agathes, des émeraudes, des diamants. Oui, le Brésilien a droit d'être fier de son pays : il devrait avoir honte de l'exploiter si mal.

Il reste en face de ce monceau d'or sans même en détacher des parcelles. Il est aussi avare de sa peine que prodigue de son temps. Où sont les télégraphes qui propagent d'une extrémité à l'autre une même pensée et un même ordre ? Où sont les chemins de fer, les routes, les canaux, les communications enfin ? Où est surtout l'initiative, exubérance de l'individu qui devient l'âme du pays ? Cet empire, dont l'Europe devrait être largement tributaire, n'a qu'une vie peu active et une circulation ralentie.

Le Brésilien descend vraiment des Portugais, la plus vieilles des races latines, et il n'a plus que le souvenir de ces grandes entreprises, de ces goûts aventureux qui jetaient au xvi<sup>e</sup> siècle ses aïeux sur tous les océans. Les pères ont conquis le Brésil, les fils ne savent pas profiter de la conquête.

Le Brésilien, ne possédant pas l'esprit d'entreprise, souffre difficilement cet esprit chez les autres. Il laisse en friche les terres de son jardin et s'indigne qu'un voisin les cultive : il semble consacrer toute son énergie à empêcher l'étranger

de faire sa propre fortune en contribuant à la fortune publique. Qu'un Européen essaie de fonder une colonie, d'exploiter une mine, de faire de grands défrichements, il lui faudra d'abord dépenser ses forces contre une administration mesquine, au cerveau étroit, aux doigts crochus. Quand enfin il a triomphé de ces tracasseries, quand il a supporté mille vexations ridicules avec plus de courage et de persévérance qu'il n'en faut pour accomplir une grande œuvre, il reste sans force et sans ressources pour poursuivre l'entreprise. Il se rembarque enfin, triste, découragé, plaignant un pays où la routine la plus séculaire, l'ignorance, l'apathie, l'orgueil exagéré de soi-même se donnent la main pour barrer la route au progrès.

Le Brésilien assimile facilement l'étranger au fermier qui, contractant un bail de quelques années, fatigue la terre et l'épuise en lui demandant tout ce qu'elle peut donner en ce court espace. Mais l'étranger qui, au Brésil, durant quinze ou vingt ans, expose et ruine sa santé, n'est point comparable à ce fermier : ce qu'il laisse derrière lui, ce n'est pas une terre usée ; c'est un champ fertile, c'est une mine ouverte, un commerce fondé, une industrie nouvelle ; c'est une route enfin ouverte à la civilisation à travers ces forêts dont s'épouvante le Brésilien lui-même. La grande vanité du Brésilien lui fait croire qu'il est au-dessus de l'étranger. Qu'il regarde pourtant au-

tour de lui : ses compagnies maritimes et ses chemins de fer appartiennent à ces étrangers, et les capitalistes indigènes n'ont créé ni banque ni grande institution de crédit ; le haut commerce est tout entier aux mains des Européens, sans lesquels le Brésil n'aurait plus qu'une existence concentrée aboutissant sous peu à la mort.

Une grave raison empêchera longtemps le Brésilien de progresser. Au lieu de vivre de son travail, il préfère vivre du gouvernement ; il naît fonctionnaire. Il met son amour-propre à ajouter un nouveau ressort dans un mécanisme déjà minutieux. Il est essentiellement administratif et paperassier ; il est l'homme des petites choses qui, dans la plus belle phrase du monde, critiquera la virgule négligée. Les marchandises séjournent en douane le temps nécessaire à la rédaction d'actes innombrables ; le voyageur ne peut sortir sans passeport, sans visa sur ses bagages. Le commerce souffre et réclame ? Bah ! l'administration, comptant sa légion d'employés, n' imagine pas qu'avec tant de serviteurs le service puisse être mal fait.

Cependant cette inertie constitue un ennui pour le voyageur, un dommage pour le commerçant ; pour l'immigrant, c'est un malheur. Ils sont mal reçus, ces pauvres diables à qui les agents du Brésil ont promis une patrie hospitalière. Loin de leur bâtir un palais gigantesque comme le Castle Garden de New-

York, loin de les héberger, de leur donner les premiers secours, on ne leur a pas élevé un simple abri. Interrogez-les, toujours ils expriment le regret de ne pas s'être dirigés vers la Plata ou l'Amérique du Nord. Sans doute le Brésil fait de louables efforts pour attirer vers lui le courant d'émigration qui féconde les côtes des nouveaux continents ; mais a-t-il rempli tous les devoirs qui lui incombaient vis-à-vis des familles venues sur la foi de ses promesses, faites sincèrement peut-être, mais trop vite oubliées. Les menées de certains agents ont nécessité des interventions diplomatiques : la traite des blancs tendait insensiblement à remplacer la traite des noirs. Le passage était offert *gratis* par un capitaine de navire ; mais les passagers devenaient, en débarquant, la propriété temporaire d'un maître qui remboursait tous les frais au capitaine. Aujourd'hui encore, ce commerce se pratique sur les Portugais des Açores, de Madère, des îles du Cap Vert, pauvres brutes que leur ignorance livre sans défense.

Aucune phrase ne possède, en ces circonstances, l'éloquence des chiffres, Le Brésil et les États-Unis sont presque contemporains ; déjà les États-Unis ont une population de quarante millions d'habitants ; le Brésil en a dix. Sur ce nombre, deux millions sont esclaves, et cinq millions sont Indiens.

Les Brésiliens pourraient peut-être, comme excuse, invoquer leur mauvais climat ; non, ils malmènent,

au contraire, quiconque prétend que leur climat est insalubre. Ils devraient reconnaître, cependant, que l'Amazonie, Goyaz, Matto-Grosso sont durs à l'homme blanc : l'humidité tiède des bois, les miasmes des marécages, l'empoisonnement progressif de l'atmosphère annihilent ses forces ; son énergie agonise ; il n'est point foudroyé par des maladies rapides, mais les fièvres le minent lentement : il ne périt pas, il dépérit.

La seconde génération surtout porte la peine du climat : elle est jaune, hâve, anémiée, sujette à de douloureux tiraillements d'estomac qu'elle essaie de tromper par des moyens funestes, avalant de la terre ou fumant avec excès. Le blanc vit, sous ces latitudes, aussi difficilement que le nègre sous les cercles polaires : son moral s'affecte autant que son physique.

C'est une lutte de toutes les heures, mais qui ne serait pas impossible si elle était vaillamment entreprise ; ainsi les régions du sud du Brésil ne doivent pas leur culture et leur fertilité uniquement à un ciel plus clément ; elles la doivent aussi au travail soutenu des colonies allemandes qui s'y sont établies. Les îles de la Sonde ne sont pas moins meurtrières que le Brésil équatorial ; elles prospèrent cependant parce que les maîtres y ont un courage plus persévérant, une volonté autrement puissante. Quelle différence entre ces deux petits pays : la Hollande et le



Portugal ! Quelle différence plus considérable encore entre leurs colonies !

Tous les défauts du Brésilien proviennent de son incroyable fatuité. Il croit de bonne foi qu'une chose est faite parce qu'il la désire. Il s'imagine être l'homme le plus instruit, aussi ne se donne-t-il aucun mal pour rien apprendre ; les connaissances des hommes sont très limitées ; les femmes sont d'une ignorance étonnante même vis-à-vis de leurs maris. Le Brésilien exalte ses hommes de guerre ; il oublie que durant quatre années, malgré leur alliance avec l'Uruguay et la Plata, ils furent tenus en échec par la petite république du Paraguay. Vaniteux, il aime tout ce qui brille, or ou cuivre doré, diamant ou strass ; il adore les décorations, les dignités, les titres ; il est commandeur, docteur ou vicomte, *illustrissime seigneur* tout au moins. Ceux qui possèdent des couronnes de fraîche date ne se bornent pas à les peindre sur les panneaux de leur voiture ; ils en estampillent les bottes de leurs valets. Tout est prétention chez le Brésilien, sa mise, sa phrase, sa monnaie ; il ne dit pas un dollar, une piastre, il dit *deux mille reis* ! Pour désigner cent cavaliers, il s'écrierait volontiers : six cents pieds de cavalerie !

Malgré sa vanité, le Brésilien n'a pas le préjugé de la couleur, et l'absence de ce préjugé est très digne d'éloges dans un pays où vit encore l'esclavage. Le noir est citoyen comme le blanc, il

occupe indifféremment tous les degrés de l'échelle sociale : il est esclave, portefaix, employé, baron, ministre ; mieux que cela, il passe pour intelligent. On l'invite, on le reçoit ; une blanche ne dansera pas avec lui par plaisir, mais le noir n'en peut accuser qu'une répulsion personnelle, non une réprobation systématique. Encore cette répulsion n'est-elle pas générale ; beaucoup d'hommes ne craignent pas d'avouer leurs relations avec les négresses du plus sombre ébène ; leur peu de répugnance à ces croisements amènera sans doute la disparition de l'élément noir, qui ne pouvant se renouveler depuis l'abolition de la traite, se fondra dans la race dominante.

Le préjugé de couleur n'atteint pas non plus les Indiens ; mais ceux-ci plus nombreux, plus indépendants et plus fiers que les noirs, se montrent plus rebelles à l'assimilation. Beaucoup sont restés sauvages, et vivent disséminés en une infinité de petites tribus, sédentaires ou nomades, chassant le gibier et le poisson. Pour ce tempérament primitif, la guerre est un plaisir si vif qu'il dégénère en besoin.

La langue générale des Indiens est le *tupi* ou *guarani* ; quelques-uns seulement parlent le *quichua*. Les deux idiômes sont d'origines différentes : tandis que le quichua contient un grand nombre de racines sanscrites, le tupi n'en renferme aucune. Quelques auteurs ont voulu trouver dans cette différence la

preuve d'une double race : l'une venue d'Asie par les îles Aléoutiennes, et l'autre aborigène.

Cependant la race indienne présente une grande unité d'aspect physique. Sans doute la taille est plus ou moins élevée ; la couleur varie de l'ocre pâle à la terre de Sienne et va presque au brun-chocolat, mais les traits du visage restent les mêmes. Les sourcils sont légèrement obliques, tandis que la direction des yeux est sensiblement droite ; les pommettes sont saillantes, la mâchoire carrée ; les cheveux séparés sur la tête retombent platement et contribuent encore à ramener l'ensemble du visage à la forme rectangulaire : ces cheveux durs et droits restent noirs jusqu'à l'âge le plus avancé. Le corps est grêle, les muscles sont peu nourris ; les nerfs tiennent la première place ; l'ouïe, l'odorat et la vue acquièrent chez eux une acuité et une rapidité de perception extraordinaires. Ce développement n'est pas seulement le résultat de la vie en forêt ; l'hérédité peut en revendiquer sa part. J'ai vu des blancs ayant mené depuis leur enfance la vie nomade des Indiens ; je ne les ai jamais vus en si complète possession de ces trois sens ; les chasseurs les plus exercés sont souvent incapables de distinguer le perroquet ou le singe dont l'Indien leur indique minutieusement la position sur la branche et qu'il aperçoit du premier coup d'œil. L'Indien possède un instinct merveilleux pour se diriger dans sa

forêt; parfois il s'arrête embarrassé, lève les yeux, flaire, fait un long circuit, tourne comme un chien de chasse égaré et repart; il a retrouvé sa direction. Un indice insignifiant, le côté humide d'une pierre, le cri lointain d'un oiseau lui ont indiqué sa route. J'ai vu, dans l'Amérique du Nord, deux Sioux arriver au camp des Comanches : ils étaient venus du Dacotah dans le Texas en droite ligne sur un océan de prairies. D'autres traversent deux ou trois cents lieues d'un continuel fouillis de verdure pour tomber sur un point précis; le dôme épais des grands arbres leur cache le soleil et les étoiles, l'horizon est nul? qu'importe! ils arrivent sans jamais s'égarer.

L'observation constante de ses lianes et de ses animaux a mis l'Indien en possession de secrets médicaux dont on ne peut contester la valeur : il sait guérir les morsures de deux ou trois serpents et se préserver de quelques maladies violentes.

Plusieurs tribus des affluents du Rio Negro, du Purus et du Madeira, sont demeurées anthropophages, entre autres les Parentintins. Quelques écrivains ont voulu nier le fait, mais il est attesté par les nègres marrons, esclaves fugitifs qui essayaient de fonder dans ces parages des villages libres, *quilombos* ou *macambos*; ces malheureux, après avoir vu dévorer leurs compagnons, venaient épouvantés reprendre leur servitude. Pour certains Indiens, l'anthropophagie est un pieux devoir; ils avalent leurs parents

défunts afin de leur donner une sépulture digne d'eux. Quelques peuplades mangent d'ailleurs indifféremment tout ce qui a vie, le crocodile comme le jaguar, les mouches comme les larves.

Les différentes organisations sociales sont représentées dans les tribus indiennes. Le communisme règne chez les Caligapos, la polygamie chez les Guatos. Quand les Chamboias s'absentent pour la guerre ou la pêche, ils laissent dans leurs *maloccas* un certain nombre d'hommes chargés de suffire aux femmes et d'empêcher la nation de périliter par manque de naissances : ces hommes, antithèse es eunuques, sont nourris et entretenus aux frais de la tribu. Mais si l'on ajoutait foi aux récits des voyageurs et au serment d'un missionnaire, ces bizarreries ne seraient rien auprès de la coutume en vigueur aux sources du Jurua. Les Indiens Uginas s'y croiseraient avec un grand singe noir appelé *coata*, et leurs métis naîtraient avec une queue non plus rudimentaire, mais constituée. M. de Castelnau raconte que rencontrant une Indienne de cette tribu, il voulut lui acheter un magnifique macaque qui se prélassait sur la porte de sa cabane ; elle refusa, malgré le prix élevé qu'on lui offrit. L'Indien qui accompagnait M. de Castelnau se prit à rire et lui dit : « Elle ne le vendra pas ; c'est son mari. »

De toutes les tribus indiennes celle des Mundurucus est la plus brave et la plus loyale. Les Mundurucus

se sont battus avec courage contre les Portugais, mais, vaincus, ils ont accepté sans arrière-pensée les conditions du vainqueur, et n'ont jamais fait appel à la ruse pour éluder le traité de paix. Ils montrent aussi plus de fierté que leurs congénères. Un Portugais demandait à un chef Mundurucu son canot pour le charger de farine destinée à secourir des assiégés; l'Indien lui répondit orgueilleusement : « Mon canot est un canot de guerre. »

Ces Mundurucus sont la terreur des autres tribus; la vue seule de leur tatouage bleu suffit à disperser un ennemi bien supérieur en nombre. Mais malgré leur esprit plus prompt, leur intelligence moins assujettie aux besoins du corps, les Munducurus, non plus que les autres Indiens, n'avaient, livrés à eux seuls, dépassé l'âge de pierre.

Très inférieure à la race blanche, la race rouge pourrait cependant devenir un élément de prospérité pour le pays. L'Indien vit sans peine dans un climat énervant pour nous; ses poumons respirent sans souffrance l'air brûlant de l'équateur et les miasmes humides de la forêt; habilement dirigé par le blanc, il devait créer la grandeur et la richesse du pays. Le Brésil l'avait compris, et il a essayé d'utiliser cette force : tandis que les États-Unis anéantissaient l'Indien, il voulut le civiliser. Pour les premiers l'Indien n'était qu'un embarras; pour le Brésil il pouvait être un auxiliaire.

Le gouvernement brésilien a donc laissé aux indigènes toute occasion de se rallier ; il a tenté les plus louables efforts pour leur assimilation ; il a créé des collèges pour les enfants ; de jeunes Indiens ont été confiés à des planteurs ; mais après avoir grandi dans une famille, après lui avoir parfois donné des preuves d'affection et de dévouement, un beau jour ces fils de la forêt retournent à la forêt et se débarrassent de leur civilisation comme d'un manteau gênant. Les Brésiliens ont dû reconnaître qu'on ne peut élever d'édifice sur un sol qu'après l'avoir nivelé : civiliser une race est une tâche héroïque et sublime ; encore faut-il que cette race soit apte aux améliorations. S'ils voulaient retirer un profit de l'Indien, que n'imitaient-ils les jésuites ; ces maîtres en politique, au lieu de discourir dans leurs Missions, agissaient sur l'Indien en flattant ses goûts et en utilisant ses vices ; ils suivaient en cela l'exemple des Incas et des Caciques, et obtenaient de leurs sujets l'obéissance qu'en avaient obtenue les Fils du Soleil ; peut-être ces jésuites, si l'on n'avait mis obstacle à leurs agissements, auraient-ils réussi à fonder l'empire indien.

A l'étranger le Brésil jouit d'une singulière réputation de prospérité et de civilisation. Une partie de cette popularité est due, sans doute à la sympathie générale ressentie par le voyageur pour dom Pedro II, le plus populaire des souverains. Dom Pedro a tou-

jours accueilli avec bienveillance et avec une exquise politesse les visiteurs de son empire; les appréciations des différents écrivains se sont ressenties de cet accueil et ils n'ont pas dit toute la vérité sur le Brésil, se souvenant qu'on ne peut médire des vins de son hôte.

Les journaux ont vivement félicité l'empereur de ses voyages sur le continent, mais les habitants de Ceara et de l'Amazonie, en proie aux épidémies et à la famine, ne pouvaient contenir leurs plaintes et songeaient tout haut que dom Pedro aurait dû faire un voyage dans son propre empire qui lui demeure presque inconnu.

Dom Pedro aime la France; sa famille a contracté de nombreuses alliances avec la famille des Bourbons. Il a épousé doña Theresa de Sicile, il a donné sa sœur au prince de Joinville et sa fille aînée au fils aîné du duc de Nemours, le comte d'Eu. Son règne est des mieux remplis : à l'âge de cinq ans, en 1831, il est proclamé empereur; en 1850, il abolit la traite; en 1852, il obtient d'Urquiza la libre navigation de la Plata, mais n'accorde lui-même la navigation de l'Amazonie qu'en 1867; en 1870, il termine la guerre du Paraguay; enfin, en 1874, sa fille, régente en son absence, affranchit le ventre des femmes esclaves.

Le Brésil vante sans relâche différents actes qu'il invoque comme preuves de ses aspirations progressistes; mais en le félicitant de ces actes, il faut tenir



compte des circonstances dans lesquelles ils se sont accomplis. Doit-on accorder exclusivement au Brésil l'honneur de l'abolition de la traite quand on a pu voir les navires anglais venir brûler des négriers dans les eaux mêmes du Brésil? L'affranchissement des enfants nègres à naître peut-il être considéré réellement comme une preuve de libéralisme? N'est-ce pas plutôt un sacrifice nécessaire et imposé par l'irrésistible force de l'opinion étrangère?

Le bill Aberdeen et le cri fameux « Périssent les colonies plutôt qu'un principe ! » voilà les manifestations spontanées d'un vif sentiment de la justice et de l'égalité ; mais la libération des ventres d'esclaves en 1871 est une simple concession faite à ce sentiment contre lequel il était impossible de lutter plus longtemps.

Le Brésil s'endort complaisamment, plein de confiance dans l'étendue de son territoire. Qu'il prenne garde pourtant, déjà le Paraguay a failli vaincre le colosse. Les républiques espagnoles du sud, plus remuantes, plus actives, plus aptes au progrès, convoitent cette richesse inutile aujourd'hui, marchent plus vite que le Brésil et lui passeront sur le corps. C'est en parlant des peuples surtout qu'on peut dire : le sommeil ressemble à la mort.

Plus d'un craquement s'est déjà fait entendre du nord au sud de cet empire démesuré ; l'antagonisme est vif entre les provinces de l'Équateur et celles du Tro-

pique. Cette antipathie augmente chaque jour; car le gouvernement juge dignes surtout de sa sollicitude les régions plus rapprochées de lui : Bahia et Saint-Paul s'enrichissent, mais les Amazones sont opprimées et Ceara meurt de faim. En outre le ferment républicain répandu à trop forte dose par des mains maladroites n'est point mesuré à l'état des esprits arriérés.

Ces appréciations peuvent sembler sévères, mais elles sont l'expression vraie de l'état actuel du Brésil. Voyageant sans autre but que de voir les différents pays et de les regarder de notre mieux, ne demandant jamais la moindre faveur afin de conserver entière notre liberté de jugement, nous ne sommes point tenus par reconnaissance à rédiger des demi-mensonges qui sont à la fois une flatterie et un remerciement; et, si nous rendons hommage à l'hospitalité du Brésil, à l'aménité, à la prévenance, au caractère doux et facile de ses habitants, nous ne pouvons nous empêcher de déplorer leur manque d'initiative et leur vanité qui, trop complaisante à s'admirer, prend trop aisément des espérances pour des faits accomplis.

L'exemple le plus frappant des jugements contenus par le respect et la reconnaissance dus à un hôte auguste, c'est le livre de M. Agassiz. M. Agassiz, professeur d'histoire naturelle aux États-Unis, savant des plus estimés, fut admirablement accueilli par l'empereur. Dans ses adieux au Brésil, cependant,

l'éminent professeur, malgré son indulgence et sa partialité pour le pays qu'il vient de parcourir ne peut retenir ces mots : « *Au Brésil, le progrès est plus une tendance qu'un fait.* »

Ce n'est pas un fait... est-ce bien une tendance?

## VIII

### LA PLATA

URUGUAY. — CONFÉDÉRATION ARGENTINE. — PARAGUAY.

Montevideo. — La rivière de la Plata. — Le port de Buenos-Ayres. — La ville. — Population. — Immigration. — Les moutons. — La Pampa. — Autruches. — Les *Gauchos*. — Productions diverses. — Le *mate*. — Progrès rapides de la Confédération Argentine. — La découverte de la Plata. — Proclamation d'indépendance. — Rosas. — Urquiza. — Le Paraguay. — Francia et les deux Lopez.

L'aspect premier de la capitale de l'Uruguay ne manque pas d'étrangeté. La baie s'arrondit gracieusement en fer à cheval ; en face de la ville s'élève, (bien peu), le *Cerro*, colline à laquelle Montevideo<sup>1</sup> doit son nom. Les habitants sont très fiers de posséder cette montagne, simple verrue de terrain ; ils en ont le droit : en effet, le *Cerro grande* ne me-

1. *Montem video*. — Je vois une montagne.

sure pas moins de 139 mètres; hauteur considérable dans l'Uruguay où les sierras les plus élevées ne dépassent pas 540 mètres. Les gens de Montevideo affirment même qu'à côté du *Cerro grande* se dresse le *Cerro chico*, mais pour distinguer celui-ci il faut s'y reprendre à trois fois.

Montevideo est une jolie petite capitale. Pour monuments, elle ne peut guère montrer que les murs d'une cathédrale qui doit toujours être terminée l'année suivante; mais les maisons sont propres et gracieuses, ornées de balcons, de tours et de belvédères. Les rues qui se coupent à angles droits sont larges, trop larges même pour le nombre des habitants, car on s'y trouve souvent seul et le bruit de votre pas est l'unique bruit de toute une rue. La Quinta de Buschental, autrefois propriété privée, est aujourd'hui une promenade publique, malheureusement trop peu fréquentée : le feuillage vertical des eucalyptus aux parfums résineux augmente encore la tristesse des allées désertes : à peine, durant la semaine, trois ou quatre voyageurs profitent de l'escale des paquebots pour venir y chercher une distraction, recherche qu'ils abandonnent aussitôt.

De Montevideo à Buenos-Ayres, il n'y a guère que la rivière à traverser : mais c'est un trajet de toute une nuit. La Plata à son embouchure ne mesure pas moins de 250 kilomètres de largeur. Le parcours est difficile pour les navires d'un fort ton-

nage: les bancs de sable sont nombreux, les passes étroites se modifient fréquemment; les pilotes s'avancent à la sonde, sans points de repère fixes, car les bouées même et les différentes marques changent parfois de position. Deux traits sont communs à tous les cours d'eau de la Confédération Argentine: une largeur immense, aucune profondeur; les fleuves, au lieu de se ramasser, s'étalent à plaisir. La Plata, large environ de seize lieues marines à l'endroit où ses eaux deviennent potables, est semée de bancs que ne couvrent pas deux mètres d'eau.

On ne débarque pas à Buenos-Ayres: les grands steamers se voient contraints, faute d'eau, de mouiller à douze milles au large. Les passagers aperçoivent un point blanc à l'horizon: on jette l'ancre et on leur dit que ce point blanc est Buenos-Ayres.

Après de longues heures arrivent la Santé et un petit vapeur sur lequel on nous transborde; il n'est pas assez petit lui-même pour nous conduire jusqu'à la ville; il nous en rapproche simplement. Nous subissons un second transbordement, en canot, cette fois. Le canot nous conduit à une estacade démesurément longue où nous pouvons accoster enfin, *parce que les eaux sont hautes*; quand elles sont basses, les embarcations se bornent à vous conduire jusqu'à une station de charrettes au milieu de l'eau.

L'emploi de ces véhicules est considérable; ce

sont eux qui vont chercher ou porter le fret à bord des chalands et des petites goëlettes fluviales. Ces charrettes sont très élevées et les interstices des planches soigneusement calfatés ; l'eau ne peut ainsi détériorer les marchandises transportées dans ces bateaux roulants. Les conducteurs abandonnent parfois leurs sièges et guident leurs chevaux en équilibre debout sur leur croupe, cochers transformés en écuyers de cirque. La plage offre si peu de déclivité qu'à un mille de la côte les chevaux ne perdent pas encore pied. Les pauvres bêtes dressées à ce pénible métier avancent avec une résignation touchante ; on les voit dresser désespérément la tête, pour maintenir hors de l'eau le bout de leur nez. En hiver, elles continuent à trainer, à travers l'eau glacée, la charge pesante des balles de laine. Beaucoup se noient ; beaucoup deviennent perclus ; mais, dans la Plata, les chevaux ont peu de valeur et on les traite comme s'ils n'en avaient pas du tout.

Le commerce de Buenos-Ayres sent vivement l'inconvénient d'avoir trois mauvaises rades (la grande, la moyenne et la petite) au lieu d'en posséder une bonne ; dans ce cas particulier, l'abondance de biens est fâcheuse. Chaque année des navires se perdent devant la ville, car Buenos-Ayres, sans port, est exposé de tous côtés : le Pampero ou vent de la Pampa y est parfois terrible. Si le vent vient du S.-E., il pousse la mer dans la rivière : rien n'em-

pêche la tempête de pénétrer par l'immense bouche du fleuve et de tout détruire en passant ; s'il souffle du N.-O., le fleuve s'écoule à la suite des flots salés, laissant échoués les bateaux qui, quelques heures auparavant, s'étaient ancrés par une profondeur de plusieurs mètres.

On a proposé de changer l'emplacement du port. Sera-t-il meilleur ? On ne saurait, il est vrai, en trouver un pire. Une compagnie anglaise a offert de dessécher la rivière en avant de la ville jusqu'à un endroit assez profond pour créer un bassin ; ce travail était fait *gratis*, à condition que la jouissance des terrains desséchés fût pour vingt ans abandonnée à la compagnie. La ville a refusé ce projet qui faisait le commerce esclave de la compagnie durant ces vingt années. Il n'est d'ailleurs aucunement prouvé que la compagnie fût sortie victorieuse d'une entreprise plus grandiose que lucrative.

Buenos-Ayres est construit en damier. Beaucoup de maisons sont grandes et bâties à l'européenne ; mais on voit fréquemment une de ces maisons presque monumentales se dresser entre deux bicoques vermoulues. Chaque rue possède son tramway ; je ne connais pas de ville plus sillonnée en tous sens par les chemins de fer américains ; la concurrence en est venue à délivrer aux voyageurs des tickets qui sont en même temps des billets de loterie. Le nombre des tramways est expliqué par le mauvais état



des rues : il faut peu de temps au pavé de Buenos-Ayres pour disloquer les voitures ; et un piéton, à chaque promenade, risque l'entorse. Rien n'est plus risible qu'un peloton de soldats s'avancant sur ces blocs erratiques : cahin, caha, butant, chancelant, les pauvres diables ne songent guère à marcher au pas. Quant aux trottoirs, ils sont minuscules : à chaque instant il faut tendre une épaule en avant et faire quelques pas de côté comme un crabe, ou descendre pour croiser une dame, ce que commande la plus élémentaire politesse, et, à défaut de politesse, m'a-t-on dit, le policeman et l'amende. Ces trottoirs exigus sont fort élevés ; en certains endroits, on parvient sur ces véritables terrasses au moyen de deux ou trois marches polies par l'usage.

La population féminine de Buenos-Ayres est élégante : au théâtre, à Palerme et rue Florida, on rencontre beaucoup de gracieuses toilettes et de jolis visages ; on en voit plus encore à la cathédrale. Là les jeunes gens se rangent sur leur défilé, peu soucieux de pénétrer dans l'église. Les *Porteños* (c'est ainsi qu'on nomme les habitants de Buenos-Ayres, sans doute parce que Buenos-Ayres n'a point de port), professent, en effet, des opinions avancées, sont libres penseurs, et se montrent peu tendres aux curés. Détail caractéristique : dans une pantomime jouée au cirque, c'est un prêtre, chaud partisan de l'amour et du vin, qui reçoit tous les

horions et les coups de pieds, et remplit, aux grands applaudissements du public, le rôle réservé au commissaire de nos Guignol.

Les îles du Tigre sont une promenade fort goûtée des gens de Buenos-Ayres. Ces îles se trouvent à l'embouchure du Paraguay, qui, se joignant à l'Uruguay, va former la Plata. Là se trouvent ancrés nombre de vieux vaisseaux à vendre à l'encan ; c'est la foire aux bateaux. Les Porteños vont au Tigre comme nous allons à Bougival ou Asnières ; le dimanche, canotiers et canotières parcourent gaiement les étroits méandres du fleuve, ou s'arrêtent dans les chalets échelonnés sur la rive en pelouse, et masqués par les branches pleurantes des grands saules.

Buenos-Ayres contient moins d'étrangers que Montevideo : car la moitié de la population de l'Uruguay entier est faite d'Européens. Dans les deux villes cependant chacun parle les langues indispensables : le français, l'allemand, l'anglais, même l'espagnol. L'immigration est très active : en une seule année, les nouveaux arrivants, enfants adoptifs des pays jeunes, atteignirent le chiffre de 70,000, chiffre formidable si l'on songe que le vaste domaine de la République ne compte pas deux millions d'âmes ; la population de Paris sur un territoire qui vaut trois fois la France. Tout les y appelle : des richesses faciles, un gouvernement qui s'occupe d'eux, un cli-

mat qui vaut celui d'Espagne ou d'Italie, car Buenos-Ayres jouit d'une température moyenne de 17° centigrades. Les épidémies ne désolent pas la Plata : Buenos-Ayres est salubre et mérite bien son nom. En 1871, cependant, la fièvre jaune y causa d'affreux ravages ; l'épouvante s'empara de tout le monde, et, les fonctionnaires donnant l'exemple, chacun se sauva de la ville : de ceux qui restèrent, la moitié périt. Un voisin dangereux, le Brésil, avait exporté cette maladie dans la Plata comme il l'avait exportée déjà dans quelques ports de France, Nantes par exemple. Aujourd'hui qu'on a démontré l'inanité des quarantaines et prouvé que la fièvre jaune se transmet d'un pays à l'autre moins par les personnes que par les marchandises, même longtemps gardées au lazaret, aujourd'hui surtout les journaux de la République se plaignent amèrement du foyer d'infection entretenu à leurs portes par les villes de l'Empire.

Le pays a fait de grands progrès depuis la déclaration d'Indépendance. Les étrangers y ont acclimaté l'activité et l'initiative, ces deux qualités mères du progrès. Les Espagnols et les Français y sont accourus en grand nombre. Si les Italiens n'y sont guère estimés, les Belges ont apporté leur esprit d'ordre et d'économie, et créé avec Anvers des relations favorables à l'essor des deux contrées. Les Allemands aussi tendent à se répandre ici. C'est un fait assurément remarquable que l'extension prise par

la race germaine: ce peuple élastique s'est étiré de l'Amérique du Nord à celle du Sud, des sources du Mississipi à l'embouchure de la Plata; il a fertilisé les déserts du Far-West, il colonisera les solitudes des Pampas; il domine aux États-Unis, peut-être régnera-t-il un jour dans la Confédération Argentine; mais, ici comme là-bas, au lieu de rester lui-même et de conserver la suprématie que lui assurerait son nombre, il s'assimile à la nation au milieu de laquelle il arrive, il se fond en elle, oublieux de ses coutumes, de sa patrie, de sa langue. L'esprit germain se transforme en se déplaçant: l'Allemand du Wisconsin n'est pas celui de l'empire germanique, non plus que celui de la Plata. Tandis que l'Allemagne d'Europe augmente sans cesse ses légions de philosophes, tandis qu'elle féconde et complète les théories darwiniennes et crée de toutes pièces la philosophie du <sup>xx</sup><sup>e</sup> siècle, l'Allemagne d'Amérique, moins spéculative, mais plus âpre au gain, enrichit sa terre d'adoption, non par patriotisme, mais parce qu'elle veut s'enrichir elle-même.

La plus grande partie du territoire consiste en prairies immenses. D'innombrables troupeaux paissent dans ces pâturages que la nature est seule à entretenir: chevaux, ânes, bœufs, chèvres et moutons représentent le chiffre énorme de 78 millions de têtes. Les moutons sont en grande majorité: dans

la seule province de Buenos-Ayres ils fournissent annuellement 160 millions de livres de laine.

Le commerce de la laine exige, paraît-il, une grande habileté et une grande méfiance : un marchand de laine est aussi rusé qu'un maquignon. Son artifice favori consiste à faire galoper ses moutons avant de les tondre ; cette course, longtemps prolongée, provoque la sécrétion abondante du suint qui pénètre la laine et augmente son poids. Il se garde également d'enlever les matières étrangères, les saletés, la boue durcie qu'on récolte avec elle. Un marchand racontait que sa laine s'était vendue un tiers meilleur marché que celle de ses concurrents ; comme ses amis le plaignaient : « Félicitez-moi, au contraire, dit-il, ma laine pesait le double de la leur. »

Les chevaux de la Pampa (je parle, bien entendu, de ceux qui ont été soumis à un dressage intelligent) sont d'un caractère assez docile : dans la ville, abandonnés par leur cavalier à la porte des maisons, ils attendent paisiblement son retour. Devant la Bourse on en voit stationner quelquefois une dizaine ; beaucoup n'ont même pas d'entraves. La couleur de leur robe est le plus souvent pie. On reconnaît encore en eux la race andalouse dont ils descendent ; mais peu renouvelés, ils ont dégénéré. Des amateurs, trop rares, viennent de tenter des croisements intelligents, et ils ont créé

une variété très vite et très résistante. J'ai assisté avec grand intérêt à des courses entre chevaux du pays : ils se comportaient sur le terrain d'une façon très satisfaisante.

Aux bœufs on ne demande guère que leur cuir ; la chair trop abondante pour être consommée sur place est transformée en *carne secca* dont la plus grande partie passe au Brésil ; les cuirs sont expédiés en Europe. C'est dans les saladeros que s'effectue la boucherie ; en un jour on abat cent ou deux cents animaux. Une tentative vient d'être faite pour tirer parti de cette énorme quantité de viande perdue presque sans profit. Deux vapeurs, *le Frigorifique* et *le Paraguay* ont transporté en Europe de la viande de la Plata. Pour la conserver fraîche, tous deux se servaient du froid comme auxiliaire, mais ils l'employaient de deux manières différentes. J'ai goûté ici même un morceau du premier chargement du *Paraguay* ; la viande d'un bœuf tué à Marseille était restée fraîche, mais la texture en était profondément modifiée. En admettant que les procédés de conservation soient perfectionnés, je ne conseillerai jamais aux gourmets d'Europe de tâter des beefsteacks de Buenos-Ayres : pris la plupart du temps sur des animaux mal soignés et mal engraisés, ils sont affreusement coriaces.

Les animaux domestiques, grâce à leur nombre, sont cotés à une valeur dérisoire : le prix moyen d'un

bœuf est 30 francs, d'un cheval 20 francs, d'un âne 12 fr. 50 c., d'un mouton 7 fr. 50 c., d'une chèvre 5 francs. Le gibier même descend à des chiffres plus incroyables encore : une perdrix se paie une piastre *monnaie courante* (qu'il ne faut pas confondre avec la piastre forte), c'est-à-dire vingt centimes. On chasse les perdrix en charrette ; les pauvres bêtes sont si habituées aux troupeaux et aux bandes de chevaux qu'elles ne s'effrayent pas de l'approche d'une voiture ; elles se laissent fusiller à terre ; parfois même le charretier en tue à coups de fouet ; on se lasse vite d'une pareille chasse.

La Pampa, par son immensité, par son aspect monotone, est une répétition exacte des plaines de l'Amérique du Nord. On y retrouve ces petits cactus dont l'épine se glisse si douloureuse sous la peau. Comme il y a la Plaine et la Prairie, on trouve la Pampa aride ou la Pampa fertile ; et les Indiens galoppent ici à la poursuite des autruches et des *guanacos* comme là-bas à la poursuite des bisons.

L'autruche d'Amérique, le *nandou*, n'a pas la parure blanche et soyeuse de sa congénère d'Afrique. Sa plume grise n'orne pas les chapeaux ou les éventails ; un emploi plus modeste lui est réservé : elle sert surtout à fabriquer des plumeaux. D'autres animaux courent dans la Pampa ou habitent les premiers contreforts des Andes : le lama, l'alpaca, la vigogne. On est parvenu à domestiquer les deux pre-

miers : au Pérou le lama porte des fardeaux. Le poil de la vigogne est d'une finesse remarquable; les Indiens le tissent avec une grande adresse et en font des *ponchos* (couvertures percées d'un trou où l'on passe la tête) qui atteignent des prix fort élevés : j'en ai vu qui ne valaient pas moins de quatorze et quinze cents francs. La vigogne, trop poursuivie, tend à disparaître, dans la province de Catamarca; les chasseurs se réunissent en grand nombre et font d'immenses battues qui se terminent en hécatombes. Cependant le poil seul de ces bêtes est utile; ne pourrait-on les tondre et les relâcher ensuite? Les Incas du Pérou, dans leurs chasses gigantesques, pour lesquelles un peuple entier se faisait rabatteur, se montraient plus soucieux de leurs propres intérêts : ils sauvaient du moins les jeunes animaux du massacre.

Parfois des épizooties déciment les innombrables troupeaux de bœufs et de moutons. Un peu de surveillance et quelques soins permettraient aux *gauchos* de combattre à temps le fléau. Il leur serait plus aisé encore de prévenir les famines meurtrières : il suffirait d'irriguer quelques hectares de terrain et d'y récolter des fourrages en prévoyance des années stériles. Mais un gaucho prévoyant ne serait plus un gaucho.

Le gaucho n'est pas un agriculteur : c'est un nomade. Il aime la vie libre et la chasse. Ne demandez jamais aux *hijos del país*, aux fils du



pays, de s'attacher à un carré de terre, (si grand qu'il soit), pour y faire lever du maïs ou de l'orge : c'est l'affaire des étrangers, des *gringos* !

Si d'aventure un gaucho, moins ennemi de l'agriculture, veut exploiter un champ, insoucieux de tout perfectionnement, il emploie les antiques procédés des colons espagnols. Il met un soc de bois à sa charrue, et, à la suite d'un fauchage aussi primitif que son labourage, il éparpille sa gerbe de blé dans un enclos où il introduit une vingtaine de juments : à grands coups de fouet il les fait galoper dans l'enclos ; au bout de quatre ou cinq heures la paille se trouve hachée menu ; le gaucho alors attend un vent favorable, et il vanne... perdant la moitié au moins de sa récolte.

Grâce aux *gringos* cependant, la Plata commence à exporter du blé ; bientôt elle fera sur nos marchés d'Europe concurrence à l'Amérique du Nord et aux pays mêmes d'où le blé est originaire. Pourtant, au milieu des campagnes qui produisent les céréales, la viande est la nourriture exclusive du gaucho ; pour manger du pain, il faudrait en faire, et le gaucho préfère s'en passer. Pourquoi s'astreindrait-il à un travail quelconque ? Ses troupeaux ne lui fournissent-ils pas un revenu sans labour ? Le maître, se croisant les bras, peut les voir se multiplier et décupler sa fortune. A peine le gaucho s'occupe-t-il du bétail une fois par mois, pour le changer de *queren-*

*cia*, c'est-à-dire de pâturage, et le jour de la *matanza*, c'est-à-dire le jour de la tuerie. La *matanza* même n'est pas une corvée, c'est une fête pour cet homme dont la vie se passe à cheval : il poursuit ses bœufs à la course comme il poursuit son gibier, et les jette à terre, soit que son lazzo s'abatte sur leurs cornes, ou que ses *bolas* s'entortillent autour de leurs jambes.

Le costume du gaucho est moins riche et surtout moins élégant que le costume mexicain avec lequel il a quelques rapports. Sa ceinture, faite de pièces d'argent trouées et accolées sans distinction de dimensions et de nationalités, présente toute la diversité d'un étalage de changeur ; à ses bottes soigneusement vernies pendent et résonnent de gigantesques éperons dont chaque pointe est un poignard ; une selle en peau de mouton qui peut au besoin servir de lit, un poncho et une écharpe en poil de vigogne, le plus d'armes possible, complètent son attirail.

Passionné pour les aventures, le jeu, la vie au hasard, le gaucho remplit le premier rôle dans l'histoire de la République Argentine ; c'est lui qui crée les chefs de partis et proclame les guerres civiles. Il aime les razzias et les pillages. Persévérant dans ses haines, révolutionnaire par tempérament, tueur par profession, si le gaucho, dans ces luttes intestines, fait preuve d'une cruauté froide et d'une barbarie incroyable, c'est que son métier l'a blasé

sur la vue des agonies : il tue son semblable comme il tue à l'abattoir. Le sang d'un homme a la même couleur que le sang d'un bœuf.

La même plaine nivelée, domaine du gaucho, ne s'étend pas d'un bout à l'autre du vaste territoire argentin. Du Nord au Sud les productions varient avec les cinq climats, torride, chaud, tempéré, froid et glacial. La canne à sucre, la banane, la vigne, les blés viennent également bien; la quantité d'oranges est prodigieuse à Tucuman et ces oranges sont aussi savoureuses que celles de l'Italie.

Au Nord les provinces de Chaco et des Misiones sont couvertes d'épaisses forêts où abondent les bois rares et précieux. Dans les forêts du Paraguay, État soustrait à la Confédération, mais condamné à lui revenir, croît spontanément le *mate*, ou herbe paraguayenne. La feuille de cet arbre, torréfiée et réduite en poudre, fournit le thé de l'Amérique du Sud : il suffit, pour apprêter la boisson, de verser un peu d'eau bouillante sur quelques pincées de cette poudre. Le commerce du *mate* est si important qu'il forme l'unique revenu de la République Paraguayenne, mais je dois avouer que malgré l'enthousiasme des habitants, je n'ai pu m'habituer à ce breuvage. On sert le *mate* dans de petites calebasses noires, qui affectent les bosses et les renflements les plus étranges, obtenus en entourant le fruit d'une ficelle avant qu'il n'ait atteint tout

son développement. Ces calebasses sont également originaires du Paraguay et l'exportation en est interdite, si les graines n'en ont été retirées. Au sommet de la calebasse est percé un trou par où pénètre la *bombilla*, tube d'argent ou de tout autre métal, qui sert à aspirer la boisson par petites gorgées, comme la paille des *drinks* américains.

Dans la Plata entière le *mate* est l'accompagnement inévitable de toute visite. A peine êtes-vous entré dans une maison, un domestique apporte une calebasse, une seule, et vous la remet gracieusement ; il attend, debout, que vous ayez vidé le contenu, reprend la calebasse, la remplit d'eau chaude et la remet à une autre personne ; le tour fini, il recommence indéfiniment.

Les mines de la Confédération sont peu productives ; malgré son nom, la *Plata* n'est réellement pas le pays de l'argent. Or, argent ou cuivre, les minerais ne semblent pas très riches, et les Compagnies se ruinent plus qu'elles ne prospèrent. Peut-être cependant cette industrie prendra-t-elle un plus grand développement après la construction des chemins de fer et des voies de communications indispensables. On ne peut reconnaître aux mines du Nevado qu'une supériorité, celle de l'élévation ; elles sont, je crois, les plus hautes du monde : le mineur travaille essoufflé dans l'air rare qui circule entre 4,000 et 5,000 mètres au-dessus du niveau de la

mer. Les neiges éternelles ne commencent guère qu'à 6,000 mètres.

Telles sont les principales ressources dont dispose la Confédération Argentine. Déjà elle a sillonné ses vastes possessions de plusieurs voies ferrées ; plus habile que la République Péruvienne, elle a su les construire sans se surcharger de dettes ; elle ne s'est pas ruinée pour faire fortune. La rivière de la Plata, cette seconde artère de l'Amérique du Sud, est ouverte au commerce du monde. Le fil télégraphique traverse le continent et relie la capitale du Chili à Buenos-Ayres. Bientôt même, si quelque révolution ne fait pas avorter ce projet, des locomotives traverseront les Andes et uniront entre elles les deux villes : les marchandises encombrantes continueront à passer par la vieille route du détroit de Magellan, mais le fret de valeur, le produit des mines et le transit des passagers suffiront à enrichir le second grand chemin de fer transcontinental d'Amérique.

Si les richesses matérielles sont moins aléatoires dans la Confédération que dans les États voisins, la culture intellectuelle y est aussi plus avancée que dans toute autre contrée de l'Amérique du Sud. Malheureusement le caractère turbulent des « fils du pays » entretient des séries de révolutions funestes au développement de la République. Il faut espérer cependant que l'ère des anarchies est passée, et que les Argentins ont compris enfin que faire des émeutes

équivaient à placer des pierres sous les roues d'une charrette.

Il est aisé de prédire que la suprématie de l'Amérique du Sud appartient à la Confédération Argentine. Dans sa marche vers le progrès, l'Argentin devance aisément ses rivaux inégalement espacés sur la route : le Péruvien gaspillard, le Brésilien sans énergie, le Chilien laborieux mais pauvre, restent en arrière ; plus en arrière encore, et si loin qu'ils ne semblent plus même participer à la lutte, l'Equateur, la Colombie, le Venezuela, enfin la Bolivie, isolée du monde. Tandis que ces pays sont demeurés indiens ou devenus sud-américains, la Confédération Argentine, au contraire, par ses mœurs, par ses lois, par son commerce, par son activité d'esprit, par son climat même, se rapproche singulièrement du parangon de toutes les contrées nouvelles : l'Europe. On dirait un État du vieux continent au milieu du nouveau, et le temps n'est pas éloigné où le monde accordera à cette République le titre glorieux qu'elle ambitionne : les États-Unis de l'Amérique du Sud.

C'est au commencement du xvi<sup>e</sup> siècle que fut découverte la rivière de la Plata ; cette découverte, le premier explorateur, Dias de Solis, la paya de sa vie : il fut dévoré par les Indiens Charruas.

D'autres expéditions partirent d'Espagne et bientôt Buenos-Ayres fut fondé. Une partie des nouveaux

arrivants remonta même le fleuve immense qu'on appelait alors la Mer Douce, et y fonda Asuncion, capitale du Paraguay. Les Espagnols adoptèrent un système de colonisation qui les dispensa de recourir à l'émigration d'Espagne : chaque chef se fit donner sept femmes ; chaque soldat en possédait deux. Ces gouttes de sang blanc mêlées au sang des indigènes ont formé la population actuelle du Paraguay, État indien, où l'on ne parle que le *guarani*. Si la rivière de la Plata fut longtemps l'objet des explorations espagnoles, c'est qu'on espérait trouver par elle une route jusqu'au Pérou plus aisée que la route de Panama.

Dès que la vice-royauté de la Plata commença à prospérer, il lui fallut soutenir des luttes incessantes contre les Portugais du Brésil. Le pape Alexandre VI, appelé à trancher les démêlés entre les couronnes d'Espagne et de Portugal, traça d'un pôle à l'autre une ligne imaginaire qui divisait les deux possessions. Un traité conclu sur ces bases, le traité de Tordesillas, vingt fois remanié et vingt fois violé, accordait aux Espagnols toutes les terres situées à moins de 370 lieues des Iles du Cap-Vert ; au delà commençait le domaine du Portugal.

La proclamation de l'indépendance argentine est une des plus singulières révolutions qu'ait enregistrées l'histoire. Le 25 mai 1810, à la nouvelle que l'Espagne aux abois, menacée par Napoléon, est

perdue, dix citoyens des plus populaires de la ville, après s'être consultés, se rendent au palais du vice-roi et lui annoncent sa déchéance au *nom du peuple*. Le peuple ignorait tout, mais le vice-roi céda de bonne grâce. La révolution accomplie, les Porteños l'acceptèrent franchement. Le régime colonial était devenu intolérable : il interdisait tout commerce, et, vers la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, une supplique demandant que les négociants eussent le droit d'acheter leurs marchandises non plus en Espagne mais dans tous les pays, ne put être expédiée faute de signatures. On la considérait comme subversive.

Deux provinces refusèrent de se joindre à Buenos-Ayres : le Paraguay et l'Uruguay. Le Paraguay trop arriéré pour comprendre les promesses de ce mot magique : liberté, ne voulut point d'abord secouer le joug espagnol ; les révolutionnaires tentèrent de l'affranchir malgré lui-même ; ils durent y renoncer. L'Uruguay finit par se proclamer à son tour indépendant de l'Espagne, mais en même temps il se déclara indépendant de Buenos-Ayres. La Confédération Argentine n'en était pas moins fondée, grâce à l'énergie des Porteños. De tout temps d'ailleurs Buenos-Ayres avait fait preuve d'une grande valeur ; cette ville avait même autrefois mérité d'être annoblie par la métropole et de recevoir du roi le titre d'*Excellence*.

La plus belle page de cette histoire appartient au



général argentin San-Martino. A la tête de son armée il fait triompher la liberté dans son pays ; bientôt il passe les Andes comme Annibal avait passé les Alpes ; il envahit le Chili, proclame son indépendance ; il va jusqu'au Pérou abattre la domination espagnole, et victorieux de l'une à l'autre extrémité du continent, il donne la main à Bolivar pour soutenir les patriotes de Caracas et de Bogotà contre la même domination exécrée. Enfin, craignant que la division du commandement n'amène la division des deux armées, il a l'abnégation de renoncer au premier poste, qu'il cède au héros colombien. San-Martino est une figure de l'histoire grecque ou romaine.

Bientôt devait apparaître un autre personnage, plus tristement célèbre, un de ces tyranneaux féroces qui ont joué les Caligulas sur les scènes de l'Amérique du Sud, le sinistre Rosas. Cet homme avait eu le talent de comprendre son époque ; il sentait que, bientôt, lassé d'un grand désordre, chacun demanderait plus de fermeté au pouvoir établi, et sacrifierait au besoin beaucoup de liberté pour un peu de repos. Rosas devint l'homme de la situation ; l'assemblée lui décerna la présidence ; Rosas la refusa ; c'était la dictature qu'il désirait ; mais, trop adroit pour la demander, il sut, en entretenant l'anarchie, forcer le peuple à la lui offrir. Dès lors commence une suite ininterrompue de crimes et de meurtres ; quiconque veut résister est brisé. Cet ancien capa-

taz d'estancia mène son peuple comme jadis il menait ses troupeaux.

Quiroga et Lopez ouvrent la longue série des victimes. Quiroga était aimé du peuple ; enfermé en prison pour je ne sais quel crime, il voit un jour s'ouvrir devant lui les portes de son cachot ; ce sont des Espagnols, captifs des patriotes, qui tentent de s'évader et délivrent les autres détenus pour venir à bout des soldats de garde. Une seconde suffit à Quiroga pour découvrir de quel côté son intérêt se trouve. Il casse la tête de l'Espagnol qui lui apporte la liberté et apaise lui-même la révolte ; ce fut l'origine de sa popularité. Mais il eut le malheur de porter ombrage à Rosas ; il fut envoyé en mission et assassiné dans sa diligence. Quant à Lopez, il était déjà souffrant ; Rosas lui prêta son médecin pour quelques jours, et Lopez guérit de la vie.

Les crimes de Rosas devaient, semble-t-il, susciter bien des révoltes. Une conspiration, celle de Maza, fut noyée dans le sang ; mais, et c'est le point le plus incompréhensible de cette sombre histoire, toutes les atrocités commises par le tyran paraissaient approuvées par le peuple. Les confiscations frappaient à coups redoublés ; les coupables, les suspects mêmes étaient martyrisés et mis à mort ; un comité de vigilance s'enorgueillissait d'assassiner pour le compte du dictateur ; la Terreur régnait, et le peuple conservait à Rosas le pouvoir absolu que celui-ci

offrait périodiquement d'abdiquer. Même une insulte qu'il fit à propos à la France, lui rallia tous les partisans attiédís. Ce despotisme dura plus de quinze ans.

Enfin, un ex-boutiquier de la province d'Entre-Rios, devenu le chef tout-puissant des gauchos, le général Urquiza, parvint à renverser Rosas. Lorsque le dictateur offrit sa démission systématique, alléguant doucereusement ses fatigues et son incapacité, Urquiza déclara qu'au nom de l'Entre-Rios il admettait ses motifs et acceptait sa démission. La fortune de Rosas s'écroula comme un château de cartes : le *Tigre* de Buenos-Ayres s'enfuit sans combattre ; il se réfugia en Angleterre.

A partir de ce jour, les révolutions se succèdent, les présidents se remplacent rapidement et l'on arrive à la période actuelle sans relever au passage ni un grand fait d'armes ni une grande idée. On trouve, au contraire, les plus attachants épisodes dans l'histoire d'un tout petit État qui se développait parallèlement à la Confédération : le Paraguay.

Cette histoire est étrange et terrible ; elle tient en peu de pages, car le Paraguay est un pays mort-né : le despotisme inouï d'un docteur, la fin glorieuse d'un peuple, voilà toute l'Illiade du Paraguay.

Les Paraguayens étaient peut-être, parmi les indigènes, ceux dont l'intelligence obtuse se prêtait le moins à comprendre et à suivre notre race ; ils des-

cendaient des Aucas, les Indiens à crâne plat, les plus rebelles à la civilisation et les plus stupides. De ces hommes, les Jésuites avaient fait des machines travaillant pour le compte des maîtres ; et les chefs militaires espagnols, succédant aux Jésuites, entretenrent avec soin la docilité servile du troupeau.

Mais l'idée est comme la goutte d'eau qui filtre même à travers la pierre ; le Paraguay devait subir la contagion du mouvement libéral, et son indépendance suivit de près la proclamation de l'indépendance argentine. Fugitive tentative de liberté, étouffée dès le berceau par un docteur paraguayen, le célèbre Francia.

L'abâtissement faisait de ce peuple une pâte molle, merveilleusement préparée à subir la forme qu'il plairait à Francia de lui donner. Francia, nommé dictateur, usa ridiculement de sa toute-puissance. Il interdit à ses concitoyens, pour mieux dire, à ses sujets, toute communication avec les pays voisins. Tout commerce avec l'extérieur fut sévèrement prohibé. Aucun habitant ne put sortir du pays ; aucun étranger ne put y entrer. Le Paraguay, isolé par la nature entre deux grands fleuves qui font de lui une île au milieu des terres, se trouva, par la volonté de Francia, complètement séparé du reste du globe. Francia faisait renaître dans son pays le despotisme inouï des Incas, et, suivant l'expression singulièrement

juste d'un historien, il s'était « barricadé » dans le Paraguay. Le pays fut donc forcé en tout de se suffire à lui-même; Francia fit semer du coton, et chaque habitant tissa ses vêtements. Le Paraguay devint une vaste ferme dont Francia était propriétaire; il administrait à son gré ses champs et son bétail humain. Mais une ferme qui ne peut vendre ses produits ou les échanger ne saurait exister, et bientôt l'interdiction dont le commerce était frappé créa la pauvreté. Réduit aux expédients, Francia commença par spolier les particuliers sous menace de mort. Puis il dépouilla les églises, en vendit les calices de vermeil et d'argent. Pour éviter les dépenses, il supprima les emplois civils : les églises étaient sans prêtres; il ferma les écoles. Dans son armée même, Francia avait, pour économiser sur les soldes, introduit une singulière réforme. Il n'existait ni généraux ni officiers, on était soldat, caporal ou sergent; à un moment donné, un individu quelconque, sous-officier ou soldat, prenait temporairement le commandement d'un corps.

Francia avait si bien terrorisé ses sujets qu'il ne pouvait redouter un assassinat; mais la foule, qui se pressait toujours sur son passage pour voir le despote, l'ennuyait; il donna un beau jour l'ordre à sa garde de disperser le peuple à coups de plat de sabres. Nul ne murmura, mais quand le dictateur paraissait au bout d'une rue, toutes les

portes se fermaient : il traversait une ville déserte.

Francia mourut en 1844. La crainte qu'il inspirait était telle qu'on n'osait pénétrer dans sa chambre. Au bout de plusieurs jours seulement l'odeur de son cadavre fit connaître la nouvelle. Un homme ignorant, mais ambitieux, Lopez, voulut continuer l'œuvre de Francia ; il réussit comme lui. Seulement, en administrateur intelligent, au lieu de cloître son État, il l'ouvrit au commerce et l'enrichit. Il s'enrichit surtout lui-même, et fit prospérer merveilleusement ce pays qu'on appelait à bon droit « la maison Lopez et C<sup>ie</sup> ». Il légua à son fils, en 1862, la dictature, c'est-à-dire la suite des affaires.

Francia avait créé au Paraguay la meilleure armée de l'Amérique du Sud ; Lopez I<sup>er</sup>, construisant des vaisseaux sur ses propres chantiers, avait doté son pays de la plus forte marine ; à Lopez II était réservé de mettre à l'essai cette double puissance, pour conquérir par la force un lambeau de côte de façon à transporter le Paraguay sur l'Océan, et se garder un débouché toujours ouvert.

Lopez II saisit l'occasion dès qu'elle se présenta : il envahit la province brésilienne de Matto-Grosso, et l'État argentin de Corrientes. Cette invasion provoqua la triple alliance offensive et défensive du Brésil, de la Confédération Argentine et de l'Uruguay.

Comment une poignée d'hommes allait-elle résister à ces trois États dont la superficie représente plus de la moitié de l'Amérique méridionale ? Cette guerre, si connue sous le nom de Guerre du Paraguay, présente le maximum d'héroïsme qu'un peuple puisse atteindre. La résistance fut longue et acharnée. Les généraux alliés avançaient lentement ; leurs victoires coûtaient plus cher que des défaites. Guerre de stratagèmes et de surprises, féconde en épisodes presque romanesques ; à Humaïta les Paraguayens essaient de surprendre la flotte ennemie par une ruse de sauvages : ils s'abandonnent au fil de l'eau sur des embarcations reliées ensemble, et couvertes de branchages de façon à simuler une de ces îles flottantes, si nombreuses sur les grands fleuves ; ils s'emparent ainsi d'un vaisseau ; mais bientôt l'éveil est donné, l'attaque repoussée, les canots paraguayens coulés.

La défense d'Humaïta est un prodige de fanatisme : les Paraguayens étaient si dévoués au dictateur que les rares déserteurs chassés par la famine vers le camp ennemi, se refusaient à le trahir et à donner des indications sur ses projets, ses plans, et ses ressources. Lopez cependant se montrait envers les siens d'une cruauté horrible : un général malheureux était immédiatement fusillé ; un bataillon décimé par l'ennemi, mais vaincu, était de nouveau décimé par Lopez. L'histoire a jugé Lopez un

homme lâche et sans intelligence ; — inintelligent, pouvait-il exercer cet incroyable ascendant sur ses hommes ? lâche, pouvait-il communiquer le courage et l'énergie ? Il est avéré cependant que, dans toute mêlée, Lopez se mettait à l'abri et fuyait au bruit du canon ; mais il n'attachait tant de prix à sa vie que parce qu'il était lui-même l'âme de la guerre : lui mort, le Paraguay mourait.

Après la prise d'Humaïta, la prise d'Asuncion, la capitale, fit aussi couler des flots de sang. Cependant la guerre ne se termine point encore. Lopez avait laissé Asuncion comme Humaïta, vide de ses habitants ; le peuple entier le suivit dans les bois où la résistance continua au milieu de la plus affreuse détresse, de souffrances à peine imaginables. Mais aucune torture ne peut décourager ce peuple fanatisé : quand les hommes tués en masse commencent à manquer, Lopez voit se placer volontairement sous ses ordres un bataillon d'enfants et un bataillon de femmes. Ces gens qui avaient si facilement abdiqué leur indépendance au profit de Francia, voulaient aujourd'hui mourir pour Lopez ; ils combattirent plus héroïquement pour leur servitude qu'aucun peuple ne le fit pour sa liberté.

Lorsque enfin le tyran, arrêté dans sa fuite, périt, traversé par la lance d'un soldat (mars 1870), la guerre ne finissait que faute de combattants. La population mâle était anéantie : on évalue aujour-



d'hui, dans le Paraguay, une proportion de vingt-cinq femmes pour un homme. Des 450,000 habitants que les recensements attribuent à ce pays en 1865, il n'en reste que 300,000 ! Le tiers de la Pologne américaine a péri en cinq années !

## IX

### LE DÉTROIT DE MAGELLAN

Entrée du détroit. — Le *Voltigeur Hollandais*. — Magellan. — Les *damiers*. — Colonie chilienne de Punta-Arenas. — Péage. — Démêlés entre le Chili et la Confédération Argentine. — Port-Famine. — Terre de Feu. — Le cap Pilares. — Lota.

A Montevideo, nous nous embarquons pour traverser le détroit de Magellan sur le *John Elder*, grand paquebot de la « Pacific Steam Navigation Co ». Véritable bateau anglais, le *John Elder* est triste et ennuyeux : la morgue des officiers frôle la grossièreté ; passagers sur des vapeurs français, ici nous ne sommes que des colis. Les distractions sont rares, aussi voit-on plus de bâillements qu'on n'entend d'éclats de rire. On signale quelques ba-leines, fort nombreuses dans ces parages ; dès le

lendemain de notre départ, les bancs et le plancher sont jonchés de papillons d'un blanc jaunâtre ; c'est un essaim qui s'est embarqué avec nous à Montevideo ; la fraîcheur de la première nuit en tue des centaines.

A mesure que nous descendons dans le Sud, la bise devient plus aiguë ; le froid commence à couper les visages ; on s'empaquette dans les gros pardessus d'hiver. Les passagers peu marins redoutent l'entrée du détroit ; nous y trouvons cependant une mer peu mouvementée et le navire maintient assez bien son équilibre. Le ciel n'est plus éclatant comme aux Tropiques ; l'azur tourne aux teintes affadies, mais l'atmosphère est plus limpide et nous voyons nettement la silhouette des montagnes. De loin en loin seulement, un gros nuage crève au-dessus de nos têtes et fait crépiter sur le navire une grêle bruyante. Peu après, la neige tombe par gros flocons ; le vent glacé du Sud nous la souffle au visage et transit les curieux montés sur le pont.

Les côtes, vulgaires d'abord, s'élèvent peu à peu plus pittoresques. A droite se dressent des collines saupoudrées de frimas récents, à gauche le flot vient battre les glaciers. — La nuit survient, mais nous jouissons de la pleine lune ; sa clarté blanche et dure fait mieux saillir les rocs et creuse plus profondément les déchirures et les ravins. La croix du Sud est haute sur l'horizon ; cette constellation qui

nous est devenue si familière est peu étincelante : on se la figure généralement comme deux branches de diamant ; mais, au risque d'être honni par le grand nombre de ceux qui admirent une chose d'autant plus qu'ils ne l'ont jamais vue, je confesse humblement que je lui préfère la Grande Ourse.

La navigation du détroit de Magellan est aujourd'hui parfaitement connue ; cependant, la rapidité de ses courants, la puissance de ses marées qui atteignent quinze et vingt mètres, la fréquence et l'intensité de ses vents, l'étroitesse des passes le rendent difficile et dangereux. Beaucoup de compagnies refusent d'assurer les voiliers assez hardis pour prendre cette route ; ces navires, contraints de faire le grand détour du cap Horn, attendent parfois de longs jours, battus par une mer houleuse, le vent favorable pour doubler cette pointe menaçante. Dans ces parages redoutés, *le Voltigeur Hollandais*, le vaisseau fantôme, tire ses bordées sans fin. Le commandant de ce navire maudit, conte la légende, rejeté sans cesse en dedans du Cap, cria, dans un accès de rage : « Je te doublerai malgré Dieu et Satan ! » Une voix dit dans la tempête : « Essaie jusqu'à la fin du monde ! » Il ne manque pas de matelots superstitieux qui affirment avoir vu ce navire courant, toutes voiles dehors, à travers l'ouragan.

Un homme, doué d'une audace et d'une énergie

surhumaines, Magellan, Portugais au service de l'Espagne, s'obstinant à chercher la route des Indes par l'Ouest, part d'Europe en 1520 avec cinq caravelles grandes à peine comme nos caboteurs. Il hiverne sur la côte patagonienne. Mais on est loin d'Espagne ; la vie est pénible, la rive inhospitalière, l'avenir effrayant : la révolte éclate. Le pilote portugais livre bataille, tue un de ses capitaines, en fait écarteler un autre, en abandonne un troisième sur une terre déserte et pénètre hardiment dans le détroit. Les tempêtes y sont terribles, les dangers croissent à mesure qu'on avance : un navire se perd, un autre déserte ; Magellan ne recule pas. Il entre enfin dans le Pacifique. Le sort devait lui être injuste : ce héros, plus brave, plus téméraire que Christophe Colomb, meurt misérablement aux Philippines en combattant des sauvages.

Des cinq navires partis d'Espagne avec 263 hommes, Sébastien del Cano en ramena un seul : la *Victoria*, montée par vingt-et-un matelots. Qu'importe ! Magellan avait démontré la fausseté absolue des idées géographiques de son siècle : un vaisseau parti par l'Ouest revenait par l'Orient, accomplissant le premier tour du monde, et prouvant, par un fait à la portée de toutes les intelligences, que la terre est ronde.

Pigafetta, l'historien de ce merveilleux voyage, avait accrédité de nombreuses légendes : l'une d'elles subsiste encore, et jusqu'en ces derniers temps, on attri-

buait aux Patagons, *hommes aux grands pieds*, une taille démesurée. La tête de nos marins, dit Pigafetta, arrivait à peine à la ceinture d'un Patagon et huit hommes ne pouvaient terrasser ce géant. Darwin, l'observateur précis, leur donne une moyenne de six pieds ; leur façon de se vêtir avec des peaux flottantes a sans doute contribué à faire paraître leur stature plus élevée.

La partie du détroit jusqu'à Punta-Arenas est la moins intéressante ; le défilé reste large, les rives ne se rapprochent pas encore. Des nuées d'oiseaux nous poursuivent de leur vol ; quelques-uns ont les ailes marquées de carrés blancs et noirs en cases d'échiquier ; on les nomme des *damiers*. Nous en avons capturé plusieurs en laissant flotter au vent, à l'arrière du vapeur, un long fil muni d'une épingle recourbée ; dans leur vol, les damiers accrochaient le fil avec leurs ailes et glissaient jusqu'à l'hameçon. Ces oiseaux sont pour nous une distraction permanente, et nous ne pouvons nous lasser de suivre avec un vif intérêt leur vol tantôt heurté comme une succession de zigzags, tantôt immobile ; beaucoup d'entre eux se posent sur les eaux et se balancent sur les grandes lames régulières ; beaucoup planent sans battements d'ailes et se tiennent, pour ainsi dire, en équilibre sur le vent.

La colonie chilienne de Punta-Arenas, *Sandy Point*, comme ne manquent jamais de l'appeler les An-

glais, est un petit pâtre de maisons au fond d'une baie ; derrière le village s'étendent de grands bois. Le passage des vapeurs est la seule distraction des habitants de ce coin perdu, et leur seule communication avec le reste du monde.

Punta-Arenas était d'abord un simple lieu de déportation ; peu à peu on permit aux condamnés de s'établir dans des maisons indépendantes. Un grand nombre en profita pour s'évader ; les uns réussirent à gagner la Plata ; la plupart ne purent retrouver leur chemin parmi les ravins et les monticules dont l'uniformité n'offre aucun point de repère ; ils moururent dans les Pampas inhospitalières. Malgré ces désertions, Punta-Arenas vit s'accroître le nombre de ses maisons. Le gouvernement fit venir en une seule fois cinq cents habitants de la colonie pénitentiaire de Chiloë pour peupler la colonie de Punta-Arenas ; il comptait les entretenir à ses frais, mais quelques années après leur arrivée, les Chiloëns, croisés d'Araucaniens et de blancs, durs à la fatigue, habitués aux intempéries, sobres et travailleurs, se suffirent à eux-mêmes et devinrent d'excellents colons.

Le climat est très salubre ; il est moins rigoureux dans cette contrée, à latitude égale, que dans l'Amérique du Nord ; le détroit, la forme même de la pointe sud-américaine, effilée, ouverte aux vents humides, enfin l'absence de courants froids venus

du pôle, modifient les conditions atmosphériques ; et, bien que situé à une dizaine de degrés plus au Sud que Québec n'est au Nord, Punta-Arenas ne connaît ni les chaleurs accablantes, ni les froids excessifs du Canada. A cette époque de l'année cependant, en juillet, c'est-à-dire en hiver, la gelée est continue.

Des messieurs enveloppés de fourrures montent à bord, et nous donnent sur l'état présent de la colonie des renseignements tout en sa faveur : elle possède, disent-ils, de grands troupeaux ; les grains, les légumes, les fraises y viennent à merveille. Le plus enthousiaste raconte qu'on vient de cueillir un chou d'un mètre de diamètre.

On a cru un instant que la découverte de mines de charbon à Punta-Arenas allait imprimer à sa prospérité un mouvement ascensionnel très rapide ; mais le charbon est d'une qualité tellement inférieure qu'il est très difficile de s'en servir.

Un commerce productif pour les gens du pays consiste dans la vente des fourrures de guanacos et des peaux d'autruches ; on fait avec ces dernières des tapis aussi jolis que peu durables. Autrefois les Patagons cédaient ces produits à bas prix ; ils les échangeaient pour de vieilles culottes ou de vieux souliers ; aujourd'hui tout cela s'achète moins cher à Buenos-Ayres qu'à Punta-Arenas. Une autre industrie des Feugiens consistait à barrer la route aux



grands steamers : montés sur de misérables canots, ils venaient réclamer le péage; le vapeur stoppait et distribuait à ces prétendus maîtres du détroit des biscuits, des vêtements, du tabac; mais les capitaines anglais ne se soucient plus de s'arrêter pour donner aux passagers ce spectacle bizarre.

Les territoires méridionaux de la Patagonie, improductifs et inutiles aujourd'hui, pourront devenir plus tard une source importante de richesses grâce à l'agriculture et aux mines. La République Argentine et le Chili le comprennent, et tous deux convoitent également cette immensité déserte. L'ambiguïté des documents que chacune des deux Républiques invoque semble donner raison à l'autre. Déjà la guerre a failli éclater; pourra-t-elle toujours être conjurée? Géographiquement la Pampa appartient aux Argentins; mais les Chiliens se sont installés au détroit et possession d'un fort vaut titre.

Quittant Punta-Arenas, nous passons devant Port-Famîne dont l'histoire est lugubre. Sarmiento y fut envoyé par l'Espagne pour fortifier ce point : il y laissa quatre cents hommes et trente femmes. En regagnant l'Espagne il fut capturé par les Anglais; la colonie fut oubliée. Cinq ans après Cavendish n'y trouvait que quinze survivants : douze hommes et trois femmes.

Huit heures environ après avoir quitté Punta-

Arenas nous entrons dans la partie la plus grandiose du détroit. Le matin, dès quatre heures, avec une conviction que n'a pu entamer encore un an et demi de voyages, je monte sur le pont. Je craignais qu'une pareille ardeur ne fit naître quelque sourire, mais les Anglais ne s'étonnent d'aucun enthousiasme en voyage. Sur le pont je trouve deux dames : « A deux heures du matin, me dit l'une d'elles, il faisait déjà jour. »

Les montagnes creusées de gorges profondes, balafrées de ravines, portent fièrement leur couronne de neiges éternelles ; elles tombent à pans précipités dans la mer ; parfois, sur leurs flancs abrupts, un ruisseau court en zigzags comme une brisure de givre. Partout des pics désolés et sombres, des escarpements grisâtres, des déclivités vertigineuses, un chaos de pierre et d'écume ; enfin des glaciers où sont réunies toutes les splendeurs du bleu. Le décor entier présente une physionomie imposante, sévère, hautaine.

Sur notre gauche fuit la Terre de Feu ; là viennent mourir dans les flots glacés les dernières ondulations des Andes. L'aridité et la solitude sièent à ces grands sommets volcaniques balayés par le vent ; seuls les oiseaux habitent ces roches déchiquetées ; à peine si de rares Indiens les parcourent à la recherche de leur proie. Vainement, au <sup>xix</sup><sup>e</sup> siècle, un excentrique, Pertuiset, sur la foi d'une somnam-

bule, a prétendu renouveler dans ces déserts glacés les riches conquêtes des Espagnols ; cette île, au climat âpre, sans cesse battue par les tempêtes des deux Océans, créée par les forces ignées, et qui a projeté devant elle comme des éclaboussures de lave les rochers des États et du Cap Horn est véritablement la fin du monde habitable.

Le cap Pilares, qui marque l'extrémité de l'île Désolation et le terme du détroit, est une montagne rocheuse puissamment crevassée qui tombe en trois bords dans la mer. Un rayon de soleil, glissant entre deux gros nuages de pluie, fait étinceler le cap comme un phare. Au loin des écueils émergent, noirs sur l'écume des vagues ; l'Océan est furieux ; parfois une lame énorme borne notre horizon à vingt mètres. Nous nous tenons au large ; les vapeurs allemands, au contraire, ont coutume de suivre le canal de Smith, qui passe entre la côte et les îles nombreuses ; ils y trouvent une navigation plus hasardeuse et qui demande un grand soin avec une grande expérience, mais ils évitent la grosse houle et les tempêtes fréquentes sur la pleine mer.

Nous longeons les côtes d'Araucanie et les îles Chiloë avant de nous arrêter à Lota. Lota était, il y a peu d'années, un village insignifiant, mais la découverte du charbon à fleur de terre y a provoqué le développement de l'industrie. Une fonderie de cuivre s'y est installée, et, à côté de la fonderie, une

fabrique de tuiles réfractaires; de nombreux fourneaux laissent durant la nuit échapper de longues flammes, véritables phares du port naissant.

La grande curiosité de Lota c'est le château du propriétaire des mines, devenu millionnaire important. Le jardin est fait sur un roc aride et nu, dans une situation magnifique : il domine la baie grande et doucement contournée. Un petit fort armé d'une demi-douzaine de canons fait partie du jardin. Rien n'a semblé trop coûteux à M. Cousiño : il a fait venir d'Europe des statues et des vases de bronze ; il a même construit un pont suspendu, le pont Isidora, qui porte l'inscription *labor omnia vincit*. L'activité et l'animation de ce coin sablonneux, premier point où nous touchons la terre chilienne, nous préviennent dès l'abord en faveur de ce pays laborieux et patient.

## X

### VALPARAISO ET SANTIAGO

Valparaiso. — La ville et le port. — Propreté. — Chemin de fer. — La Perle des Andes. — Le condor domestique. — Cerro de Santa Lucia. — Les Chiliens.

Valparaiso, vallée du Paradis ! Un nom bien pompeux pour ce vallon étroit et mesquin, resserré entre les collines et la mer ; il faut l'attribuer au patriotisme de son fondateur, Juan de Saavedra, qui, né lui-même à Valparaiso en Espagne, voulut vivre à Valparaiso en Amérique. Au point de vue scientifique, Valparaiso est le point de la terre où l'on a pu le mieux observer les différences de niveau se produisant naturellement sur le globe : en 220 ans la côte s'est élevée de 19 pieds.

Valparaiso semble brisé en gros morceaux. Arrêtée par les collines, la ville n'a pu gagner

en largeur : elle a serpenté le long du rivage. Longue de plus d'une lieue, et, à certains endroits, large à peine de 50 mètres, elle est faite comme le territoire même de la République : c'est une longue bande sans profondeur. Cependant, Valparaiso, ne pouvant s'accroître en reculant, tente de s'agrandir en avançant : chaque année on comble une partie du port, et la ville s'augmente de tout le territoire conquis sur la mer.

Le port est animé ; autour des docks flottants, un grand nombre de navires déploient tous les pavillons, excepté cependant le pavillon espagnol : la bannière castillane est bannie de tout port chilien, depuis que les Espagnols commirent, en 1865, la cruauté de bombarder Valparaiso sans défense. L'Espagne cherchait depuis longtemps un prétexte pour se venger d'une insulte faite par le Chili, qui, inaugurant son premier chemin de fer, au lieu de disposer l'étendard castillan parmi les autres bannières, l'étendit sur un banc en guise de siège. Ce prétexte, l'Espagne le trouva dans le refus fait par les Chiliens de vendre du charbon à ses navires en guerre avec le Pérou. La vengeance serait moins facile aujourd'hui, car, depuis le bombardement, la ville ouverte s'est munie de remparts, les forts ont surgi de l'eau et se sont couronnés de canons.

Il existe presque des monuments à Valparaiso : l'église des Pères-Français est presque gothique, et,

dans ce genre, elle passe pour la plus belle de l'Amérique du Sud.

J'ai remarqué l'élégance de certains étalages qui copient nos magasins d'Europe. J'ai remarqué surtout l'extrême propreté des rues : si un négligent s'avise de jeter sur le trottoir des chiffons ou des papiers, il n'est pas impossible qu'un policeman le force à les ramasser. Cette propreté méticuleuse fait songer à une ville légendaire de la Hollande, dont les habitants scandalisés désignaient certaine année par ces mots : « L'année où un étranger a craché dans la rue. »

Le chemin de fer qui conduit, en quatre heures, de Valparaiso à Santiago est le premier qui ait franchi les Andes ; encore ne traverse-t-il que la Cordillère de la côte, car la capitale se trouve dans une vallée encaissée entre ce premier contrefort et la grande Cordillère centrale.

La route est sans intérêt : le train tourne sur le flanc de collines nues et sablonneuses ; des cactus croissent abondamment. On salue, au passage, le merveilleux Aconcagua (6,798 mètres). Le profil des Andes chiliennes atteint, par endroits, une élévation grandiose ; cependant, on croit avoir trouvé une tranchée naturelle dans cette haute muraille de pierre. La rivière Aysen, qui se jette dans le Pacifique, prendrait, dit-on, sa source dans la République Argentine et passerait les Andes par une cassure.

Si Valparaiso s'appelle la Perle du Pacifique, Santiago s'appelle la Perle des Andes et mérite mieux son nom. Assis au fond d'un bassin circulaire, Santiago est entouré de montagnes et de glaciers. Le climat est agréable et sain, quoique soumis à de brusques variations : la température moyenne est de 12 degrés centigrades; elle est à peine plus élevée que celle de Paris.

La ville est étendue et soignée; on y retrouve, en guise de pavés, les petits galets de Valparaiso, très pointus, mais très propres. Malgré la menace des tremblements de terre, fréquents ici comme à Valparaiso, Santiago vise un peu à l'effet monumental : une place bordée de palais, sur laquelle s'ouvrent deux passages, semblables aux galeries Saint-Hubert de Bruxelles, et dont les habitants sont très fiers, justifie à moitié cette prétention. L'Alameda est grande mais solitaire; on y rencontre moins de promeneurs que de statues de bronze : la plus remarquable est celle du général O'Higgins, qui, par un miracle d'équilibre, se maintient sur son cheval cabré droit. L'attitude est pleine de furia et d'énergie. La statue est signée : Carrier-Belleuse. Quelques maisons sont grandes et belles; plusieurs ont conservé le caractère des constructions espagnoles. Un habitant de la ville a fait construire une réduction de l'Alhambra, véritable curiosité.

Le pont de Cal y Canto ne manque pas d'origina-



lité : il supporte des petites guérites de pierre, où des boutiquiers d'infime catégorie débitent leur marchandise. Il passe le Mapocho, à sec aujourd'hui : à peine un filet d'eau court-il entre de gros tas de galets ; les laveuses font sécher leur linge dans le lit même de la rivière. Il paraît que cette rivière sans eau déborde quelquefois.

Au jardin botanique, les rosiers s'élèvent en buissons ; les fleurs s'épanouissent en abondance. Le parc sert de Bois de Boulogne à Santiago ; on y rencontre de nombreux équipages. Les chevaux de selle, chauds et vifs d'allure, sont dressés à se maintenir constamment en mouvement. Au trot, ils lancent leurs pieds de devant vigoureusement en dehors ; ce défaut, regardé par les Chiliens comme une qualité, ne s'obtient qu'après un apprentissage spécial : on attache aux jambes de l'animal, en dehors, des poids qui le gênent et le blessent ; pour s'en débarrasser, le cheval s'accoutume à donner des coups de pied de côté. Au parc, j'ai eu l'occasion de voir aussi le roi des Andes, le condor, cet oiseau que ses ailes puissantes élèvent bien au-dessus des plus hautes cimes connues. Le roi des Andes, parfaitement apprivoisé, se laissa gratter la tête, ni plus ni moins qu'un vulgaire perroquet.

Les Santiaguins (ils l'avouent eux-mêmes), ont peu de goût pour les distractions publiques. Jamais un impresario n'a pu faire fortune chez eux ; ils

préfèrent le cirque au théâtre ; mais, par une bizarre contradiction, c'est Santiago qui possède le plus beau théâtre de l'Amérique du Sud.

Ce qui donne surtout à la ville un caractère particulier, et constitue son trait véritablement saillant, c'est le Cerro de Santa-Lucia. Dans une colline uniquement faite de gros rochers, on a taillé en pleine pierre des escaliers en colimaçons, on a bâti des petits observatoires ; dans les creux on a fait pousser des arbres et des plantes ; sur les rocs saillants on a planté des statues ; on a construit une infinité de petits bastions et de murs crénelés ; peu à peu cette colline a pris l'aspect des châteaux coquets dont Nuremberg semblait avoir la spécialité.

Nous avons passé à Santiago la Toussaint et le Jour des Morts. Toute la population se rend au cimetière ; mais au lieu des couronnes banales de perles ou d'immortelles, chacun apporte sur les tombes de gros bouquets et des guirlandes de fleurs naturelles ; les pierres funéraires disparaissent entières sous les gerbes parfumées. Le cimetière ainsi paré revêt un aspect riant, presque séduisant.

Le peuple chilien, industriel et actif, recourt le moins possible aux produits de l'étranger. Le *roto*, l'homme du peuple, fabrique lui-même sa *chicha* avec le raisin de sa vigne. Les glaces et les sorbets, des raretés dans les villes brésiliennes, sont fort goûtés des habitants de Valpa-

raiso et de Santiago ; aussi les cafés, les bars et les glaciers sont nombreux. On peut y voir les jeunes femmes s'attarder un instant ; malheureusement les Chiliennes ne passent pas pour jolies. Pour les courses du matin, les promenades discrètes, les visites à l'église, elles portent uniformément le *manto* ; ce long voile, noir comme leur robe, les fait un peu ressembler à des nonnes ; mais elles n'ont garde de couper leurs chevelures qui sont les plus longues et les plus touffues. Les jeunes gens, très recherchés dans leur mise, au courant des gravures de modes parisiennes, se sont acquis une réputation d'élégance : ils sont les dandys du continent sud-américain.

On rencontre par les rues beaucoup de visages marqués de la petite vérole ; le Chili est le pays où sévit le plus cette vilaine maladie. Grâce à la vulgarisation du vaccin, elle tend à diminuer, mais parmi le peuple, par ignorance ou par incurie, beaucoup négligent encore cette précaution élémentaire ; aussi la *pesta viruela* demeure-t-elle en permanence, avec des recrudescences de temps à autre.

Le Chili convoite depuis longtemps l'Araucanie ; il ne possède cette province que sur les cartes géographiques. Les Araucaniens, belliqueux et fiers, firent perdre aux conquérants espagnols plus de soldats que tous les autres Indiens ensemble et ne se laissèrent jamais soumettre ; aujourd'hui encore ils sont libres, et seuls maîtres de leur domaine.

Chacun connaît l'histoire de ce Français, Antoine de Tounens, ancien avoué de Périgueux, qui se fit par eux proclamer roi, sous le nom d'Orélie I<sup>er</sup>; il combattit contre les soldats des frontières, et fit à la France hommage de son royaume. La France refusa de détrousser le Chili.

Le Chili ne compte guère plus de deux millions d'habitants. Ce chiffre augmente lentement, car le Chili est de l'Amérique du Sud le pays le plus éloigné de l'Europe, la grande pourvoyeuse d'émigrants; même une émigration peu importante, mais continue, affaiblit la population chilienne au profit du Pérou. Le Chili n'est pas naturellement riche : sa principale exportation consiste en plomb, en argent, surtout en cuivre ; l'agriculture représente un tiers du revenu. Mais le Chili travaille ; dans le continent sud-américain, il est le seul pays entièrement en dehors des tropiques, et son climat tempéré communique aux habitants une activité qui compense la médiocrité relative de la contrée. Les Chiliens sont plus honnêtes et plus laborieux que les fils des pays voisins, et, plus civilisé, le Chili est plus sympathique aux étrangers.

Si le Chili ne possède pas les ressources agricoles de la République Argentine, ni les mines du Pérou, il possède en revanche un grand bon sens politique : il n'aime pas les révolutions. Il voit par l'exemple de ses voisins, stationnaires grâce à leurs discus-

sions, combien ces discussions sont funestes, et il profite sagement de l'expérience acquise aux dépens d'autrui. Le Chili est prudent ; s'il n'aime pas à se battre contre lui-même, il ne tient pas davantage à guerroyer contre d'autres nations : tout récemment une guerre faillit éclater entre ce pays et la Confédération Argentine au sujet de l'éternelle délimitation de frontières dans la Patagonie ; la modération calculée du Chili a écarté le conflit pour le plus grand bien des deux contrées. Les grandes crises commerciales sont également plus rares ici ; en ce moment pourtant la mystification de Paraff, ce « *faiseur* » qui prétendait retirer deux kilos d'or d'un kilo de minerai, a durement éprouvé et les particuliers et les plus fortes maisons.

Loin d'être le pays des vastes exploitations et des grands maniements d'argent, le Chili progresse, pour ainsi dire, par des qualités toutes bourgeoises. Le caractère général du pays représente la somme des caractères des habitants chez qui l'épargne est la qualité dominante, et le marchandage une tendance invétérée. Ce n'est pas de l'avarice, c'est simplement le contraire de la prodigalité irréfléchie du Péruvien ou du Brésilien. La vraie devise du Chili n'est point celle qu'il a orgueilleusement gravée sur ses piastres : « Par la raison ou par la force », c'est l'exergue plus modeste qu'on lit sur sa nouvelle monnaie d'un sou : « L'économie, c'est la richesse. »

## XI

### LE PÉROU

Côte Bolivienne. — Tremblements de terre. — Le Callao. — Lima. — Le quartier chinois. — Course de taureaux. — Le chemin de fer de la Oroya. — Les verrues et le *soroche*. — Chorillos. — Ancon. — Cimetière indien. — Les fouilles. — Momies. — Le premier Fils du Soleil. — Puissance absolue des Incas. — La conquête. — Richesses du pays. — Guano et salpêtre. — Départ pour Guayaquil. — Arrivée à Panama.

La première terre que nous apercevons après notre départ de Valparaiso, c'est la côte de Bolivie, hautes montagnes faites d'un sable aride, paysage monotone, désolé, mais qui au coucher du soleil se colore des plus riches nuances et s'habille de pourpre et de violet. Derrière ces montagnes s'étend le désert d'Atacama, ondulé, sans eau, sans ombre, à peine parcouru par quelques Indiens, les gens les plus sobres du monde, condamnés à faire vingt lieues pour

atteindre l'endroit où croupit une mare. Dans ces *arenales* qui se prolongent pendant des centaines de lieues, l'œil ne découvre pas une touffe verte, l'oreille épie vainement le chant d'un oiseau : la mort et le silence règnent en maîtres absolus.

Derrière son désert la Bolivie demeure à son gré, ou plutôt contre son gré, séparée du reste du monde ; elle est condamnée au régime cellulaire, fatal aux peuples comme aux individus. Pour comble d'infortune, ce pays, affranchi par le héros dont il porte le nom, Simon Bolivar, est déchiré par les luttes intestines, ruiné par les exactions d'une série de présidents, tyrans au petit pied, dont l'un essayait dernièrement de vendre sa patrie au détail.

La Bolivie ne possède que deux petits ports ; ce grand pays intérieur semble s'étirer avec effort pour atteindre la mer qu'il ne touche que par une étroite lisière. Nous nous arrêtons à Antofogasta, misérable conglomerat de cabanes qui sert de débouché aux mines exploitées loin du rivage. Jamais encore je n'avais vu de paysage aussi lugubre ; le cadre en est formé par de hautes montagnes de sable ; pas une tache de verdure sur ces ocres froides.

Comme l'homme désire toujours les choses qui lui manquent, un propriétaire d'Antofogasta a fait venir de Bordeaux un chargement de terre végétale. Grâce à lui un ou deux passagers ont pu se donner le plaisir enfantin de fouler ici même le sol natal.

On conte plaisamment qu'un autre habitant, tout aussi amoureux de la nature, se contenta d'une végétation artificielle et fit peindre sur le mur de sa maison un arbre verdoyant. Ce spectacle fit la joie des mules de la contrée, qui toutes, victimes de leur illusion, s'empressaient de donner en passant un coup de dents à cette verdure alléchante. Le pauvre arbre s'en alla branche par branche, et en peu de temps le mur se trouva si dégradé que notre homme, pour éviter de nouveaux mécomptes, se décida à repeindre son arbre en bleu.

Nous traversons la zone des calmes du Capricorne; comme sous l'Équateur les grandes vagues métalliques se traînent lourdement. La côte du Pérou succède à la côte de Bolivie, aussi morne, aussi désolée. La ville d'Arica, bâtie sur le sable, est triste comme le terrain qui l'entoure; le moindre vent soulève, creuse, bouleverse à son gré le sol mouvant qui la supporte, et crée dans ses rues des tourbillons de poussière. La nourriture des habitants est amenée chaque jour de l'intérieur; que les communications s'interrompent, et tous meurent de faim.

La grande curiosité d'Arica, c'est le vapeur américain échoué au milieu des sables à deux milles du rivage; un tremblement de terre l'a rejeté loin de son élément. Le 13 août 1868, les secousses se suivirent sans interruption; toute la côte fut ébranlée: les maisons se renversaient, la population mourait



écrasée sous les débris, les vaisseaux ancrés dans les ports roulaient sur leurs chaînes et sombraient ; à Arica la mer s'éleva soudainement, se rua sur la ville, et se retira, laissant le vapeur, emportant les maisons.

Les tremblements de terre sont le fléau du Pérou. Dans notre courte station à Arica nous avons ressenti une légère secousse ; le phénomène s'est produit ici accompagné des mêmes symptômes qu'à Port-au-Prince (Haïti). La chaleur était lourde et d'une pesanteur particulière ; les saccades se sont répétées, peu violentes, mais rapides, et suivies d'un roulement sourd ; elles produisaient un berceement qui ne peut être comparé à aucun autre. Les étrangers se préoccupent peu de ces faibles commotions, mais les gens du pays se montrent plus effrayés, parce qu'ils connaissent mieux les terribles effets du *temblor* ; une charmante Péruvienne de Lima nous avouait qu'à la première alerte elle fuyait sa maison et courait se réfugier au centre même de la place voisine, hors d'atteinte des écroulements.

Mollendo, notre dernière escale avant le Callao, est une ville moins aride que ses sœurs du rivage. Mollendo fait quelques tentatives de végétation, et au lieu de s'ensabler dans l'arène, elle s'élève sur des rochers où vient écumer la mer. Mollendo, grâce à son chemin de fer qui touche le lac de Titicaca, est le point de contact du Pérou avec la

Bolivie. Ce chemin de fer qui devait se prolonger jusqu'à Cuzco n'est pas terminé malheureusement, et l'état présent des finances péruviennes rend improbable son achèvement rapide. Mollendo sert aussi de Trouville à Arequipa, ville célèbre au Pérou par ses révolutions, ses tremblements de terre et ses jolies femmes ; plusieurs passagères qui viennent de monter à bord justifiaient en effet le proverbe : « Qui veut rester garçon ne visite point Arequipa. »

La baie du Callao est large et paisible ; la mer y est toujours calme. Les pélicans gris, ces actifs fabricants de *guano*, volent par bandes serrées au ras des eaux. Sur les rochers s'ébattent des tribus de phoques ; une de leurs troupes vient jouer autour du steamer ; leur tête douce, intelligente et fine émerge gracieusement, mais à la moindre alerte ils plongent d'un seul élan pour reparaitre trente mètres plus loin. Ces animaux sont très nombreux sur toute la côte du Pacifique et dans le détroit de Magellan. On fait à certaine variété une chasse acharnée, car leur fourrure est d'un prix élevé.

Le Callao compte toujours une grande quantité de navires : c'est le port le plus animé du Pacifique après San-Francisco. Il est bien défendu par ses forteresses et par l'île San-Lorenzo ; il a vaillamment repoussé l'attaque de l'escadre espagnole. Malgré ses destructions successives par les bombardements

et les tremblements de terre, le Callao est aujourd'hui florissant ; ses grandes rues droites sont garnies de maisons commerçantes. Ici, comme partout, depuis Charleston jusqu'à Sainte-Catherine du Brésil, la voirie de la ville est confiée aux vautours appelés au Pérou *gallinazos*.

Le Callao est surtout le port de Lima, et la proximité de la capitale y entretient un grand mouvement. Deux lignes de chemin de fer conduisent à Lima ; le trajet est d'une demi-heure à peine. Le train traverse une plaine verte sur notre droite, sablonneuse sur notre gauche ; les maisons faites en terre sèche ne se détachent pas sur le sol dont elles revêtent la teinte grise et sale ; la poussière est suffocante. La poussière est le grand fléau de ce pays dont chacun connaît la sécheresse proverbiale. A Lima un parapluie est une véritable curiosité ; à Payta on cite une période de vingt années sans orages. Les habitations du Pérou sont si peu construites en prévision des averses, qu'à la suite d'un hiver exceptionnellement pluvieux, la plupart furent détériorées : dans les villes où les maisons sont en pierre, l'eau s'accumulait sur les terrasses et, faute d'écoulement, filtrait à travers murs et planchers ; dans la campagne, les murailles en *adobes* (briques de terre sèche) étaient littéralement dissoutes.

Nous côtoyons le Rimac, petit ruisseau à cette époque, succession de flaques plutôt que nappe con-

tinue. Des nègres y pêchent des écrevisses magnifiques et des petits poissons; à leur ceinture est attaché un grand sac qui traîne dans l'eau de façon à conserver les victimes vivantes. Nous passons devant une succession de maisons borgnes et lépreuses; devant elles s'alignent des tas d'ordures. Lima manque de coquetterie et se présente à nous par son plus vilain côté; c'est une élégante qui fait passer ses visiteurs par son cabinet de toilette.

L'ancienne capitale des vice-rois a conservé une physionomie originale et tranche vivement sur les autres cités sud-américaines. En dépit de leurs galets pointus, j'aime ses rues pittoresques. Ses maisons sont ornées de galeries de bois accrochées à la muraille; ces boîtes ouvragées, garnies de grillages et d'arabesques, sont de véritables chambres suspendues; elles ont un aspect mystérieux et coquet et rappellent les plus ravissants moucharabiés turcs; mais elles sont moins discrètes, et, dans leur demi-teinte, les visages de femmes s'estompent et s'adoucissent sans se cacher. Quelques-uns de ces balcons, surchargés d'enfants, ressemblent aux vitrines d'un marchand de jouets, derrière lesquelles sourient de ravissantes poupées. Malheureusement la municipalité, invoquant l'hygiène et la clarté, interdit d'accrocher ces balcons aux nouvelles maisons; sous prétexte de santé publique elle va tuer le pittoresque.

Lima tire grande vanité de ses églises et de ses

couvents. Le cloître de San-Francisco est vieux et curieux. La cathédrale ne manque pas de grandeur et d'originalité; on y retrouve la surcharge d'ornementation dont le catholicisme espagnol fut le grand promoteur. Une grosse poutre fait saillie sur la tour. « C'est la poutre *présidentielle*, nous dit un complaisant cicerone : en temps de révolution, on y pend les présidents. » On y a pendu en effet l'usurpateur Gutierrez.

Une autre curiosité de la ville, c'est son cimetière. Cette nécropole est propre et presque souriante. Au lieu d'enterrer les défunts, on les cimente dans des niches creusées dans une muraille. Rangés symétriquement, portant tous la même plaque commémorative, ce sont des livres alignés dans la bibliothèque de la Mort.

Tout un quartier de Lima appartient exclusivement aux Chinois. Ici, comme partout, cette race patiente, sobre, économe, s'est promptement acclimatée; elle tend à se multiplier, et se croise souvent avec la population déjà hétérogène. Ces mélanges multiples de jaunes, de blancs, de noirs et de rouges produisent des nuances et des types intermédiaires variés à l'infini, dont l'origine est souvent fort difficile à démêler. Le vocabulaire qui sert à désigner ces différents bâtards est très complexe.

Les Chinois conservent cependant intacts leurs

habitudes et leurs pratiques religieuses; ils ont leur théâtre dont les représentations durent jusqu'au matin; ils brûlent leurs petites bougies minces comme des allumettes devant leurs idoles; ils fument l'opium, et l'on rencontre dans les rues de malheureux abrutis se tenant aux murs, livides, décharnés, aveugles les yeux ouverts.

Ces juifs d'Asie exercent tous les métiers. Grâce à leur sobriété, ils font parfois fortune, même dans les plus bas emplois. Quelques-uns, s'établissant médecins, ont conquis une nombreuse clientèle; on leur prête des cures merveilleuses, mais leurs confrères blancs se montrent très mécontents de la concurrence, et commencent à les persécuter. Quant aux Chinois qui travaillent aux haciendas, sucreries ou caféières, ce sont de véritables esclaves. Un planteur ne dit pas qu'il *engage* des Chinois, il dit qu'il les *achète*. Cette possession n'est cependant consentie par les Chinois que pour un temps déterminé, généralement neuf années, après lesquelles ils recouvrent leur liberté.

Lima est une ville de plaisirs et de fêtes bien plus qu'une ville de travail. Les Péruviens ont conservé le goût des spectacles brillants, des combats de coqs, des luttes entre animaux de toutes sortes, chiens, tigres et lions. Nous avons eu l'occasion d'assister à une course de taureaux magnifique, donnée au bénéfice d'une compagnie volontaire de pompes à

incendie. Les animaux, choisis avec un soin particulier, étaient autant de cadeaux faits à la *cuadrilla* par de riches propriétaires; on les avait ornés de grandes capes de soie et de velours, toutes brodées d'or et d'argent, présent offert par les dames au vainqueur de l'animal. Le succès de la journée revint aux *capeadores* à cheval. Je n'avais pas encore eu l'occasion d'admirer ces cavaliers qui, au lieu de repousser l'animal d'un coup de lance, se confient à l'agilité de leur monture; ils évitent l'attaque par un écart brusque ou un arrêt soudain, et toujours les coups de corne se perdent dans l'étoffe légère qu'ils font voler autour d'eux.

Le Président assistait à la course. L'immense amphithéâtre, qui peut, affirme-t-on, contenir quinze mille personnes, était rempli d'une foule animée et bruyante. La bonne société commence à délaisser ce genre de spectacle, et les loges ne contenaient qu'un petit nombre de Liméennes aristocratiques. Cependant quelques dames se montraient sur les gradins; l'affiche ne disait-elle pas que, dans un but humanitaire, on mettrait dix taureaux à mort? Outre les dix taureaux, un toréador fut à moitié tué.

Lima, réputé pour ses fêtes, ne l'est pas moins pour la facilité de ses mœurs. Tout le Pérou en général jouit d'une réputation de galanterie qui n'est point usurpée. Il est juste de dire aussi que les Péruviennes ne mentent pas à leur renom de beauté.

La Havane seule peut lutter avec Lima pour la grâce et le charme de ses femmes.

Pour les sorties du matin, les charmantes Péruviennes s'enveloppent de la *manta*, ce grand châle noir qui s'enroule autour de la tête et des épaules, et que nulle autre Sud-Américaine ne sait draper aussi gracieusement. Mais, dans la journée, le voile noir est remplacé par des toilettes brillantes, car ce masque trop discret est interdit le soir à toute femme distinguée. Semblable au haïk des Mauresques, la *manta* ne laisse apercevoir du visage que deux grands yeux noirs. Si parfois cet abri mystérieux s'entr'ouvre et permet au promeneur d'admirer au passage des traits harmonieux, et un teint mat rendu plus blanc par l'ombre qui l'entoure, il faut en accuser la coquetterie féminine. Moins rigide que la Musulmane, la Péruvienne souvent ne pique la curiosité que pour le plaisir de la satisfaire.

Ces jolies coquettes ont des enfants adorables. J'ai rencontré souvent chez le glacier où nous prenions nos *helados* un groupe ravissant de quatre petites sœurs auxquelles nous faisons des distributions de bouquets pour le plaisir de les regarder sourire. En voyant combien certaines mères ont gardé la fraîcheur et la grâce de la jeunesse, on hésite à ajouter foi à leur fécondité : on m'a cité un ménage dont les époux n'avaient pas quarante ans, et comptaient vingt-quatre enfants.



Notre première excursion en dehors de Lima est consacrée au chemin de fer de la Oroya, digne rival du chemin de fer de Mexico. Cette ligne merveilleuse n'est pas encore terminée, et la mort de M. Meiggs, le grand entrepreneur des chemins de fer sud-américains, retardera de beaucoup son achèvement. Cette route, échelle appliquée au flanc de la Cordillère, doit passer les Andes à une hauteur presque égale au Mont-Blanc (Mont Meiggs, 4,800 mètres).

Pour atteindre le pied de la montagne, nous traversons une longue plaine. Depuis Lima jusqu'à Chosica, le train court au travers de riches haciendas, mais soulève de tels tourbillons de poussière que nous nous voyons contraints de fermer toutes les fenêtres au risque d'étouffer.

Bientôt nous entrons dans la montagne et nous nous élevons sur les roches vives. Le torrent que nous côtoyons et traversons à toute minute, s'élargit et forme des îlots pierreux; ses bords faits de gravois se haussent tout à coup, emprisonnent un lac presque sanglant, qui contraste durement avec le vert de la rive et le bleu du ciel.

A mesure que la route monte, elle se fait plus imposante. A partir de Chaupichaca, les pentes deviennent abruptes; parfois nous ne pouvons deviner, entourés de montagnes, quelle passe le chemin de fer va choisir. L'ascension de quelques sommets ne se fait pas circulairement, mais en zigzag; à

chaque angle, des aiguilles renvoient le train sur une autre voie montante; tantôt la machine tire à l'avant, tantôt elle pousse à l'arrière.

Au-dessous de nous serpente un sentier réservé aux arrieros; les mules qui l'escaladent se trouvent dans des positions invraisemblables sur ces déclivités. Plus loin, sur un rocher qui nous domine, des chèvres accrochées, je ne sais comment, nous regardent passer, leurs quatre pieds réunis sur une même pointe de pierre. Les phrases rendent mal l'aspect merveilleux des gorges que nous traversons; aucune végétation ne cache leurs flancs hardis; de très loin en très loin seulement, des ricins, des héliotropes, des fuchsias, des cactus, poussent incertains et timides; mais cette aridité est grandiose. Les ponts qui relient une sierra à l'autre sont en fer; on a supprimé toute charpente inutile, et, ma foi! l'on ne franchit pas sans une certaine appréhension le grand viaduc d'Agua Verrugas. Jeté à une hauteur étonnante, il reste soutenu au-dessus de l'abîme par des supports entrelacés, tenus comme des fils d'araignée.

Le nom d'Agua Verrugas donné à cet endroit provient d'une maladie étrange, particulière, semble-t-il, à certaines localités des Andes. Les ouvriers qui travaillèrent à sa construction virent leur corps se couvrir de verrues qui se transformaient bientôt en ulcères sanguinolents; ceux dont les ulcères ren-

traient mouraient généralement. Le docteur Macedo de Lima, qui a beaucoup étudié cette cachexie verruqueuse, ne la considère point comme très dangereuse; il l'attribue uniquement à la qualité de l'eau. D'autres médecins l'imputent à la stagnation et à la raréfaction de l'air. Cette maladie endémique était connue du peuple des Incas; en effet, quelques statuettes déterrées dans les plus anciens cimetières portent sur leurs membres la figuration de ces pustules.

Nous avons eu le bonheur d'échapper au *soroche*; on appelle ainsi le malaise causé par la raréfaction de l'air à de grandes altitudes. Deux de nos compagnons, moins heureux, ont éprouvé des saignements de nez et d'oreilles. Le *soroche* est surtout douloureux par les nausées et l'oppression qu'il occasionne; il affecte les animaux plus que les hommes, et dans des cas assez rares il détermine la mort subite. Les Indiens attribuent le *soroche* à des émanations d'antimoine; ils l'appellent même la *veta* (la mine); en différents endroits bien connus le muletier vous recommandera de ne point surmener votre bête: « Monsieur, dit-il, il y a beaucoup de *veta* par ici. » Il semble avéré en effet que des causes locales aggravent le *soroche* en certains points qui, moins élevés que d'autres, produisent cependant un malaise plus violent; ce fait est probablement dû à l'orientation de divers creux de terrain; l'air ne s'y

renouvelant pas y est facilement vicié, et sa stagnation, si elle ne produit point seule la maladie, en augmente certainement les effets.

San-Mateo, situé à trois mille mètres de hauteur, est un joli village dont les maisons semblent avoir roulé pêle-mêle de quelqu'un des hauts sommets qui l'entourent jusque dans le vallon où elles se sont groupées en désordre. Cinq ou six lamas domestiques, portant leur charge, comme au temps des Incas, considèrent avec effarement le train qui siffle et vomit la fumée : ils pointent les oreilles et tendent le cou dans une attitude pleine de crainte et de curiosité.

Les femmes de la campagne montent dans notre wagon : elles n'ont plus la mantille noire qui blanchit le teint, mais, brunes sous leur chapeau de paille crânement relevé, elles sont aussi jolies, aussi séduisantes que les femmes de la capitale. Leurs mœurs sont moins pudibondes : trois d'entre elles descendirent à une station et s'accroupirent bravement le long du train, dédaigneuses de toute solitude.

A partir de San-Mateo la route offre une hardiesse encore plus sublime ; les montagnes ont plus de majesté et d'horreur ; les pics se dressent plus hauts et plus aigus comme de grandes aiguilles de pierre qui vont trouer l'azur du ciel. Les cascades bondissantes font malheureusement défaut : à peine quelques filets, argentant les roches striées, vont-ils grossir de leurs gouttes d'eau le torrent que le chemin de fer

n'abandonne dans aucun détour, car il lui sert de fil d'Ariane.

Un paysage surtout est merveilleux : l'*Infernillo*, le Petit Enfer. Le train sort d'un tunnel pour franchir un pont à jour et s'engouffrer immédiatement dans un autre tunnel. Dans ce court passage à travers la lumière, le regard n'a pas le temps de plonger jusqu'au fond de l'abîme où les vagues du torrent sont tout écume ; l'œil distingue confusément de grandes masses verticales et les parois lisses d'un entonnoir vertigineux : déjà l'on est rentré dans les ténèbres. Cette clarté entre deux obscurités est d'un effet magique ; cette vision rapide du ravin avec ses zigzags d'écume produit l'impression d'un éclair dans la nuit. La vision n'a duré qu'une seconde, elle est inoubliable.

Nous sommes contraints de nous arrêter à Anchi ; c'est le terme de la voie ferrée. L'hôtel est misérable, mais suffisant pour des voyageurs qui ont passé tant de nuits à la belle étoile. Le lendemain nous louons des mules qui nous font escalader les derniers sommets. Nous ne revenons qu'après avoir atteint le point culminant de cette route grandiose qui réunira la côte du Pacifique au bassin de l'Amazone.

A peine de retour à Lima nous repartons pour Chorillos, le bain de mer à la mode. Bien que nous soyons encore en hiver (terme usité ici pour désigner une saison de chaleur supportable), un grand

nombre de familles sont installées déjà. Chorillos, au fond d'une jolie baie, regardant Miraflores, a l'aspect riant des villes de luxe. Enrique Ayulo, un ami de Paris qui m'accompagnait, me fit admirer son club et les canots de course : transportés de Londres à grands frais, ils serviront aux prochaines régates. Je ne puis m'empêcher de déplorer la sévérité du costume adopté par les jolies baigneuses de Chorillos ; leur pantalon large tombe jusqu'à la cheville ; leur tunique flottante descend aussi bas que le pantalon, et leur donne absolument l'apparence de curés en soutane.

Ancon est une autre station de bains, moins pittoresque que Chorillos et moins fréquentée. Ce petit village est bâti au milieu de sables mous et brûlants, mais il offre un intérêt particulier par les fouilles productives qu'on peut y pratiquer. En établissant la ligne du chemin de fer, les ouvriers mirent au jour un grand nombre d'ossements : la voie bouleversait un ancien cimetière indien. Si le sable d'Ancon est incapable de rien produire, il a du moins la propriété de conserver admirablement ; aucune matière organique ne s'y décompose et le terrain aride, chargé de sels de nitre, rend fidèlement aux siècles présents les richesses enfouies par les siècles passés. La parfaite conservation des poteries, des étoffes, des bijoux, des ustensiles de toute espèce, a permis de reconstituer la civilisation in-

digène; le peuple Inca, aujourd'hui disparu, ressort tout entier de ses cimetières : c'est une résurrection complète.

J'avais visité avec grand intérêt la magnifique collection de curiosités indiennes que possède à Lima le docteur Macedo. Plus tard, mis en relation avec M. Quesnel, comme j'exprimais devant lui le désir de joindre à ma collection mexicaine quelques *huacos*<sup>1</sup> péruviens, M. Quesnel m'engagea à venir les déterrer moi-même. J'acceptai avec empressement, car je me méfie un peu des marchands de Lima depuis que l'un d'eux m'a offert un lot de *huacos* authentiques parmi lesquels se trouvaient une pipe et un étrier.

M. Quesnel possède une maison de campagne à Ancon. Un jour deux Allemands débarquèrent sur le rivage et firent une ample collection de momies, d'armes et de poteries qui remontaient aux temps des Incas : ils emportèrent le tout en Allemagne. M. Quesnel ne voulut pas que la France pût envier ce trésor archéologique à l'Allemagne ; son patriotisme ne marchandait ni le temps, ni la peine, ni même l'argent : il commença avec ardeur l'exhumation de ces richesses souterraines. Il y consacra dix années et ne se laissa rebuter ni par la fatigue, •

1. On nomme *huacos* les objets trouvés dans les sépultures indiennes — les sépultures elles-mêmes s'appellent *huacos*.

ni par les difficultés que lui suscita plusieurs fois le gouvernement péruvien. Il parvint ainsi à réunir une collection magnifique qu'il fit remettre aux Musées de France. Depuis lors il est resté sans nouvelles et sans remerciements du gouvernement français.

Aussitôt arrivés à Ancon, nous embauchons des terrassiers. Le cimetière se trouve à quelques pas du village. On y creuse à coup sûr ; le terrain entier est rempli de cavités dans chacune desquelles dort une momie ; il suffit de sonder le sable pour connaître l'endroit à fouiller. La disposition de l'ancienne ville est facile à retrouver, le mur d'enceinte est encore apparent pour les yeux exercés : auprès du rivage se trouvaient les maisons d'habitation ; à l'extrémité opposée, les tombes, plus pauvres à mesure qu'elles s'éloignent des demeures. Sur quelques monticules se voient encore les grosses pierres noires, polies par le frottement, qui servaient à broyer le maïs ; cette méthode est restée identique dans l'intérieur. En se promenant dans cette nécropole, on peut évoquer les ombres des Incas, et se croire un instant encore au milieu d'eux. Aujourd'hui, dans ce champ des morts, une croix de bois marque une sépulture chrétienne ; c'est celle d'un Indien moderne qui a voulu être inhumé au milieu de ses ancêtres.

L'aspect de la plaine serait lugubre sans les flots de soleil qui l'inondent : elle est toute jonchée



d'ossements ; ce sont les restes des malheureux que les collectionneurs ont déterrés et laissés blanchir au soleil. On s'habitue promptement à cette vue, et nous faisons même une partie de boules avec des crânes magnifiques : un tibia sert de but.

Quelques-uns de ces crânes présentent la suture frontale ; d'autres ont même un os supplémentaire dit lambdoïde. On a cru un instant se trouver en présence d'une nouvelle variété de forme de crânes ; mais ces modifications ne sont que la répétition plus fréquente d'anomalies observées sur toutes les races humaines.

Les altérations artificielles sont plus nombreuses que ces altérations naturelles. Certains crânes ont été déformés au moyen d'éclisses : tantôt le sommet de la tête est façonné en cône rejeté en arrière ; tantôt il est aplati et le crâne s'est développé latéralement. On est pas encore fixé sur le motif de ces déformations différentes : certains théoriciens, mieux partagés, je crois, sous le rapport de l'imagination que du jugement, ont prétendu que les Indiens, au courant des sciences phrénologiques, précurseurs de Gall et de Spurzheim, essayaient de développer telle ou telle qualité guerrière ou intellectuelle en développant telle ou telle partie du cerveau. Il est plus sage d'y voir simplement un supplément à la beauté naturelle, ou une distinction plus apparente imprimée aux castes.

En sondant le terrain à l'aide d'une longue pique de fer, nous arrivâmes à un endroit dont la consistance moindre nous parut trahir une excavation, et nos terrassiers commencèrent les fouilles. Ce travail est pénible : l'odeur du nitre prend à la gorge, le vent renvoie le sable fin dans les yeux et les narines. Heureusement une dame-jeanne de *pisco* était à la portée de nos hommes.

Au bout d'une heure et demie, ils avaient creusé un trou de deux mètres de profondeur : à ce moment l'un d'eux nous tendit un paquet tout couvert de sable. Nous le dépouillâmes soigneusement : c'était le chien qu'on sacrifiait sur la tombe du maître et qui devait l'accompagner avec sa femme et ses principaux serviteurs ; le chien portait encore au cou la corde qui l'avait étranglé, et ses pattes étaient garrottées. Après le cadavre du chien, nous vîmes émerger du sable une lance de bois, puis un bâton orné de bandelettes, sans doute le bâton de commandement du chef que nous allions exhumer. Enfin, après une autre demi-heure de travail un des travailleurs poussa une exclamation : « *Aquí esta el muerto !* » « Voici le mort ! » — Bientôt en effet, le chef lui-même, gros rouleau d'étoffes, dépassait le bord de la fosse et était soigneusement déposé à nos pieds.

Nous déroulons avec précaution les liens et les nombreuses étoffes qui l'enveloppent. Nous sommes

frappés de la conservation de ces tissus, conservation extraordinaire, si l'on songe que, dans l'opinion générale, le cimetière d'Ancon, le plus ancien, remonte au commencement de l'ère incasique : c'est une vieillesse de 800 ans.

Sur la poitrine du mort, dans les plis de l'étoffe, nous trouvons un carré d'étoffe couvert d'inscriptions, des petits sacs pleins de grains de maïs ou de feuilles de coca ; à portée de la main sont placées les jarres qu'on emplissait de chicha, enfin tout le viatique pour le grand voyage. La momie est accroupie, le menton sur les genoux. La tête entière est dans un état remarquable de conservation ; la peau adhère encore aux os de la face, et, malgré son grand âge, le chef a conservé tous ses cheveux et toutes ses dents.

Nous avons déterré ainsi une douzaine de cadavres. Tous ne présentaient pas les mêmes dispositions : la plupart étaient accroupis, quelques-uns étendus de leur long ; d'autres étaient même tournés la face contre terre. A côté de chaque momie sont placés des ustensiles qui la font aisément reconnaître : frondes ou lances, si c'est un guerrier ; filets, si c'est un pêcheur ; paniers à ouvrage, si c'est une femme. Les tombeaux sont de deux sortes : tantôt ils sont protégés par une toiture de roseaux sur laquelle on a rejeté le sable ; tantôt ils se composent d'un puits en pierres sèches et

d'une galerie ouverte au fond du puits; le corps est déposé dans la galerie. Nous avons ouvert une tombe de cette nature, mais nous eûmes le regret de perdre tous nos efforts; après avoir creusé un grand trou de cinq mètres, un éboulement a forcé nos travailleurs à remonter au plus vite.

Nous n'avons pas eu la bonne fortune de déterrer d'amphores d'or ou d'argent; à Lima cependant j'en ai vu plusieurs dans diverses collections. Les Quichuas travaillaient les métaux précieux avec une grande adresse; leurs coupes et leurs statuettes étaient simplement martelées, car on n'y découvre aucune soudure. Ils étaient moins habiles à travailler le fer; ils ne se servaient que d'outils en pierre. Quant à leurs objets de bois, ils sont très grossiers.

Les potiches affectent des formes élégantes parfois, toujours bizarres; un grand nombre sont d'une obscénité brutale: le type favori est un Priape prolifique. Il est étrange de trouver ce symbole parmi les Quichuas; les Indiens, en effet, race molle et, par tempérament, peu disposée à se reproduire, semblent incapables d'une imagination de cette nature; nul doute que ce personnage lubrique et fécond n'ait été divinisé par ordre spécial d'un Inca soucieux de l'accroissement de son peuple. Les jésuites, au Paraguay, n'obéissaient pas à un autre sentiment lorsqu'ils faisaient, plu-

sieurs fois par nuit, battre la générale dans leurs villages ; ils n'éveillaient ainsi les maris indiens que pour leur permettre de songer à la multiplication des membres de la confrérie.

Il est très regrettable que le gouvernement péruvien ne s'occupe pas d'établir un musée où il réunirait les restes d'un passé si curieux et si intéressant ; ces monuments des siècles écoulés et des races disparues contribueraient à la reconstitution presque complète de l'ère incasique. Cette histoire est encore obscure ; les *quipos*, cette écriture faite de rubans diversement noués et diversement colorés, sont restés impuissants à nous la transmettre. Elle n'est guère connue que par la tradition et par les documents précieux, mais trop souvent partiels de Garcilaso de la Vega, le dernier descendant des Incas. A vrai dire, elle ressemble beaucoup à l'histoire du Mexique. Peuples du Pérou, du Mexique et du Guatemala, n'ont-ils pas une origine commune aujourd'hui démontrée, l'origine asiatique ? Indiens, Égyptiens et Chinois se comprennent. Comparez les Caciques mexicains aux Incas du Pérou, et vous reconnaîtrez immédiatement le même gouvernement, la même théocratie, le même despotisme tempéré par le même amour des sujets.

Au commencement du onzième siècle, un homme et une femme, Égyptiens, Chinois, ou beaucoup plus probablement Indiens du Guatemala, descen-

dirent jusqu'à Cuzco pour y fonder une nouvelle religion. L'homme se nommait Manco-Capac, la femme Mama-Ocillo, mari et femme, frère et sœur, puisque tous deux étaient enfants du Soleil. La religion nouvelle se répandit rapidement. Des temples magnifiques furent élevés au soleil et à toutes les manifestations de la lumière, à la lune, aux étoiles, à la foudre, à l'arc-en-ciel. Des vestales furent chargées d'entretenir le feu sacré qu'on renouvelait chaque année, à une époque solennelle, en enflammant au fond d'un vase poli des chiffons exposés aux rayons concentrés du soleil.

La dynastie des Incas était fondée : chaque fils aîné devait succéder à son père. L'Inca possédait une épouse légitime, la *coja* ; le nombre de ses autres femmes dépendait de son bon plaisir. Les vestales lui appartenaient ; le bûcher attendait celles qui se livraient à un profane. Cette abondance de femmes donnait à l'Inca une descendance directe de deux ou trois cents enfants qui formaient la caste privilégiée des descendants du Soleil ; ils jouissaient de prérogatives très étendues ; ils parlaient une langue particulière. Au-dessous d'eux venaient trois autres castes : les nobles, les bourgeois, les esclaves.

La description du Trésor des Incas appartient aux *Mille et une Nuits*. L'imagination arabe n'a rien rêvé de plus magnifique que le temple de Cuzco.

Cette arche sainte où les Incas devaient, après leur mort, dormir rangés circulairement, renfermait le grand soleil d'or et tous les murs étaient tapissés de plaques du même métal. Dans le temple de la Lune, les murailles étaient lamées d'argent.

Les Incas étendirent rapidement leurs conquêtes. Leurs victoires leur livrent un immense territoire. Leur domination est absolue, et à l'exception des Araucaniens qui refusent de se soumettre, le peuple entier ne vit que par eux et pour eux. L'Indien n'a droit de rien posséder ; tout commerce lui est interdit ; sa terre, ses moissons, son travail, son corps appartiennent au maître ; les infirmes même, pour témoigner de leur dépendance, lui apportent un cornet de poux. En retour, le maître protège ses sujets et les nourrit : une récolte vient-elle à manquer dans tel district, il y fait porter du maïs et le sauve de la famine. Il n'y a dans l'empire entier ni un seul riche, ni un seul pauvre ; il n'y a qu'un troupeau et un propriétaire habile. L'Inca est sévère et n'édicte qu'une peine : la mort. Chacun doit dénoncer la faute des autres et la sienne propre. L'Inca ordonne de se marier avant certain âge, afin de lui fournir de nouveaux serviteurs ; il proclame la stérilité un délit, l'abstention un crime, et sa puissance enfin est si grande qu'il pourra s'écrier devant Pizarre : « Si je l'ordonne, les oiseaux ne voleront pas dans mon royaume ! »

S'il faut ajouter foi aux assertions de Garcilaso de la Vega, aucun peuple dans l'histoire n'aurait joui d'un bonheur comparable au bonheur des pays soumis par les fils du Soleil. Jamais, en effet, despotisme si absolu ne fut plus facilement supporté : aucune révolte, aucun murmure. Douze Incas succèdent à Manco-Capac ; chacun augmente l'autorité des chefs sur la multitude, et l'amour, la vénération de leurs sujets ne font que s'accroître. Les Quichuas, timides et bons, mous et insoucians, s'accommodaient à merveille de ce régime qui leur évitait l'embarras de vouloir et jusqu'à l'embarras de penser. La docilité de cette race rouge à abdiquer toute liberté, son besoin d'une domination despotique n'indiquent-ils pas le seul mode de gouvernement pratique à son égard ? Les Quichuas auraient supporté la domination étrangère aussi aisément que le joug de leurs empereurs ; mais les conquérants, en exploitant le peuple, n'entendaient nullement lui témoigner les soins paternels des Incas.

Ici, comme au Mexique, on retrouvait la prédiction annonçant l'arrivée des Européens : « *Des hommes d'Orient anéantiront la dynastie des Fils du Soleil, si les Fils du Soleil divisent eux-mêmes leur royaume.* » Hayna-Capac brava la prophétie en partageant l'empire entre son fils légitime Huayna et son bâtard Atahuallpa. Pizarre profite des dissensions ; il aide



Atahualpa à détruire la famille de son frère, puis il s'empare d'Atahualpa lui-même, le fait juger par un tribunal religieux, étrangler et brûler. Pizarre n'avait pu, dit-on, lui pardonner une blessure d'amour-propre : l'Inca avait un jour demandé au conquérant de lire le mot Dieu, écrit sur son pouce par un officier espagnol ; le conquérant ne savait pas lire.

Atahualpa avait offert une somme énorme en échange de sa liberté ; dans la chambre où il était captif, traçant une ligne avec son bras levé, il avait promis de remplir d'or la chambre jusqu'à la hauteur de cette ligne. A la nouvelle de sa mort, les Indiens qui apportaient la rançon du maître pour le sauver des mains des Espagnols, la jetèrent dans le lac de Titicaca. C'est aussi dans ce lac que git, dit-on, la grande chaîne d'or de Hayna-Capac ; mais chaque pays n'a-t-il pas des légendes semblables ? Les trésors de Montezuma, ceux de Daïbe et de Guatavita en Colombie, comme ceux d'Atahualpa, seront toujours cherchés vainement.

L'empire indien, tel qu'il se trouvait façonné, n'était qu'un seul homme, l'Inca ; l'Inca abattu, l'empire tout entier s'écroule : le sommet entraîne la base. Pizarre lâche ses Espagnols sur les Indiens ; Cuzco est mis à sac ; le moindre capitaine est chargé d'or ; des richesses inouïes se volent, se jouent et se gaspillent. Bientôt les querelles éclatent entre les vainqueurs. Les conquérants ont tué les Incas, l'Espagne

met aux fers les conquérants. A cette époque le sang coule comme de l'eau ; l'on meurt facilement ; nul ne semble regretter une vie violente, coupée d'orgies et de luttes. On a tué, on est tué, voilà tout.

Après les conquérants, les vice-rois. Enfin, Simon Bolivar, le général argentin San-Martino et le général Sucre enlèvent le Pérou à la domination espagnole et proclament son indépendance en 1824. Malgré l'affranchissement du Pérou, les luttes intérieures s'y prolongent encore. L'apaisement ne s'est pas fait dans les cerveaux surexcités, et de longues années s'écouleront sans doute avant que la tranquillité ne s'établisse chez un peuple aussi remuant que son sol volcanique.

Le Péruvien est turbulent par nature ; il est brave et se bat volontiers. Il a la bosse des émeutes, il les fait par distraction ; la cause la plus futile, une rivalité de femmes, une antipathie irraisonnée, le nom d'un préfet, sa figure, suffit à provoquer un *pronunciamiento*. Ce goût des révolutions ne lui est pas moins nuisible que son insouciance de toutes choses et sa prodigalité. Le Péruvien gaspilleur ne connaît pas cette revêche qualité du vieux monde : l'économie ; il dépense sans compter ; s'il doit passer cent onces d'or de sa main droite dans sa main gauche, il en laissera certainement tomber quelques-unes à terre et ne se baissera pas pour les ramasser.

L'incurie des diverses présidences qui se sont succédé et le désordre de toutes les administrations ont provoqué une crise financière redoutable. Le Pérou, excité par un Américain, a voulu agir à l'américaine et sillonner son vaste territoire de voies ferrées. Il oubliait qu'il est loin de posséder le crédit des États-Unis, et il a imprudemment placé tout son capital dans une opération qui ne rapporte pas d'intérêts ; il a agi comme un particulier qui consacre toute sa fortune à décorer sa maison et ne garde rien pour l'entretenir. Il suffit de citer un exemple de cette imprévoyance : ce fameux chemin de fer de la Oroya qui a coûté deux cents millions de francs, demeure inachevé faute d'une quinzaine de millions que le Pérou ne peut trouver à emprunter. Bien plus, cette ligne que nous avons pu parcourir jusqu'à Anchi, ne dépasse pas aujourd'hui San-Mateo ; au delà, la route, mal entretenue, s'est dégradée. L'exploitation recule au lieu d'avancer.

La banqueroute semble inévitable. Le numéraire a émigré ; le change est à un taux ridicule : pour un objet de cinq francs, si j'offre cinq francs en or, on me rend six ou sept francs en papier. L'argent est si rare qu'on a émis des billets de vingt centimes. Souvent, pour obtenir de la menue monnaie, on coupe un de ces billets, ce qui donne deux fragments de deux sous. Ces bouts de papier, trainés dans toutes les poches, graissés

par toutes les mains, sont d'une saleté révoltante, et si Vespasien avait connu cette monnaie, il se fût gardé de dire que l'argent ne sent pas mauvais.

Ce change de 50 pour 100, avantageux pour l'étranger, est désastreux pour le commerce, qui n'a pas osé augmenter en proportion le prix de ses marchandises. La Compagnie du gaz a essayé de contraindre les habitants à payer en or : révolte des commerçants qui s'entendent pour fermer leurs magasins dès six heures. La Compagnie revient sur sa résolution : révolte des commis qui, habitués à finir leur journée au coucher du soleil, refusent de reprendre l'ancien travail du soir. Les gens endettés s'empressent de payer en papier qui a cours forcé ; ils ne rendent de cette façon que la moitié de leur dette.

Pour relever son crédit, le gouvernement annonce que chaque mois il brûlera 300,000 *soles* de papier afin de les anéantir peu à peu complètement. Chaque mois, en effet, 300,000 piastres de billets sont brûlées publiquement ; pourtant le change continue à descendre. La raison en est simple : chaque mois le gouvernement émet 400,000 *soles* de papier nouveau.

Le Pérou est riche cependant : ses trois régions, la *costa*, la *sierra* et la *montaña*, la côte, les monts et les bois lui fournissent les productions les plus diverses. Dans la montagne croissent le quinquina,

arbre si précieux, si utile, si riche qu'on l'a jugé digne de figurer sur l'écusson du pays, la pomme de terre, originaire des Andes, enfin la coca, plante douée de propriétés merveilleuses. Un proverbe dit : « L'Indien et trois boulettes de coca font vingt lieues. » Les gens du pays la mâchent mélangée à la chaux, et l'un de mes amis, véritable fanatique, ne voyage jamais sans une essence concentrée de coca, convaincu que ses qualités lui feront atteindre sa cent-trentième année. L'usage de la coca est fort ancien, puisqu'on trouve des feuilles de cet arbrisseau dans les plus vieilles sépultures indiennes. La pharmacie moderne commence à l'employer : « C'est, dit la réclame, une panacée universelle : elle fait peur à la fièvre jaune elle-même ; elle donne la force de Samson et la galanterie de Salomon ! »

Outre ses richesses agricoles communes à tous les pays environnants, le café, le coton, le riz, le sucre, le tabac, l'igname, le manioc, etc., le Pérou possède des richesses spéciales : la plus grande est à coup sûr le guano ou huanco qui porte le nom quichua de son producteur : *huanay* (oiseau).

Le guano est simplement la fiente des oiseaux de mer accumulée depuis des siècles et à laquelle une sécheresse sans fin conserve toutes ses qualités fécondantes. Déjà les Incas l'employaient. Tout le monde connaît les riches revenus que le Pérou retira de cette exploitation. Aucun autre guano, ni celui

du Chili, ni celui des Falkland, de la Patagonie ou des côtes d'Afrique, lavé par la pluie et dépouillé de ses qualités ammoniacales, ne put rivaliser avec celui du Pérou.

Parfois le guano se trouve à fleur de terre, parfois il faut briser une croûte de détritits et de sable durci pour l'atteindre. Plein de confiance dans l'abondance de son guano, le Pérou l'embarquait sans aucune précaution : on amenait le chaland au bord de l'île ou du navire et le chargement était envoyé à grandes pelletées ; une bonne partie tombait à l'eau et plusieurs millions de soles furent ainsi employés à faire végéter les algues et les varechs ; en enfant gâté par la fortune, le Pérou dépensait sans compter cette facile richesse. Quelques bancs de guano s'épuisèrent ; il en reste cependant de grandes quantités encore. D'ailleurs, au moment où la diminution du guano menaçait les revenus publics, l'exploitation des dépôts de salpêtre vint rétablir l'équilibre. Cette exploitation dont le gouvernement s'est réservé le monopole, est d'un rendement énorme et peut suffire à la consommation de plusieurs siècles. Ces mines sont un autre privilège accordé au Pérou par la nature ; le salpêtre du Chili est situé loin dans l'intérieur ; le transport en est difficile. Par une manœuvre habile, le gouvernement du Pérou accapara les dépôts boliviens qui seuls pouvaient lui faire concurrence.

Outre le salpêtre et le guano, le Pérou possède des mines aurifères et argentifères, improductives aujourd'hui, faute de capital pour les exploiter. Mais qui ne connaît les trésors qu'elles ont déjà livrés généreusement ? La fameuse mine du Potosi est presque légendaire. Au temps des Incas, les murailles des temples étaient faites de plaques d'or ; au temps des vice-rois, l'argent était si abondant que, pour l'entrée solennelle de l'un d'eux une rue entière en fut pavée.

Avec de telles richesses, un pays ne doit-il pas se relever ? La nature sympathique de ses habitants fait désirer plus vivement encore de voir le Pérou reconquérir le rang qu'il a perdu. De tous les peuples sud-américains, le peuple péruvien est celui dont je garde le meilleur souvenir ; j'aime son caractère gai, facile, fanatique du bruit, de la musique, de la danse, de l'éclat des fêtes. Sa morale est moins austère que la nôtre ; on peut critiquer chez lui le laisser-aller de la bonne compagnie, la facilité de mœurs de tout le peuple, dont témoignent certains bains à Piedra-Liza ; mais il fait oublier ses défauts par un accueil si amical, une hospitalité si bienveillante. Peut-être fréquente-t-il trop souvent les églises, pas assez les écoles ; mais à défaut d'instruction, il est plein d'intelligence naturelle. Il a le goût des arts : j'ai vu chez un des plus sympathiques habitants de Lima une collection de tableaux très im-

portante et vraiment remarquable par le nombre des toiles rassemblées et l'authenticité de la plupart d'entre elles ; chaque école italienne et espagnole y est représentée : Raphaël et Titien se trouvent chez lui en compagnie de Murillo et de Vélasquez ; une telle galerie chez un particulier suffit à faire l'éloge de Lima.

Nous quittons à regret cette ville de luxe et de plaisirs pour nous embarquer au Callao. Notre seule escale est Guayaquil dont la baie fut si bien chantée par M. J.-M. de Heredia :

Le navire, doublant le cap de Sainte-Hélène,  
Glissa paisiblement sur le golfe d'azur  
Où, sous l'éclat d'un ciel éternellement pur,  
La mer de Guayaquil, sans colère et sans lutte,  
Arrondissant au loin son immense volute,  
Frange les sables d'or d'une écume d'argent.

C'est à Guayaquil que se fabriquent les chapeaux dits de Panama. On cueille jaune encore la feuille d'un certain latanier, on la découpe en minces lanières qu'on fait bouillir, puis sécher au soleil, et l'on tresse. Suivant que la trame est plus ou moins égale, la paille plus ou moins blanche et plus ou moins fine, le chapeau enfin plus ou moins imperméable, le prix en varie de 50 à 2.500 francs.

Nous ne faisons à Guayaquil qu'une courte station. Nous longeons quelque temps la côte de l'Équateur, ce pays aux « nœuds de montagnes », qui



possède les colosses des Andes et où les Volcans vont « par troupes ». Après la plus paisible des traversées sur une mer d'huile, ou, suivant l'expression espagnole, « sur une tasse de lait », nous arrivons à Panama, la prétendue patrie des chapeaux de paille et des fièvres; mais elle n'est pas plus l'une que l'autre, puisque les chapeaux viennent de Guayaquil et que les fièvres sévissent seulement à Colon, de l'autre côté de l'isthme.

## XII

### PANAMA ET COLON

Panama. — Bataille de coqs. — Chemin de fer. — Colon. — Les Indiens Acanti. — Le Bayano. — Le clocher de Chepo. — Le mariage de Fray P\*\*\*. — Pirogues et cascades. — Retour à Panama.

Voici un an à peu près, forcé de revenir des Antilles à Paris prendre le premier paquebot pour le Brésil, je déjeunais au Café Anglais avec M. Wyse. Je partais le lendemain, mais nous avons eu le temps de nous donner rendez-vous à Panama. Après avoir parcouru l'Amérique du Sud, depuis le Para jusqu'à Guayaquil en passant par Magellan, j'arrive à Panama. Wyse, doué de la même exactitude, s'y trouvait depuis quelques heures.

J'eus le grand regret de me séparer de mon frère

à Panama. Des circonstances intimes le contraignaient de rentrer à Paris. Nous avons ensemble, pendant plus de deux années, parcouru les prairies, exploré les montagnes, dormi à la belle étoile, éprouvé les dures fatigues et les privations, couru les mêmes dangers et c'est avec un profond ennui que je vis s'éloigner ce dévoué compagnon. Wyse dirigeant les études d'un canal interocéanique, je me joignis à son expédition pour parcourir avec elle la région du Darien.

J'ai, à différentes reprises, passé plusieurs jours à Panama et à Colon : vingt-quatre heures pourtant sont plus que suffisantes pour connaître Panama, blotti nonchalamment dans une baie aux flots pacifiques. Les brises y sont peu fréquentes, si rares même, que Pizarre louvoya soixante-six jours avant de gagner la pleine mer. A vrai dire Pizarre avait établi lui-même ses navires et ce grand capitaine pouvait être un très pauvre constructeur.

Les ilots visibles de Panama ont une tournure élégante ; l'un d'eux, Taboga, produit des ananas que les gourmets déclarent supérieurs à ceux même de Guayaquil. Plus loin, l'archipel des Perles est gracieux ; malgré ce nom, à peine y trouve-t-on aujourd'hui deux ou trois perles fines par an.

Panama est une vieille ville espagnole ; ses églises et ses remparts trahissent seuls cette origine, car elle est devenue cosmopolite. Chacun y parle les trois lan-

gues indispensables, l'espagnol, l'anglais et le français. Beaucoup d'églises tombent en ruines, mais ces murs délabrés, lézardés d'ocre, de terre de Sienne et de carmin, ont le charme complexe des vieilles choses rajeunies par une lumière toujours brûlante. Les remparts émiettés servent de promenade ; c'est là qu'on vient, après les journées étouffantes, essayer de respirer et de happer au passage une bouffée d'air frais.

Panama ne possède ni promenade suivie, ni théâtre, ni plaisir à demeure, parce que Panama n'est qu'un lieu de passage ; tous les voyageurs, à peine arrivés, maudissent le retard qui les force à y séjourner trois ou quatre jours, qu'ils passeront sans sortir du Grand-Hôtel. La seule distraction en faveur est la roulette d'une maison de jeu où les joueurs font aisément *sauter* la banque, dont le capital est très faible.

Les combats de coqs sont également fort suivis. Le jour de Noël, on lâche dans l'arène une quinzaine de ces batailleurs armés d'éperons d'acier ; le propriétaire du dernier survivant a le droit de ramasser tous les cadâvres. Wyse et moi avons acheté un coq et lui avons fait prendre part à ce combat mémorable ; il succomba le dernier ; un moment nous eûmes l'espoir de devenir possesseurs de tous les vaincus.

Les habitants de la campagne professent un culte véritable pour ces animaux ; ils les attachent sous leur

hamac ou au pied de leur lit. Combien de fois, réveillé en sursaut par leur voix de cuivre, n'ai-je pas eu envie d'étendre la main pour tordre le cou de ces guerriers.

Le chemin de fer qui réunit Panama à Colon ne mérite pas à mon avis l'admiration que professent pour lui les nouveaux débarqués. La forêt, prétendue vierge qu'il traverse est peu dense et ne consiste guère qu'en broussailles; cette nature mal peignée n'a ni grandiose ni distinction. Par endroits, les rails courent sur des terrains mouvants et vaseux; quelques voyageurs prennent la fièvre en traversant ces marais pestilentiels. On affirme que la construction de cette voie, grâce à l'insalubrité de la contrée, a coûté *un homme par traverse posée*; on ne songe pas qu'à ce compte plus de 50,000 travailleurs seraient enterrés le long de la ligne; le chiffre de quatre cents qui doit être admis comme le plus vrai est déjà considérable. Les souffrances endurées par les ouvriers furent, en effet, très grandes: plusieurs se tuèrent volontairement pour échapper à un labeur écrasant; un matin l'on vit sept Chinois pendus au même arbre. Par une singulière ironie du hasard, ils s'étaient suicidés dans un endroit qui de tout temps s'était appelé *Matachin*; un facile jeu de mots a transformé ce nom en *Matachinos* (tue les Chinois). Les fils du Céleste-Empire sont sujets du reste aux épidémies de suicide.

Les tarifs de ce chemin de fer sont extrêmement élevés ; le transit des marchandises surtout est ruineux. Que d'ennuis et de frais seraient évités si l'on pouvait percer cet isthme étroit ! Déjà les conquérants espagnols avaient conçu le projet grandiose de mettre en communication les deux Océans. S'il faut en croire une légende en cours chez quelques tribus du Darien, un prêtre espagnol, ayant fait creuser, il y a plus d'un siècle, une petite ravine entre deux affluents de l'Atrato et du San-Juan, une pirogue put traverser le renflement colombien <sup>1</sup>.

Colon, Aspinwall, Naos, Navy ou Limon (cette ville a plus de noms qu'un hidalgo), est construit sur des marais ; chaque maison prend plaisir à posséder son petit marécage comme chez nous son petit jardin ; aussi les maladies de toute nature y sévissent-elles en permanence. On voit, pour ainsi dire, de chaque borbier monter la fièvre. Le spectre du vomito-negro hante les rues. Les marais des environs sont moins dangereux que les rues de la ville.

Le quartier américain, construit au bord de la

1. Voici l'histoire exacte de ce pseudo-canal. Le curé Rafaël Antonio de Cereso, chargé des intérêts des Mosquera de Popayan et Francisco Sea, administrant l'hacienda de Santa-Rosa, propriété de Rosa Salines de Cali, firent, pour mettre un terme à des discussions de limites toujours renaissantes, creuser entre le Perico et le Raspadura un fossé qui devait servir de frontière définitive. Parfois ce fossé se remplit d'eau et l'on peut y traîner des pirogues.

mer, reçoit directement les brises du Nord; aussi est-il plus salubre que les autres parties de l'île Manzanillo, et les nombreux employés américains s'y acclimatent-ils à merveille.

Le débarcadère est orné d'une assez bonne statue de Christophe Colomb; c'est le seul monument qu'on puisse citer, car si Panama n'est autre chose qu'un vaste hôtel, Colon n'est rien qu'une immense gare; les passagers ne s'y arrêtent que pour embarquer ou débarquer.

L'expédition commandée par Wyse se proposait d'explorer les rivages d'Acanti sur l'Atlantique. Le croiseur *Dupetit-Thouars* nous y transporta. Grâce à l'amabilité du commandant et de ses officiers, nous pouvions nous croire encore en France. Le capitaine de frégate, M. Turquet de Beauregard, qui accompagna l'amiral Mouchez sur la côte du Brésil et prit une grande part à l'hydrographie de ces mers, nous aida puissamment par son expérience et sa grande habileté.

Les Indiens du village d'Acanti jouissent d'une déplorable réputation. Deux ou trois d'entre eux se hasardèrent à monter à bord, et parurent vivement impressionnés par la vue des canons et le grand nombre des marins, mais ils refusèrent d'accepter même un morceau de pain ou une pipe de tabac. Nous fîmes demander une entrevue au grand chef de la tribu, espérant nouer avec lui des relations amicales.

Le lendemain matin, Wyse, le lieutenant de vaisseau, M. Rosier, et moi, descendions à terre et pénétrions dans une grande cabane où s'étaient réunis tous les mâles de la tribu, une trentaine d'hommes environ. Leurs visages étaient ornés de grecques rouges ou frottés d'un jus bleuâtre ; mais au mépris de toute couleur locale, les misérables portaient des pantalons et des chemises de colonnade anglaise. Malgré tout, le coup d'œil était pittoresque : couchés dans leurs hamacs, ces Indiens conservaient l'impassibilité que leurs admirateurs prennent pour de la profondeur, alors qu'elle est le plus souvent indifférence niaise.

Nous nous assimes, laissant voir négligemment la crosse de nos revolvers. Nous demandâmes la permission de visiter le pays ; cette permission nous fut refusée sans aucune forme. Nous essayâmes d'amadouer les Indiens par des cadeaux ; ils résistèrent aux offres les plus engageantes. L'irritation nous gagnait ; nous nous voyions obligés de nous contenir ; ce n'est pas en le frappant qu'on engage un chien à donner la patte.

Enfin le chef prend la parole. Son discours guttural où les notes graves succèdent sans transition aux notes aiguës, est fort long. Nous ne comprenons pas un mot, mais évidemment il nous malmène. L'assemblée tout entière partage les sentiments du chef. L'interprète nous explique que ce beau vieillard



aux cheveux gris, à la physionomie énergique, qui vient de parler si longtemps, ne veut avoir aucune relation avec nous, et nous regarde comme des flibustiers. Défense nous est donc faite de parcourir le pays et de remonter la rivière.

Nous ne pouvons naturellement tenir aucun compte de cette défense. Nous sautons dans une pirogue et nous remontons l'Acanti, le lendemain le Tolo et un de ses affluents ignorés, le Neca. Le Tolo et le Guati courent parallèlement à l'Atlantique pendant un kilomètre sans se décider à y tomber. Une langue de sable, large de 50 mètres au plus, sépare les rivières et la mer. Les eaux du Tolo ont la transparence et le chatolement de l'algue-marine. Ses rives sont encombrées d'arbres, de lianes et de palmiers élégants.

En descendant, nous rencontrons les Indiens coiffés de leurs *ligas* écarlates ; ils se contentent de vociférer quelques injures et de brandir leurs arcs et leurs harpons ; bref, nous revenons sans encombre à l'embouchure de l'Acanti.

Au moment même où il va se jeter dans l'Atlantique, l'Acanti s'élargit en bassin paisible ; il lui coûte, semble-t-il, de précipiter ses eaux claires et douces dans les flots salés, aussi ne les laisse-t-il filtrer que par un étroit chenal.

Une barque de forme préhistorique s'y engouffre au moment de notre arrivée. Cette embarcation

chargée de nègres aux méplats de bronze, léchée par les rayons d'un soleil mourant, marche lentement comme une antique galère. Ce détail complète un ensemble presque fantastique.

Nous ne revenons à Panama que pour en repartir aussitôt : nous voulons relever le cours du Mamoni. Nous nous embarquons sur la *Bruja*, la Sorcière ; ainsi s'appelait notre long canot creusé dans un seul tronc d'arbre, faisant exception à la règle qui veut que tous les canots ici s'appellent San-Jose, San-Pedro ou San-Pablo. L'embarcation est vieille, l'eau y pénètre sans difficulté. Les cinq passagers, Wyse, Reclus, Sosa, Pouydesseau et moi, n'avons pour nous étendre que la place nécessaire à deux hommes ; aussi prenons-nous les positions les plus inconfortables et les plus bizarres. Reclus, réplié sur lui-même, dort la tête entre ses genoux. Wyse, très grand et très mince, touche de toutes parts les cloisons de notre petite boîte. Je me couche en travers sur le pont, la tête alternativement en haut ou en bas, suivant que nos amures sont babord ou tribord.

Au lever du soleil, mes compagnons quittent leurs formes alphabétiques d'O et de Z. Nous comptons être rendus en deux ou trois heures à l'embouchure du Bayano, mais le patron avait de la famille dans l'île de Chepillo, située en face de cette embouchure, et la barque ne cesse de dériver que rendue à Chepillo même.

Somme toute, nous n'avons pas à regretter cette halte imposée par les sentiments du timonier. L'île de Chepillo est charmante, d'un vert étincelant entre les deux bleus purs du ciel et de la mer. Un grand nombre de cocotiers et de bananiers lui donnent une physionomie toute tropicale. L'eau des cocos est si fraîche, la brise si tempérée, que nous retarderions volontiers l'heure de la marée qui doit être pour nous le signal du départ.

Le vent nous est contraire et nous perdons six heures à courir des bordées. Un grain survient : notre embarcation sans quille absorbe une grande quantité de vagues et s'incline terriblement : la *Bruja* pourrait chavirer dans une mer où se rencontrent les différentes variétés de requins ; Wyse imperturbable prend des relèvements que j'inscris religieusement.

Le timonier s'arrête encore et saute à terre ; peut-être a-t-il une seconde famille dans une des trois ou quatre cases de paille qui constituent le village de l'embouchure. Tandis qu'il se trouvait à l'abri, nous, pressés les uns contre les autres, essayant de faire rentrer nos angles saillants dans les angles rentrants du voisin, nous recevions la pluie qui, glissant à travers la traîtreuse ouverture du col, s'écoulait par nos talons.

Nous montons enfin jusqu'au fort Capitana. Simple assemblage de boue, de porcs, de nègres et de cases rudimentaires, Capitana nous semble une véri-

table Capoue, et nous nous empressons de déloger les habitants d'une *paillotte* pour y suspendre nos hamacs. Notre case est bien située : sur la rive opposée, des bouquets de cocotiers, ondulant sur la forêt sombre tendue en toile de fond, ressemblent à des soleils de feu d'artifice.

Au moment où nous allions nous mettre à table, je veux dire nous asseoir par terre, arrive une députation conduite par l'alcade de Chepo, gros bourg peu éloigné. Les notables, informés de notre arrivée, viennent se mettre à notre disposition. Hélas ! les discours se prolongent et nous avons grand'faim. Nous parvenons à grand'peine à les congédier en leur donnant rendez-vous pour le lendemain.

De grand matin, le jour suivant, l'alcade et le señor Perez nous amènent des chevaux pour gagner Chepo. Par une raison inconnue des habitants mêmes, au lieu de construire Chepo sur le bord de la rivière, on l'en a éloigné d'un quart d'heure de marche, négligeant ainsi les avantages qu'offrait le Mamoni. Beaucoup de fièvres règnent à Chepo, nous dit l'alcade, mais elles attaquent surtout les enfants. En traversant le village, auprès des ruines de l'ancienne église, je vois, supportée par un poteau, une poutre à laquelle sont suspendues deux clochettes. Intrigué par cet instrument, je demande des explications à l'alcade. « Cet instrument, répond-il, c'est le clocher de Chepo ! »

Chepo, en dépit de son clocher, jouit d'une réputation d'immoralité parfaitement établie. L'évêque de Panama nous avait déjà raconté avec tristesse qu'un de ses prêtres, envoyé à Chepo, rapidement perverti au contact de la population, s'occupait de certaines cases beaucoup plus que de son église : les nymphes noires prenaient plaisir à l'ensorceler.

Parmi les nombreux couples indigènes du Darien, quatre ou cinq au plus sont mariés. Qu'importe, chacun débrouille sans peine une généalogie horriblement compliquée. Tout le village sait très bien, si une femme a plusieurs enfants, que les deux premiers appartiennent à Nuñez, les deux suivants à Gonzalez, le cinquième, le sixième et le septième à Velasquez et les autres à Rodriguez.

Un prêtre franciscain, partisan trop fervent du mariage, s'était donné pour mission de changer cet ordre de choses. Certain jour même, fray P..., emporté par son ardeur matrimoniale, met à profit l'ivresse de deux individus accouplés depuis longtemps, et les marie, afin qu'ils vivent dans la paix du Seigneur. Leur ivresse dissipée, les deux époux sont désespérés de l'accident, ils courent chez fray P... La population entière intercède pour eux. Fray P..., convaincu qu'il a fait le malheur de ces deux amants, leur restitue leur tranquillité d'esprit en disant, que le mariage n'étant pas encore inscrit sur les registres de l'église, il n'en ferait aucune mention

et regarderait ce sacrement comme n'ayant pas été administré. Ce père franciscain me semble plus sage que certain missionnaire du Para, mariant de force un Tapuyo déjà marié par lui l'année précédente avec une autre femme et partant sans avoir dénoué la situation.

Pour remonter le Mamoni encombré de rapides et barré à un moment par le saut du Charrare, nous choisissons des pirogues de 1,500 à 2,000 bananes <sup>1</sup>. Nous n'avons que trois moustiquaires pour cinq hommes : les trois explorateurs pourvus de moustiquaires ont dormi parfaitement bien, les deux autres parfaitement mal. J'avais une moustiquaire.

Le lendemain, au point du jour, nous nous embarquons dans nos pirogues de 1,500 bananes; elles sont fort exiguës et, au moindre mouvement, l'eau passe par-dessus le bord. Le soleil qui n'est voilé par aucun nuage, tombe à plomb sur nos têtes et rend les opérations très fatigantes; nous cassons des cailloux sur la berge.... pour les examiner, et nous ne campons qu'assez tard après avoir traversé le gué de *moja-culo*. Le verbe *mojar* veut dire mouiller; quant à l'autre mot, il se comprend si l'on songe que, pour traverser le gué, on est obligé d'entrer dans l'eau

1. A Chepo, la dimension des pirogues est indiquée par le nombre des bananes qu'elles peuvent porter. Les pirogues de 1,500 bananes sont les plus petites.

jusqu'aux reins, ce qui mouille naturellement... le *culo*.

Le jour suivant, tout en continuant les opérations de nivellement, nous tuons trois iguanes qui servent à varier le menu du diner. Ces gros lézards dont le dos est hérissé d'une crête, sont comestibles. Leurs œufs ont un goût extrêmement fin. L'iguane passe sa vie à se promener sur les grosses branches d'arbre ; poursuivi ou inquiet, il se cache sous l'eau. On fait à Panama une grande consommation d'œufs d'iguanes : parfois, à la porte de certaines boutiques, on voit des tonneaux remplis de ces œufs, gros comme des noisettes. Le plus souvent les nègres, au lieu de tuer l'animal dont la chair a peu de valeur, se contentent de lui ouvrir le ventre, d'en retirer les œufs, de recoudre l'iguane et de le remettre en liberté : ce lézard très vivace supporte sans grand dommage cette opération césarienne. A la halte du soir, nos hommes pêchent un grand *sabalo*, poisson exquis et qui abonde dans les eaux de la rivière. Le Mamoni, comme toutes les rivières de Colombie, est fort poissonneux. Une infinité de petits poissons appelés ici sardines, frétilent dans les endroits peu profonds : en nous baignant nous nous sentons mordillés par ces petits animaux.

A chaque instant le Mamoni est barré par un rapide : nos hommes se mettent à l'eau et traînent la pirogue sur les galets. Avec ses bancs de gravier,

et ses rives caillouteuses, ce cours d'eau ressemble beaucoup à un gave des Pyrénées. Quelques arbres magnifiques ombragent ses flots, l'*espavé* géant, le *hiqueron* et le *bongo*, grands comme l'*espavé*, projettent leurs branches de l'un à l'autre bord du fleuve. Parfois aussi le rio traverse dans son cours inférieur de longs espaces découverts, prairies naturelles où l'on voit errer quelques bœufs faméliques.

Souvent, à un rapide long et tumultueux succède une eau tranquille : le fleuve, après s'être brisé en écume contre les roches, tombe dans un trou profond et y séjourne comme pour s'y reposer. Quelques-uns de ces remous sont d'une largeur et d'un calme effrayants. Ces alternances continuelles de fureur et de placidité constituent le principal caractère du Mamoni.

Toujours nivelant, nous arrivons à la première chute du Charrare. La plus petite pirogue est déchargée; elle glisse sur les roches aiguës, se déchire aux aspérités; enfin, jetée par-dessus des blocs chaotiques, elle franchit la chute. Cent mètres plus loin nous trouvons une véritable cascade : l'eau resserrée entre deux parois verticales s'engouffre dans un couloir étroit et tombe d'une hauteur de huit mètres; tout passage est barré à droite et à gauche; une pirogue, même de 50 bananes, serait impuissante à exécuter ce saut périlleux : nous continuons à pied.



Les chutes du Charrare sont au nombre de quatre. Partout surgissent des blocs énormes arrondis par l'effort patient des eaux. Les opérations deviennent de plus en plus pénibles; aussi nos nègres témoignent-ils une véritable satisfaction lorsque le signal du retour est donné.

Nous campons dans un site plein de charme : c'est une petite île de galets au milieu de la rivière. Les *azota-caballos* y croissent en abondance. Peu d'arbres ont une tournure plus élégante et plus poétique; les longues branches souples et résistantes s'étendent parallèles au sol, et, doucement courbées, portent des bouquets de feuilles grisâtres comme celles de l'olivier. Avant de m'endormir, je me suis longtemps balancé dans mon hamac sous cet ombrage; malheureusement la pluie est venue noyer mes rêves roses.

De retour à Chepo, l'infatigable Wyse (Minguetta, son nègre favori, disait de lui : « *Es el telegrafo* ; ») m'entraîne jusqu'au Rio Indio. Il nous faut traverser un contrefort assez élevé de la cordillère, pénible ascension : l'argile est à la fois glissante et collante. Nous atteignons le sommet du Cerro de la Cruz dans un état pitoyable. Alors la descente commence, aussi verticale que la montée. Deux ou trois fois, pour prévenir une chute, nous nous raccrochons à des branches, mais ces branches sont garnies d'épines. Enfin nous arrivons sur le bord du fleuve; nous

nous jetons tout habillés à la nage. En sortant de l'eau, nous nous laissons tomber près d'un arbre et nous nous endormons.

L'habitant d'un misérable rancho auprès duquel nous avons passé la nuit, nous fournit une pirogue lourde, mal construite et trouée en plus d'un endroit. A peine arrivés au premier détour, nous entendons un bruit formidable : la rivière est devenue un violent rapide. Nous sautons dans l'eau et nous remon- tons péniblement, trébuchant contre les pierres rondes et glissantes du lit ; le courant menace plus d'une fois de nous emporter. Enfin le rapide est dépassé, mais un autre se présente, puis un autre. Pour mieux supporter cette immersion prolongée, Wyse et moi nous n'avons conservé que le chapeau et les souliers. Nous finissons par dépasser le Rio Indio, terme de nos explorations. Le retour s'effectue dans le même costume et nous arrivons, à la nuit tombante, en vue du clocher tout particulier de Chepo.

C'est ici que l'ingénieur colombien, M. Sosa, obligé de passer un gué à la nage, fit un paquet de ses vêtements qu'il se proposait de maintenir au-dessus de l'eau, le portant d'une main et nageant de l'autre ; à peine entré dans la rivière, il fut pris par le courant, et plongea brusquement sous l'eau le paquet qu'il voulait maintenir sec ; heureusement la rive était proche, car les vêtements

mouillés devenaient lourds et il était sur le point de tout lâcher. Comment fût-il rentré à Chepo ?

Wyse s'occupe aussitôt d'organiser le retour à Panama. Nous décidons de revenir à cheval ; quinze ou seize lieues ne sont pas une étape effrayante. Avant l'aube nous sommes debout ; nous découvrons avec surprise que notre chambre est occupée par un nid de vampires, mais personne n'a été mordu ; ils appartiennent, paraît-il, à l'espèce débonnaire.

Le chemin est très mauvais, dit-on. Comme au sortir de Chepo nous traversons une longue savane et un bois d'accès facile, nous traitons ces appréhensions de chimériques. Notre confiance ne tarde pas à disparaître ; nous passons par de véritables fondrières ; les chevaux entrent dans la bourbe jusqu'au ventre, et à chaque instant nous devons relever nos pieds au niveau de la selle, ce qui, j'imagine, nous donne quelque ressemblance avec les singes savants.

Reclus a pris en affection l'affreuse petite bête blanche qui le porte, et s'indigne pour elle du mauvais entretien des routes colombiennes. Nous nous arrêtons un quart d'heure en chemin pour partager entre quatre un poulet mort de maigreur, et nous repartons réconfortés. La nuit, qui tombe si rapidement dans les pays tropicaux, nous surprend dans un bois semé de trous pleins de fange. C'est de beaucoup le plus mauvais passage ; les habitants lui donnent ce nom très significatif : *sal si puedes* (sors

si tu peux). Un autre endroit s'appelle : *mañanita* (à demain). Impossible cette fois de préserver nos pieds de la boue, même en les ramenant sur la selle. Tout à coup le cheval de M. Sosa s'enfonce et reste étendu sans mouvement sur la bourbe moëlleuse. M. Sosa enfoncé jusqu'aux genoux retire sa jambe de la vase, mais y laisse sa botte. Son chapeau est tombé, et lui-même s'est laissé choir à plat-ventre ; il ressort du trou, les mains et la figure couleur de fange. Il est désespéré, croyant son cheval mort ; heureusement nous parvenons à le remettre sur pied. Après dix-sept heures de marche non interrompue, et riant beaucoup de nos mésaventures, nous arrivons à l'hôtel dans un excellent état. Le lendemain nous commençons les préparatifs de notre départ pour le Tupisa et le Tiati.

## XIII

### LE DARIEN

Les pélicans. — 1<sup>er</sup> janvier. — Album à musique. — Yavisa et Pinogana. — Garapattes et consorts. — Le juge-colonel. — Le chou-palmiste et le *mapana*. — Notre cuisinier. — Tiati et Tupisa.

La veille même de notre départ pour le Darien je suis pris d'un accès de fièvre, suite d'une grave imprudence. Pour ne pas retarder mes compagnons, j'appelle à mon aide les remèdes les plus énergiques, et, à l'heure dite, j'étais à peu près en état de m'embarquer sur une des mauvaises goëlettes qui circulent entre Panama et le Darien. Nous nous logeons de façon très incommode, étant dix-neuf à bord. Je garde la fièvre durant deux ou trois jours : grelottant, j'entends mes compagnons récriminer contre une chaleur suffocante ; je n'ai pas le moindre appétit et les autres crient la faim. Enfin le 30

décembre je me réveille en possession de ma santé et de mon entrain habituel. La chaleur est accablante ; l'eau est à peine à vingt centimètres de moi ; au moment où je me dispose à prendre mon bain, Reclus me retient par la peau sous prétexte que les requins abondent dans ces parages. Ma foi, l'Océan est si clair et ses flots semblent si frais que je m'y précipite. Reclus, tout en protestant, imite cet exemple.

Le temps, magnifique le matin, se brouille dans l'après-midi : un violent *aguacero* fond sur notre goëlette. Calfeutré dans mon imperméable, j'assiste à un spectacle attrayant et curieux : une bande de grands pélicans s'occupent à pêcher ; ils tourbillonnent dans les raies de pluie, se tiennent debout aux rafales, et tout à coup ployant leurs ailes tombent comme des plombs. Parfois trois ou quatre s'engouffrent d'un même coup dans les flots qui rejailissent en écume ; ils engloutissent le malheureux poisson avec un mouvement de cou tout semblable à celui que nous faisons pour avaler une pilule trop forte.

Nous n'avons pas encore pris l'habitude de nous coucher avec le soleil, aussi les soirées sont-elles longues et difficiles à passer. Nous imaginons de jouer aux bouts-rimés, aux charades, aux discours paradoxaux, toutes choses que nous qualifions jeux d'esprit.

Dans la matinée du premier janvier, nous entrons dans le magnifique golfe de San Miguel : les montagnes s'effilent au loin en caps et en promontoires, les îles sont nombreuses, vertes et singulières ; l'une d'elles, gros rocher posé sur une pierre en table, semble servie sur un plat. Chacun de nous s'est emparé d'un coin de la goëlette, et, trempant ses souliers dans l'eau pour les cirer, faisant sa raie avec un doigt, attend que les autres viennent lui faire leurs visites de nouvel an.

Nous n'avons ni truffes ni champagne ; mais Wyse se souvient à propos qu'il a emporté quelques flacons de Frontignan pour les malades futurs ; il en tire un de la pharmacie : une demi-bouteille pour six ! Je contemple longuement les quelques gouttes qui me reviennent en partage et je les bois songeant à Paris, à la famille, aux amis absents !

Vers midi nous atteignons Chepigana, gros bourg dont les cases de paille s'alignent uniformément poussiéreuses. Nous pénétrons dans la case du señor Vizente ; il est absent, mais nous trouvons la señora Vizente, femme charmante, malgré sa nuance foncée, fort occupée à préparer un repas qu'elle offrait à ses amis.

Le village est en fête, et doña Vizente reçoit de nombreuses visites : toutes les négresses ont revêtu la *pojera*, toutes ont des fleurs dans leurs cheveux crépus et un sourire sur leurs grosses lèvres écar-

lates. J'ai poussé la politesse jusqu'à faire des compliments sur leurs toilettes. L'une d'elles était vêtue d'une robe de tulle rose ; sa peau transparaissait en gris sale sous l'étoffe ternie par ce dessous noir ; sa poitrine s'étalait en rondeurs tressaillantes ; des flots de blonde et de gaze se redressaient sur ses épaules ; des souliers mordorés aux griffes de cuivre enjolivées de pierres fausses, chaussaient ses pieds nus : elle entendit avec plaisir mes exclamations sur ce luxe et me serra la main avec effusion.

Un Français résidant à Chepigana nous invite à partager son diner. Chemin faisant, il nous force à admirer ce qu'il appelle fièrement sa scierie : c'est un terrain déblayé où gisent une douzaine de mardriers. Après le repas, il nous invite à ouvrir son album de photographies : il en sort aussitôt des sons prétendus mélodieux. Au Darien comme dans l'Amazonie, il paraît que la civilisation pénètre surtout sous la forme de boîte à musique.

La goëlette ne marchant pas assez vite à notre gré, Wyse, Sosa et moi, nous embarquons dans une *lancha* : la goëlette nous rejoindra à Yavisa. Nos hommes rament toute la nuit et le lever du soleil nous trouve au confluent du Chucunaque et de la Tuyra. De vastes marais s'étendent autour de nous, la rivière descend et met à nu une vase infecte ; l'ardeur du soleil fait sortir de la bourbe des miasmes



visibles. Nous stationnons plusieurs heures au milieu de ce paysage malsain.

Nous attendons la marée et sommes tout surpris de ne point la voir arriver à son heure.

Une double crue du Chucunaque et du Rio Chico empêche aujourd'hui son action. Devant cette inexactitude il nous faut faire force de rames contre un courant violent. Plusieurs de nos hommes sont légèrement éprouvés par le changement de climat ; Wyse a un petit accès de fièvre. Enfin nous atteignons Yavisa.

Dès le lendemain nous nous rendons à Pinogana ; un chemin assez bien entretenu y conduit, mais les dernières pluies se sont accumulées dans les trous et forment des borbiers dont nous ne sortons que très crottés.

L'évêque de Panama nous avait priés de faire une visite à un missionnaire français très souffrant. Nous nous trouvons en présence d'un jeune homme transformé par la maigreur et l'anémie en vrai cadavre, jaune et maigre comme le Christ auquel il ressemble un peu. Il souffre d'un scorbut particulier arrivé à son dernier période. Nous le réconfortons par de bonnes paroles, renonçant à le droguer puisque tout remède est déjà inutile. Le malheureux est mort la semaine suivante.

Après cette triste visite nous en avons une autre plus triste à faire : nous allons au cimetière revoir

la tombe du pauvre Bixio qui mourut l'année précédente. Bixio fut le premier des trois explorateurs qui tombèrent au Darien : il périt servant une grande et noble cause. Nous faisons remettre la sépulture en bon état et renouveler l'inscription. Le soir même nous revenions à Yavisa.

Yavisa, la capitale du Darien, est comme toutes les bourgades de ce pays un assemblage de *paillettes* ou cabanes de roseaux. Il y a peu d'années à peine, Yavisa faisait deux commerces importants, celui du caoutchouc et celui de la *Tagua*; aujourd'hui le caoutchouc est perdu : ceux qui le recherchaient ont abattu les arbres croyant augmenter leur récolte. Quant à la Tagua ou ivoire végétal, c'est le fruit d'un palmier *éléphantusia*; cette noix, qui se travaille aisément, acquiert en peu de temps une dureté extraordinaire, et revêt toutes les apparences de l'ivoire animal; on en exporte une grande quantité de tonneaux dans l'Amérique du Nord, où elle sert à fabriquer quantité de menus objets. Comme la tagua aussi est devenue rare dans les environs d'Yavisa, ce bourg-capitale est ruiné.

Le 4 janvier, tandis que nous revenons de prendre un bain dans le Rio Chico, nous découvrons, au tournant du fleuve, notre goëlette amarrée à un bout de corde. Elle arrive avec un retard explicable par son mode de progression : comme elle est trop lourde

pour remonter le courant à l'aviron, son canot se détache et va amarrer une corde à un arbre de la rive, les matelots halent sur cette corde ; lorsque la goëlette l'atteint, on attache l'amarre à un arbre plus éloigné, ainsi de suite, jusqu'à ce que le bateau soit arrivé.

Nous réglons les instruments, mais comme cette opération se fait dans l'herbe, nous sommes escaladés par les insectes. Les arachnides qu'on appelle ici *barberos*, *garapattas*, *curcus* et *coloradillos*, ont tous un aspect répugnant, et ces quatre variétés abandonnent, avec une facilité déplorable, leur tête qu'elles laissent implantée sous la peau. Le *barbero* est gros, noir, féroce ; le *garapatte* est dévorant ; le *curcus* plus petit est aussi désagréable ; quant au *coloradillo*, c'est un petit point rouge presque invisible à l'œil nu ; vous le sentez parfaitement sur votre épaule ou votre bras, mais vous ne pouvez le saisir. Le malheureux en proie aux *coloradillos* n'a qu'un parti à prendre : se souvenir des admirables préceptes de l'école stoïcienne et les mettre en pratique. Plus il se gratte, plus ses démangeaisons augmentent ; son corps devient une plaie cuisante. Le *juez politico* ou préfet a réquisitionné les hommes pour nettoyer les rues du village, mais ils viennent jeter les herbes et les ordures sur le quai (j'entends par quai le bord de la rivière) juste devant notre porte, si bien que nous sommes envahis par des légions de *coloradillos*.

L'infortuné Reclus est leur proie préférée; il s'enduit enfin de tabac macéré dans l'alcool, si bien que personne ne se hasarde à s'approcher de lui, excepté eux.

Vous connaîtrez Yavisa aussi bien que moi lorsque je vous aurai dit tout bas que les porcs y sont d'une indiscretion intolérable; que, rangés autour de nous alors que nous recherchons la solitude la plus discrète, ils nous considèrent et attendent notre départ avec une horrible impatience.

Pouydesseau, la veille du départ, est pris de vomissements et de fièvre. Wyse se décide à le laisser ici quelques jours encore pour lui permettre de se rétablir entièrement, mais en attendant il lui administre les remèdes les plus énergiques; je ne m'explique guère que Pouydesseau ait résisté à de tels médicaments. Une longue et savante discussion s'établit entre Reclus, Wyse et M. Lacharme sur les avantages et les inconvénients de la quinine; j'en profite pour aller faire l'ascension du monticule qui sert de cimetière à Yavisa.

Je marche sur un véritable tapis de sensitives. Merced, le nègre qui m'accompagne, les appelle des « *sierra te, na* (Ferme-toi, mamzelle). » Je laisse derrière moi un long sillon flétri, décoloré, mort; ces plantes aux légères fleurs violettes, aux nerfs délicats, aux impressions vives, se ferment sous mon pied; mais cinq minutes après, les plantes se sont rouvertes et le sentier a reverdi.

Du haut du monticule on peut voir Yavisa aligner correctement ses toits de paille sèche et dorée; ses deux fleuves coulent tranquilles. Je regarde longtemps ce panorama malgré la malveillance des coloradillos et je rentre dans notre case à temps encore pour prendre part à la discussion sur la quinine.

Avant de nous embarquer pour le Tiati, nous rendons visite au juge politique Velasco, dont l'obligeance nous a été d'un grand secours. Il nous reçoit avec la dignité que lui impriment ses hautes fonctions. C'est lui, en effet, qui est chargé de faire restituer à tel nègre les bananes volées par tel autre, étant juge; étant colonel, c'est lui qui passe en revue le capitaine et les deux soldats qui constituent la garnison d'Yavisa. Comme en ce moment les deux soldats sont à Pinogana, la garnison se compose du seul capitaine. •

Enfin le signal du départ est donné : nous glissons silencieusement sur la rivière. Les paysages du Darien sont riches, bien étoffés, mais ne valent pas ceux du Para. Les lianes sont plus maigres et moins tourmentées, les arbres moins touffus et moins beaux, les palmiers plus rares. Je n'ai point éprouvé ici l'admiration intime, universelle, presque religieuse et presque craintive, qu'ont fait naître en moi les amoncellements de la verdure amazonienne. Cependant le fleuve est égayé par nos cinq pirogues, les hommes semblent

contents de marcher et leurs perches de bois sonnent avec un bruit d'airain contre les argiles dures de la berge. Nous sommes revêtus d'accoutrements bizarres; Wyse a embarqué le cuisinier qui, un plat entre ses jambes, perché sur les caisses de conserves, nettoye le riz pour le repas du soir; un grand chien jaune, effaré, contemple notre maître-queux. Vers quatre heures et demie, nous nous arrêtons afin de disposer le campement et donner au cuisinier le temps de préparer un gros lapin tué par un de nos hommes.

Les serviteurs que M. Lacharme a ramenés avec lui du Rio Sinu, organisent la rancheria ou campement avec une promptitude remarquable. En quinze ou vingt minutes ils déboisent un grand carré de terrain, balayent le sol, émondent les arbres et suspendent nos hamacs.

Tandis que possesseur de deux troncs excellents je me balançais déjà, j'aperçois, à travers la fumée de ma cigarette, un magnifique *palma real*, le porteur du chou-palmiste; je le signale avec empressement à Wyse; aussitôt nous nous munissons d'une hache, mais nos coups les mieux assénés font à peine de légères entailles dans l'arbre et nous nous voyons obligés d'appeler à notre aide Jose, le meilleur bûcheron de M. Lacharme, l'hercule Jose. En vingt ou trente coups de hache le palmier est abattu: il tombe avec fracas dans la rivière qu'il fait jaillir

en entier et barre sans laisser le moindre passage. Aussitôt deux hommes sont envoyés pour extraire le bourgeon. Tandis que nous surveillons avec soin cette opération délicate, l'un des hommes pousse une exclamation de terreur et fait un saut en arrière; il a failli mettre la main sur un *mapana*, grande vipère longue de deux mètres et très dangereuse; comme elle restait entre les feuilles du palmier, étourdie de sa chute, un coup de gaule en fit prompt justice. Reclus fait une découverte autrement terrifiante que celle du *mapana*: il signale l'apparition des garapattes.

Nous avons terminé nos voyages par eau; il nous faudra demain commencer une œuvre bien plus pénible: nous allons marcher en droite ligne à travers la forêt. Nous nous endormons sans discourir, car nous sommes tous également fatigués de notre journée sur le Tupisa. Cette rivière est encombrée de gros troncs d'arbres tombés en travers et qui barrent son lit. Tantôt il fallait nous mettre à l'eau et réunir tous nos efforts pour faire franchir l'obstacle à une pirogue, tantôt nous devions nous aplatir dans l'embarcation afin de laisser un ou deux millimètres entre notre tête et l'arbre sous lequel nous passions. Pour faire glisser les pirogues par-dessus tant d'obstacles, les gens du pays détachent l'écorce du *guaruma*, écorce très onctueuse, et la disposent sur le tronc à franchir: la pirogue, poussée par les

noirs, prend son élan et passe sur cette surface savonneuse.

Je me lève de fort bonne heure le lendemain afin de préparer une abondante salade avec le cœur du palmier abattu la veille ; vingt fois nous revenons à ce chou-palmiste dont le goût de noisettes et d'amandes fraîches est exquis.

Le rancho établi, le dépôt des provisions encombrantes installé, la salade absorbée, nous nous enfonçons dans la forêt derrière les homes de M. Lacharme. Ils vont droit devant eux suivant la ligne indiquée, ne se détournant ni pour un arbre ni pour une colline, ni pour une rivière. Deux d'entre eux surtout, Jose et Pedro Garcia, manient le machete avec une dextérité merveilleuse ; Pedro Garcia, comme Ambidextre, est également adroit des deux mains. C'est à lui, je crois, que revient la palme de l'adresse, car je l'ai vu se faire les ongles avec son énorme sabre droit : il m'a rappelé mon guide américain se rasant avec son couteau à dépecer les buffalos. Malheureusement les garapattes deviennent de plus en plus nombreux au grand désespoir de Reclus, toujours leur préféré.

Peu d'incidents. Seul, M. Soza cherchant un passage meilleur, a failli mettre le pied sur une vipère : heureusement nous sommes accompagnés de M. Lacharme, toujours muni d'un antidote contre la morsure des serpents. Après de longues et patientes



expériences, M. Lacharme a fini par composer ce contre-poison dans lequel ses bûcherons et lui ont une confiance absolue ; en outre, un de nos hommes connaît l'oraison qui retarde l'effet du poison jusqu'à l'arrivée d'un médecin.

Rien de plus curieux que la conversation de M. Lacharme, véritable homme des bois ; ses longs cheveux le font ressembler à un fils de Mérovée ; il porte la *liga* comme un Indien de pure race et depuis vingt ans étudie les propriétés médicinales des lianes. Il est étrange qu'une étude approfondie de ces lianes n'ait encore séduit aucun naturaliste : que de remèdes et combien de poisons intéressants à connaître ! Le nègre Eugenio porte sur la cuisse une plaie profonde : une seule goutte de suc est tombée sur sa jambe ; il en est resté cinq mois au lit.

La marche en forêt est pénible : on trébuche à chaque pas contre les chicots des arbustes coupés en biseau ; le chemin est mauvais et la fatigue vient vite. Toutes ces petites misères ne seraient rien si le soir au campement nous pouvions régulièrement prendre notre bain ; mais non, la rancheria s'établit à proximité d'un trou vaseux ; à peine l'eau jaune et saumâtre s'y trouve-t-elle en quantité suffisante pour faire cuire le riz et le café. La nuit, dévorés de garapattes, nous nous retournons dans nos hamacs pour nous gratter avec frénésie.

Hélas ! que sont devenus le zèle et l'activité déployés par notre cuisinier durant les premiers jours ? Le temps n'est plus où il se réveillait à trois heures pour que les explorateurs affamés fussent servis à cinq. Nous sommes forcés de le héler chaque matin ; son café est un poison, son riz est cru, sa viande terreuse. Pauvre diable qu'on ne peut guère gronder, car sa tâche est la plus lourde. Sa livrée n'a jamais été brillante : aujourd'hui, elle est indescriptible ; elle se compose d'une moitié de chemise, d'un pantalon auquel manquent une jambe et la moitié de l'autre et d'un chapeau dont le bord seul est resté à demi intact. Je ne sais vraiment pourquoi je le raille, car je ne suis guère mieux vêtu et mes compagnons n'ont rien à m'envier.

L'heure est venue pour Wyse et pour moi de préparer notre voyage à Bogota. Nous donnons à nos amis de fraternelles accolades sur les bords d'une ravine pleine d'eau que nous appelons la *quebrada de la séparation*. Reclus a une tâche énorme à accomplir, mais nous sommes certains que ni la persévérance ni le courage ne lui manqueront et que cette tâche sera remplie. C'est avec un pénible serrement de cœur que nous abandonnons dans la forêt cet ami dont les qualités rares et puissantes étaient appréciées de chacun de nous et dont la conversation, toujours gaie et originale, parcourait le cercle étendu de presque toutes les connais-

sances humaines. Mais nous sommes certains de le revoir : les hommes de sa trempe triomphent de la forêt vierge.

Après une marche pénible, Wyse et moi nous retrouvons sur les bords du Tiati. Quel plaisir de prendre un bain d'eau claire après les bains de boue auxquels nous étions condamnés dans la *trocha*. J'ai attrapé un rhume, mais des immersions nombreuses et prolongées ne tardent pas à le noyer. Nous devons ramener deux pirogues avec nous à Yavisa : l'une d'elles est petite, mais l'autre est la grande pirogue amirale qui portait Wyse, le chien et le cuisinier : nous mettons la petite dans la grande et nous descendons. Je revois avec plaisir le Tiati : quel fleuve singulier ! Imaginez une succession de puits profonds où l'eau dort verte, immobile, presque inquiétante. Ces puits sont séparés par des bancs de gravier sur lesquels l'eau coule limpide à cause du peu de profondeur.

Le Tupisa est plus égal dans son cours. Ce fleuve est tout bordé de bananiers, reste des plantations appartenant autrefois aux Indiens. On ne trouve plus d'Indiens aujourd'hui dans le bas Tupisa ; mais ces malheureux, chassés par les civilisés de plus en plus envahissants, regrettent amèrement ce fleuve dont les eaux sont pleines de poissons, les forêts pleines de gibier ; car les pecaris, les tapirs, les

agoutis abondent, et les savoureux sabalos dorment à fleur d'eau.

Nous sommes constamment dans l'eau et nous usons un chargement de guaruma pour faire glisser notre pirogue par-dessus les troncs accumulés. Enfin, après l'avoir trainée souvent, poussée, fait basculer, déchargée, nous nous trouvons vis-à-vis d'un arbre infranchissable pour la grande embarcation : nous l'abandonnons sans hésiter pour en retirer la petite. Nous arrivons à Yavisa vers la nuit tombante, à moitié morts de faim.

Nous séjournons quelques heures seulement à Yavisa. Nous saluons en passant à Chepigana la gracieuse Vizente, et M<sup>me</sup> L\*\*\* qui nous redonne une audition de l'album à musique. Enfin nous nous embarquons sur une goëlette surchargée de tagua ; le chargement est si complet que la vague entre par-dessus bord. Nous arrivons à Panama à moitié submergés.



## XIV

### DOUZE JOURNÉES DE CHEVAL

Un pari. — Buenaventura. — Cordova. — Achat de mules. — Le Naranjo. — Descente au Bittaco. — La maison déserte. — Le Cauca. — Nos montures. — Effroi de notre guide. — Pas de souper. — La Grande Cordillère. — Télégraphe colombien. — Population de la Sierra. — Aventures d'une aubergiste. — Vallée du Magdalena. — Une nuit sous la pluie. — Nous remorquons nos chevaux. — L'orage. — Arrivée.

Wyse et moi sommes tenus de nous rendre à Bogota, pour y obtenir du gouvernement colombien la concession du canal interocéanique. Mais on nous apprend que le Magdalena est à sec et que les plus petits vapeurs ne peuvent le remonter en ce moment. Nous décidons de nous rendre en steamer à Buenaventura et de franchir à cheval les trois cordillères qui séparent cette ville

de la capitale colombienne. Un tel projet nous attire de nombreuses observations : la route est longue, difficile, pénible ; elle nous coûtera, dit-on, dix-sept journées de marche. Un peu impatientés, nous offrons de parier que, douze jours au plus après notre départ, nous ferons notre entrée à Bogota. Ce pari est accepté avec des éclats de rire, et nous en reconnaissons bientôt nous-mêmes l'imprudence. Nous venons d'entreprendre une véritable folie.

Le 25 février, à onze heures du soir, nous nous embarquons sur l'*Islay*, véritable bateau de rivière, à roues et à deux étages ; mais les bateaux de rivière peuvent sans danger naviguer sur un océan nommé à bon droit le Pacifique. Pas un souffle d'air, pas une lame. La mer est phosphorescente et des lumières subites rayonnent dans le sillage comme les éclairs de chaleur dans un ciel d'été ; le navire se fraye une route de feu.

Nous trouvons à bord plusieurs habitants du Cauca et du Tolima, États de la République Colombienne ; nous les interrogeons séparément sur notre itinéraire et nous comparons les renseignements recueillis : impossible d'en trouver deux semblables.

Après deux jours de traversée, l'*Islay* arrive à Buenaventura, second port de Colombie, véritable borbier. Les maisons, sur pilotis rongés, ont pignon sur la mer même ; au-dessous d'elles, le flux

et le reflux remuent une vase puante. Des ruisseaux pleins de fange, noirs et fétides, coulent lentement au milieu des rues encombrées d'ordures. Le terrain, bas, est inondé, et la bourbe des marécages représente l'eau dans ce paysage malpropre.

La couleur de la population, nègres et Peaux-Rouges, parcourt toute la gamme des nuances indiennes et descend jusqu'au noir le plus foncé.

Le temps presse ; nous voulons quitter cet endroit malsain où règnent les fièvres paludéennes. A peine descendus, nous nous mettons en quête d'un canot qui nous fera remonter le Dagua jusqu'à Cordova. Nos piastres embauchent deux nègres possesseurs d'une pirogue ; mais nous sommes contraints d'attendre la marée montante pour franchir les bancs de vase presque toujours à sec. Nos deux nègres, dont l'ardeur est activée par la promesse de quelques piastres supplémentaires, halant la pirogue sur les bancs de gravier, la poussant avec leurs longues palanques, atteignent Cordova un peu après le jour.

La veille, un notable habitant de Buenaventura avait envoyé une dépêche à son agent de Cordova, lui recommandant de tenir des bêtes à notre disposition. Nous nous rendons chez cet agent et lui demandons nos mules. Cet homme nous regarde avec stupéfaction. — « Comment, dit-il, vous arrivez, et vous voulez repartir ! mais vous devez vous

reposer. » — Nous restons stupéfaits à notre tour de cette observation. Bref, il ne s'est nullement inquiété de nos animaux.

Par bonheur, des arrieros sont occupés à charger un convoi de mules. Après des pourparlers très diplomatiques, on nous en cède deux pour nos personnes, et une troisième, maigre, efflanquée, paresseuse, qui ne porte qu'en rechignant notre bagage, bien léger cependant.

Nos mules sont des bêtes de charge : elles ont pour unique allure un petit pas lent, dur et monotone. Comme nous voulons coucher au Naranjo, village assez éloigné de Cordova, nous marchons toute la journée; nous ne nous accordons qu'un très court repos à Juntas. Avant la construction de la route, les pirogues devaient remonter jusqu'ici; au milieu du parcours se trouvaient des cascades et des rapides infranchissables; les voyageurs étaient contraints de changer d'embarcations; et, grâce à l'indolence des habitants, perdaient un temps considérable.

Le chemin est pittoresque; il est animé par de longues files de mules portant flegmatiquement une charge peu pesante: quand elles s'arrêtent pour mâchonner un brin d'herbe sèche entre deux pierres, les cris des arrieros, les pierres qu'ils leur lancent, leurs coups de *garrotillos* sont impuissants à les remettre en marche; elles se contentent de



balancer la tête et de secouer avec dédain leurs longues oreilles.

Je m'épuise en efforts inutiles pour faire prendre le trot à ma mule : j'ai beau la fouailler, l'injurier, la prier même, elle se refuse à quitter son pas d'écolier allant à la classe ; bien plus, elle s'arrête à la porte de chaque mesure et s'absorbe dans la contemplation de l'écurie ; à chacune de ces haltes, je suis obligé de livrer une véritable bataille.

Pour suivre le cours du Dagua sur la crête des collines limitant son bassin, nous traversons quelques torrents magnifiques : leur flot a les splendides reflets de l'émeraude affaiblie ; je n'ai pas encore vu d'eau plus claire, plus éblouissante, plus *cristal*. Cette eau est très propre à délayer notre *ulpo*, mélange de vingt parties de farine de maïs grillé et de dix de sucre, la seule provision de bouche que nous ayons emportée, et qui nous sert d'aliment aussi bien que de boisson rafraîchissante.

Notre arriero, maître Treviño, est resté en arrière avec la bête de charge. Nous nous informons auprès des passants du nombre d'heures que nous avons encore à passer en selle avant d'atteindre le Naranjo : deux, nous dit-on ; mais ces heures présentent un phénomène étrange : à mesure qu'elles s'écoulent, au lieu de diminuer, elles augmentent ; les lieues se comportent de la même façon et les kilomètres à parcourir augmentent en raison des

kilomètres parcourus. Dans ces pays, la façon d'apprécier les distances est des plus fantaisistes : en certaines parties du Santander, on les compte par le nombre des cigares à fumer durant la route.

Enfin, nous arrivons au Naranjo : un peu fatigués, nous nous empressons de suspendre nos hamacs. Treviño arrive longtemps après nous, et se plaint amèrement de la longueur de l'étape. Son chagrin augmente quand il nous voit le lendemain nous lever avant le jour ; lestés d'une tasse de chocolat, nous sautons en selle ; un bain glacé dans le premier torrent dissipe le sommeil et la fatigue.

Les brouillards de la nuit flottent encore, accrochés aux pointes de la montagne, et se déroulent au vent comme des bannières impalpables. La route, qui monte rapidement, contourne les bosses de la montagne : les mules, amies des précipices, marchent indolemment sur le bord extrême d'un chemin sans parapet. La sierra tombe à pic : sous nos pieds, à deux cents mètres, le Dagua, devenu torrent, se rue contre les blocs énormes, se fraye un étroit sentier entre mille obstacles, bondit, écume et rugit : du fond du gouffre le fracas de cette lutte monte aisément jusqu'à nous. La Sierra, vraie coquette, dépouille peu à peu ses vêtements de forêts et se montre enfin dans une savante nudité : de longues lignes rouges zèbrent son flanc poli comme des estafilades encore sanglantes.

Nous atteignons, toujours admirant, deux cabanes qui s'intitulent orgueilleusement le village de Dagua. En face de nous se dresse une haute montagne pelée; un lacet court en zigzag aigu de la base au sommet: c'est le chemin que nous allons suivre.

Ce sentier de chèvres est terriblement dur: en une heure nous nous élevons de 600 mètres; montée rapide, car une moyenne de 400 mètres dans le même temps est déjà très forte. Aussi à mi-route ma mule refuse d'aller plus loin et se couche; j'attends philosophiquement qu'elle daigne se relever. Enfin nous escaladons la dernière crête, qui sépare les deux vallées du Bittaco et du Dagua, et nous déjeunons à Cimarones, à cinq mille pieds au-dessus du niveau de la mer.

Aussitôt le déjeuner expédié, nous repartons. Nous nous trouvons en présence d'une descente très longue et très à pic qui tombe sur le Bittaco. Abandonnant les mules, nous nous laissons glisser sur le flanc même de la colline. J'ai les deux mains embarrassées: l'une tient le flacon de coca, l'autre le précieux ulpo; mes grandes bottes me font trébucher à chaque pas. Wyse se laisse choir un grand nombre de fois et finit par une culbute si malheureuse qu'il se donne une légère entorse. Clopin-clopat, tout au fond de la gorge, nous atteignons le Bittaco, ruisseau limpide et magnifique. Haletants, épuisés, en sueur, nous ne pouvons résister

au désir de nous plonger dans cette eau glacée. Treviño, qui survient, prédit que le soir même nous serons morts tous les deux.

Après avoir horriblement fouetté nos mules, traversé un grand nombre de hameaux, monté et descendu des collines et des montagnes, nous escaladons enfin la dernière cime qui nous cachait la vallée du Cauca. Nous nous arrêtons involontairement : à travers une crevasse de la montagne nous voyons le panorama comme à travers une lorgnette. Tout à l'arrière-plan les grands sommets effacés de la haute Cordillère ; loin au-dessous de nous la vallée étendue, grise et tranquille, tranchée dans sa longueur par la lame d'acier terni du Cauca ; un premier plan étrange de trois montagnes échelonnées : l'une carmin, l'autre vert-pomme, la dernière jaune de Naples.

Au bout de la descente qui s'offre à nous, s'étend un petit village appelé Mulalo : malgré notre hâte, nous n'y arrivons pas avant la nuit noire. Nous demandons l'hospitalité : l'on nous envoie dans une grande maison abandonnée ; nous frappons, personne ne vient ouvrir ; nous saluons : *Ave, Maria purissima*, nul ne nous renvoie le *sin peccado concebida* obligatoire. De guerre lasse, nous attachons nos mules à la porte et nous nous mettons en quête d'une case où nous trouverons ne fût-ce que deux œufs.

Wyse, boiteux, s'appuie sur mon bras, et tous deux, moulus, mourant de faim, nous parcourons Mulalo par une nuit exceptionnellement noire. Après de longs détours, nous entrons dans la case d'une négresse, qui, émue de pitié par l'aspect de Wyse, consent à nous cuire un peu de riz. Force nous est de ressortir aussitôt pour aller nous-mêmes soigner nos mules. Treviño, malgré ses jambes exercées, est resté en arrière.

Nous décidons de passer la nuit dans notre maison déserte; nous suspendons nos hamacs dans une salle poussiéreuse. Au dehors le vent fait rage et pousse des gémissements dans les longs corridors; au dedans les portes grincent et se plaignent. Nous pouvons nous croire les hôtes d'une habitation hantée; mais aucun fantôme cette nuit-là n'aurait pu nous empêcher de dormir.

Le matin, en nous mettant à la fenêtre, nous voyons arriver Treviño, qui, la veille, n'a pu suivre notre marche forcée; nous lui promettons de faire aujourd'hui une courte étape, et de ne pas dépasser Palmyra.

Un énorme bac transporte bêtes et gens sur la rive opposée du Cauca. La vallée de ce fleuve très fertile et très riche est aujourd'hui improductive et pauvre: la guerre civile, la sauterelle, la fièvre typhoïde et la sécheresse se sont réunies pour l'accabler: en certains endroits les criquets s'envolent

en tourbillons autour de nos chevaux, et le sol est couvert d'une couche épaisse de ces insectes accouplés. Le sol entre Palmyra et la rivière est planté de broussailles maigres et ennuyeuses : impossible de rien voir devant nous. La terre est grasse et la moindre pluie change les routes en bourbiers. Nous traversons des marais desséchés qui répandent une odeur fétide : l'aspect physique de la contrée indique qu'elle ne peut être saine. La population est malingre ; je remarque beaucoup de plaies et d'ulcères : le propriétaire d'une *venta* où nous achetons un morceau de pain se plaint d'une maladie de peau dans laquelle je reconnais une variété de lèpre.

Je continue allégrement ma route, répondant aux saluts des passants. Les femmes montent à califourchon : disposant leurs jupes en jambes de pantalons, elles enfoncent leurs pieds nus dans les grands sabots de cuivre qui leur servent d'étriers. Quelques-unes se tiennent sur l'extrême arrière-croupe de leurs ânes et n'y restent que par des prodiges d'équilibre ; le visage couvert d'une étoffe, et voilées comme des Mauresques pour se garantir du vent et du soleil, elles trottinent durant des journées entières. Se souciant fort peu du plaisir que j'aurais à lier conversation, ma mule refuse de quitter son petit pas et me laisse en arrière.

Les hommes, pour monter à cheval, ont un costume

spécial : ils enfoncent leurs jambes dans des *samaros*, pantalons immensément larges faits de fourrures ou de caoutchouc ; tous ont le large chapeau, les éperons énormes, le poncho court et invariablement le *garrotillo* ou petit fouet.

Nous arrivons à Palmyra le jour du marché : beaucoup de chevaux, comme la monture des quatre fils Aymon, portent plusieurs cavaliers. Très fatigués, nous entrons avec plaisir dans la ville. Dieu sait pourtant que Palmyra, malgré son nom poétique, ne nous eût pas semblé agréable en toute autre circonstance. C'est une suite de maison humbles, basses, espacées, qui occupent une énorme étendue ; elles se resserrent un peu vers le centre où se trouvent quelques magasins obscurs ; au milieu s'étend un grand carré nu qu'on appelle la place, et sur cette place se dresse quelque chose qu'on appelle la cathédrale.

Le marché a réuni un grand nombre de mendiants. L'un d'eux, un nègre, est affligé de l'éléphantiasis le plus compliqué. Beaucoup découvrent pour exciter notre pitié des goîtres, des ulcères et des plaies scrofuleuses.

Le négociant à qui nous avons télégraphié de tenir nos chevaux prêts nous fait la même réponse que l'agent de Cordova ; il nous promet du moins nos montures pour le lendemain dès l'aurore. L'aurore se lève, point de chevaux. Le peon n'arrive qu'à midi ; il amène un cheval et un mulet qu'il appelle un *exce-*

*lente macho*. J'ai le bras tellement fatigué d'avoir fouetté ma mule que je m'indigne à l'idée de remonter sur un animal de cette espèce. L'arriero énumère les grandes qualités de son macho; un moment même il essaie de le faire passer pour un cheval à oreilles un peu longues.

Impossible de s'attarder davantage; nous partons avec le mulet et le cheval. Je prends plaisir ici à faire amende honorable à mon macho et à reconnaître sa douceur, sa placidité, son pas infatigable. Nous apprîmes chemin faisant que notre péon devait de l'argent au négociant et que celui-ci nous l'avait fourni pour rentrer dans sa créance.

Le soir à sept heures nous mettions pied à terre à Buga devant la maison de M. Calderon. Je professe pour M. Calderon la plus vive gratitude : c'est le premier habitant du Cauca qui nous ait donné des renseignements sérieux. Sa maison était toute patriarcale ; après le diner improvisé, un peon nous versa sur les mains l'eau d'une aiguière ciselée. Un grand vase d'argent fin était posé sur une énorme jarre d'eau : c'est dans cette coupe que boit chacun, familial ou passager. Ce vase d'argent sur l'énorme cruche se retrouve dans toute maison du Cauca ; les plus pauvres servent à boire dans un vase de cristal démesuré.

La journée suivante est monotone comme les deux précédentes ; aucun objet intéressant ne dis-



trait le regard. La vallée est laide, torréfiée par un soleil ardent ; les montagnes sont drapées dans leurs voiles de vapeurs ternes ; l'œil est fatigué par les réverbérations : bien rarement une brise du nord s'engouffre dans ce boyau dont il nous tarde de sortir. Ce long creux entre les deux cordillères sera un jour la plus riche partie de la Colombie. Quand un chemin de fer l'aura mise en communication avec le Pacifique, ou quand la rectification du Cauca lui permettra d'atteindre l'Atlantique, cette contrée exportera en grandes quantités le sucre, le tabac, peut-être le café, mais surtout le cacao et les métaux précieux. Elle deviendra millionnaire ; mais elle ne deviendra jamais pittoresque.

A l'entrée d'un bois, le Monte-Morillo, nous sommes rejoints par notre muletier. Il nous explique que s'il a talonné sa bête et fait preuve de vitesse, c'est que jamais il n'eût consenti à traverser seul le Monte-Morillo. Il entame je ne sais quelle histoire de brigands et paraît effrayé d'apprendre que le matin même j'ai perdu le gros revolver pour lequel il professait tant d'admiration.

Nous arrivons au Sarzal sans encombre. Notre hôte du Sarzal est pauvre et peu aimable ; tout au plus permet-il d'accrocher nos hamacs à deux poteaux soutenant sa maison. Nous nous couchons sans souper ; nous nous résignons du reste à prendre cette excellente habitude, et plusieurs journées se

sont déjà écoulées sans que nous aïons avalé autre chose qu'une demi-douzaine d'œufs.

Nos bêtes, peu accoutumées à cette allure rapide, commencent à se fatiguer. La mule de charge doit être remplacée : j'abandonne mon macho pour enfourcher un petit cheval désagréable. Dans l'après-midi même il se trouve fourbu et je prends une troisième monture.

Nous arrivons d'assez bonne heure à Victoria. Auprès de ce hameau, dans un petit cimetière, sur une hauteur, reposent les victimes d'une bataille de Bolivar. Le terrain, formé par des mamelons calcaires, est brûlé ; ses renflements sont couverts de broussailles recroquevillées ; une longue sécheresse a rasé l'herbe et tari les ruisseaux qui présentent l'aspect des *oueds* d'Algérie. Cette sécheresse prolongée inquiète les habitants de la vallée ; beaucoup sont en proie à une véritable terreur : l'absence de pluie durant vingt-deux mois, l'apparition de la sauterelle et quelques tremblements de terre leur semblent les indices d'un cataclysme prochain.

Nous avançons au petit pas et nous traversons ainsi Saragossa, village entouré de cannes à sucre, délicieusement situé. Une heure après, contournant une grande lagune desséchée, où les bestiaux, dans la bourbe jusqu'aux flancs, cherchent un peu de fraîcheur, nous entrons à Cartago.

Cartago est une seconde Palmyra. Cette ville marque le point où nous quittons la chaude vallée pour gravir la grande cordillère centrale. A peine descendu de cheval, je cours chez l'hôte auquel M. Calderon a télégraphié notre arrivée. Aucun télégramme n'est arrivé.

Nous avons déjà perdu un temps considérable; l'échéance du pari se rapproche. Je suis obligé de courir chez l'alcade, chez le chef municipal, etc., etc. Tous, en me promettant des mules pour le lendemain, s'étonnent beaucoup que nous désirions arriver en onze jours plutôt qu'en un mois.

J'ai beau me démener et déclamer contre l'indolence des habitants, il est impossible d'obtenir une mule pour le lendemain. Nous passons trente-six heures à Cartago. Hélas! il nous reste à peine quatre jours et demi pour arriver à Bogota, et nous avons fait au plus la moitié du chemin.

Au sortir de Cartago se dressent les contreforts de la cordillère centrale. Le long du chemin court le fil télégraphique, tendu d'une colline à l'autre, fil d'araignée balancé par la brise au-dessus des ravines et formant la corde des arcs de route que nous suivons. Jusqu'à présent, la principale utilité du télégraphe a été de nous indiquer la vraie route. Nous l'avons beaucoup employé, sans le moindre succès. Les communications étaient interrompues : l'employé, au lieu de nous prévenir, prenait l'ar-

gent, se proposant d'envoyer les dépêches lorsque le fil serait raccommodé. Rien d'étonnant, en pareilles circonstances, que nous ayons voyagé plus vite que l'électricité colombienne.

Le passage montagneux que nous traversons est plein de charme. Les nombreux mamelons, couverts d'une végétation touffue, sont les vagues d'un véritable océan de verdure, dont le feuillage argenté des *guarumos* figure admirablement l'écume. Franchissant le rio de las Viejas, bien boisé, large, clair et bruyant, nous traversons de longues forêts de bambous aux masses fines, gracieuses, élégantes. Nous nous élevons sur une pente peu sensible. La fraîcheur de l'air s'accroît, et nous respirons à pleins poumons cette atmosphère moins brûlante. Un dicton de la vallée l'affirme : « Entré malade dans la sierra, on en ressort guéri. » Malgré la salubrité de ces hauteurs, une sécheresse prolongée occasionne en ce moment des fièvres et des cholérines fréquentes. Plusieurs fois, sur notre route, on nous demande des consultations ; car, ici, tout étranger est réputé médecin. Ne portant aucun remède, nous nous bornons à distribuer de bons conseils.

La population de la sierra est très belle : les femmes réunissent ces deux qualités essentielles : vigueur et beauté. Grandes, fortes, la poitrine pleine et portée en avant, j'ai souvent pris plaisir à admirer leur démarche souple et fière, ou à les voir, avec leurs bras

nus, fermes et blancs, écraser le maïs sur la pierre plate, comme au temps des Incas. Leurs grands yeux ont le regard serein que donne l'habitation des lieux élevés. Elles sont hospitalières, à condition qu'on parle en maître : priez, on ne vous répondra guère; exigez tout ce que vous voyez, on s'empressera de vous servir : il faut moins demander que prendre.

Jamais, au reste, notre déjeuner ne nous coûte bien cher : vingt sous, trente au plus, lorsque nos chevaux consomment du grain. Pour ce prix nous obtenons des œufs, une banane grillée et un bol de *samora* ; la *samora* se compose de maïs fin cuit dans du lait. C'est le principal, on pourrait dire le seul aliment des *serranos* ou gens de la montagne.

Vers la tombée de la nuit, nous arrivons au pied de la hauteur derrière laquelle s'abrite Salento. Un hacendero, sur le pas de sa porte, affirme qu'une demi-heure nous suffira pour atteindre le village. Plus de deux heures après nous étions encore dans la montagne. C'est au milieu de l'obscurité la plus profonde que, sans guide, nous cherchons notre chemin. Une pluie fine commence à tomber. L'argile devenue glissante, la pente escarpée, les faux pas et les chutes nombreuses de nos montures, nous contraignent à mettre pied à terre. Ainsi que le dit un homme de Salento, le terrain est devenu *espe-*

*jueloso* (en miroir). Enfin, nous atteignons les premières maisons de Salento.

L'hôte auquel on nous a recommandés est mort. Une femme compatissante nous prépare un splendide souper : douze œufs à la coque et une tasse de chocolat. En soupant, nous écoutons le roman de notre hôtesse : habitante de la côte, elle est venue dans la montagne froide et humide à la recherche d'un amant infidèle. Elle l'a rejoint à Salento. Quand elle se disposait à se jeter dans ses bras et à lui pardonner, elle apprit qu'il habitait avec une autre femme. Notre brave hôtesse s'est mise à travailler : elle donne à manger aux voyageurs, afin de gagner l'argent nécessaire pour retourner à la côte et y vivre sans l'ingrat.

Cette histoire m'ayant disposé au sommeil, je m'étends avec plaisir dans mon hamac. Malheureusement, pendant l'ascension de Salento, ma couverture avait roulé de ma selle, la pluie avait percé mes vêtements de toile, et le froid se faisant vif à pareille hauteur, je passai ma nuit à grelotter.

C'est entre Salento et le rio San-Juan, où nous comptons coucher ce soir, que l'on doit traverser la crête du Quindio et passer de la vallée du Cauca dans celle du Magdalena.

Le chemin ne ressemble pas à une route carrossable, et plus d'une fois je suis obligé de mettre pied à terre pour reposer mon cheval. A cette hauteur même de

3,200 mètres, la sierra garde sa forêt parée de fleurs brillantes. Le sentier ressemble à l'étroite allée d'un parc ; les arbustes couverts de fleurs d'un violet riche et magnifique portent des plantes grimpantes qui laissent pendre leurs clochettes odorantes et colorées. Le bleu, le rouge, le rose, le blanc pur, les jaunes étincelants fleurissent partout. Les fougères arborescentes, plus fines et plus déliées que les palmiers mêmes, déroulent leurs crosses doucement repliées. C'est une promenade féerique.

Nous déjeunons avec plaisir sur le *paramo* (le sommet), au milieu de cette végétation en désordre. Nous nous levons avec empressement pour saluer une jeune femme qui passe à cheval ; elle m'apparaît poétique et vaporeuse comme la fée blonde de la montagne. Cette jolie amazone est bien en place dans un cadre à la fois grandiose et délicat.

La vallée du Magdalena est plus basse que celle du Cauca. Nous commençons la descente avec un entrain qui se ralentit bientôt : parfois le sentier est obstrué de grosses pierres roulantes, parfois il se resserre et se creuse au point que nos genoux touchent à droite et à gauche les côtés de cet étroit couloir. Les mules de charge, plaçant toutes leurs pieds au même endroit dans la terre détrempee, finissent par former des sillons transversaux qui durcissent en été : dès lors la route est barrée par une succession de boudins d'argile d'un pied de diamètre, séparés

à peine par un intervalle de quinze centimètres : les arrieros les appellent des *almohadillas* (traversins), nom très juste qui fait image. Un voyageur peu clairvoyant a cru que ces obstacles étaient disposés par les muletiers, et a dépensé de longues pages pour démontrer leur utilité.

Malgré notre hâte d'arriver, nous nous arrêtons longuement dans la vallée de Tochesito. Nous sommes au centre d'un triple cercle de montagnes d'un vert profond et pur ; des palmiers gigantesques dressent à perte de vue leur tête soyeuse ; quelques-uns de ces troncs blancs, colonnes végétales d'une rectitude et d'une hauteur merveilleuses, atteignent au moins 250 pieds<sup>1</sup>. Le Tochesito coule clair et sonore dans sa gorge profonde : son eau est si glacée que notre bain dura au plus deux minutes.

Obligés de lancer nos chevaux au trot sur des pentes raides, c'est un hasard heureux que personne, bête ou homme, n'ait fait de chute dangereuse. Malgré notre hâte, la nuit nous surprend. Nous n'y voyons goutte ; Wyse, se fiant à l'instinct de sa bête, lui met la bride sur le cou et lui abandonne le soin de nous conduire. L'instinct de cette mule est remarquable : un étroit sentier couvert d'eau

1. On les nomme *palmas de cera* ; cette végétation est d'autant plus remarquable que la vallée se trouve à 2,500 pieds au-dessus du niveau de la mer.



serpente entre des fondrières; tandis que mon cheval s'embourbe à droite et à gauche, pas une fois elle ne dévie. Enfin elle s'arrête devant la porte d'une grande habitation où nous sommes reçus très cordialement. Le soir même, à onze heures, notre peon nous rejoint, épuisé : il a fait une étape énorme. Il vient d'accomplir un véritable tour de force; mais la mule de charge est hors de service. C'est le quatrième animal que nous semons sur la route.

Coûte que coûte, le lendemain à quatre heures nous devons être arrivés à Ibague, afin d'en repartir à neuf heures du soir : c'est à cette condition seulement que nous pouvons gagner notre pari. Chemin faisant nous pestons contre les ingénieurs qui, en construisant le chemin, se sont amusés à escalader tous les contreforts : on dirait une route payée au kilomètre. Enfin, malgré le grand nombre d'éperons, nous découvrons Ibague et la plaine du Magdalena ; les animaux semblent se douter qu'ils touchent au terme de leur voyage et malgré leur fatigue, accélèrent le pas : même, ils sont pris d'un accès de vigueur qui les fait galoper jusqu'à l'hôtel.

Notre peon arrive longtemps après nous, un peu chancelant sur ses jambes, tout à fait éreinté, et s'écrie aussitôt : « *Esa gente es diablo!* » Moyennant un prix très élevé, nous trouvons heureusement de nouveaux chevaux, et chargeant notre pe-

tit bagage sur un animal frais, nous repartons à neuf heures malgré la stupéfaction profonde des habitants d'Ibague.

Notre nouveau peon est un homme jeune et vigoureux ; il a pris avec lui son frère, gamin de douze ans. Nous avons pitié de ce moutard obligé de trotter jusqu'à quatre heures du matin pour suivre le pas des chevaux. A ce moment éclate un orage violent : nous mettons pied à terre. Tandis que je me blottis sous mon cheval, Wyse s'allonge sous son poncho et s'endort d'un sommeil que n'interrompt ni la pluie, ni le vent, ni les éclats du tonnerre.

A cinq heures précises les chevaux sont ressanglés et Wyse réveillé sans pitié. Nous reprenons sous une pluie battante la marche interrompue pendant une heure à peine. En un instant le chemin s'est changé en rivière ; la boue rejaillissant sous le sabot de nos montures nous mouchette des pieds à la tête.

La vallée du Magdalena est assurément plus malsaine que celle du Cauca : elle est plus chaude et plus coupée de lagunes ; ses eaux sont généralement mauvaises ; l'atmosphère y est chargée de miasmes. En cette saison le soleil change les lacs en bourbiers : de cette vase s'élève une odeur infecte. J'ai remarqué beaucoup de goitreux et quelques idiots : quant aux fièvres, chacun en souffre plus ou moins.

Nous nous hâtons de franchir cette région délétère et d'arriver à Guataqui, passant le Magdalena en pirogue; nos chevaux nous suivent à la nage. Nous prenons à Guataqui trois heures de repos bien mérité, et, pour ne point coucher sur les bords du fleuve, nous gagnons la montagne : abandonnant la grand'-route nous nous dirigeons en ligne droite vers Bogota.

Nous nous arrêtons auprès d'une case misérable dont les deux habitantes nous offrent abri et amour; refusant avec dignité ces deux offres aussi dangereuses l'une que l'autre, Wyse s'allonge sur un lit de cailloux, et je tends mon hamac aux branches d'un arbre. La pluie n'a pas manqué de transpercer hamacs, couvertures et vêtements. Le matin, nous secouant comme des chiens mouillés, nous constatons avec inquiétude que nous nous trouvons à 110 kilomètres de Bogota et qu'il nous reste à peine dix-huit heures pour arriver dans cette ville.

Nous franchissons l'*Alto de Copo*, pic escarpé mais sans grandeur, et nous arrivons à la Mesa après huit heures de marche sous un soleil de feu. La Mesa est plus propre et mieux située que Palmyra ou Cartago; sur un haut plateau, véritable mesa (table), elle jouit d'une vue très étendue. Là-bas, barrant l'horizon, voilà la dernière chaîne qui nous sépare de Bogota.

Comme à 25 kilomètres en avant de Bogota com-

mence la savane, traversée par une route carrossable, nous avons télégraphié à une voiture de venir nous attendre soit à Varro-Blanco, soit au Pencal. Nous nous informons de la distance à franchir pour arriver à Varro-Blanco : l'on nous répond par un chiffre terrifiant; on affirme même qu'il nous sera impossible d'atteindre le Pencal aujourd'hui.

Nous jetons un coup d'œil sur nos montures : elles fléchissent déjà sur les jarrets et portent la tête basse. Nous les ranimons par des frictions d'*aguardiente* et nous partons, avec la crainte de les voir s'abattre en route. Deux heures après, le cheval de Wyse est pris de crampes violentes; ses quatre jambes se roidissent; nous le croyons fini; mais la pauvre bête a une tournure si grotesque que malgré notre situation critique nous partons d'un éclat de rire. Heureusement un vaqueano (campagnard) qui passe nous indique le remède : nous conduisons le cheval à la rivière et nous l'aspergeons d'eau froide. Ce bain glacé le reconforte.

Il nous reste à franchir une montée longue, raide et sans repos. La dernière gorge, éclairée par une lune tremblante dont la clarté ne peut descendre au profond des ravines, est sauvage et splendide : avec ses ruisseaux d'argent, ses énormes ombres portées, ses profils durement accusés et ses méplats noirs, c'est le paysage le plus complet que nous ayons encore traversé.

Nous atteignons avec plaisir le défilé qui s'ouvre sur la savane de Bogota ; dorénavant la route est unie, et, grâce à la voiture qui doit nous attendre, nous sommes certains d'arriver avant minuit à Bogota. Nous pressons le pas. Voici Varro-Blanco ; aucune voiture. Voici le Pencal ; aucune voiture. Un dernier espoir nous resté : le véhicule nous attend au gros village de Cuatro-Esquinas. Nous arpentons la savane, grande plaine coupée de ruisseaux de drainage.

Enfin à sept heures du soir nous entrons dans Cuatro-Esquinas : aucune lumière, aucune porte ouverte. Nous frappons vainement à toutes les maisons. L'irritation nous gagne ; Wyse, avec ses énormes souliers, défonce une porte. Malgré nos appels, nos cris, nos imprécations, personne ne veut se réveiller. Il est impossible de dormir dans la plaine froide, sans couverture pour nous garantir de l'orage qui s'approche. Pendant une minute au moins, Wyse et moi sommes en proie au plus triste découragement : nous sombrons au port ! Nous ne nous trouvons plus qu'à 16 kilomètres de Bogota, mais nos chevaux sont hors d'haleine. Nous faisons une lieue à pied, en traînant péniblement les pauvres bêtes ; après une heure de ce repos tout à fait illusoire, nous jugeons nos montures en état de nous porter ; un roulement de talons continu sur leurs flancs les maintient à un trottement aussi désa-

gréable pour leurs cavaliers que pénible pour elles-mêmes.

De magnifiques éclairs concentriques et bifurqués illuminent la nuit : à leur clarté fugitive, martyrs d'un pari, nous fouillons avidement l'horizon pour y découvrir Bogota. Mais plus nous marchons, plus Bogota recule devant nous. L'heure passe, nos chevaux vont tomber. Soudain ils nous étonnent au dernier point en prenant une allure plus rapide : ils sentent l'écurie !

A minuit moins *sept minutes*, nous entrons dans Bogota. Nous avons gagné notre pari.

Ce pari était un déjeuner.

## XV

### SANTA-FE DE BOGOTA

Entrée à Bogota. — La ville. — Le palais présidentiel. — Les averses.  
— Climat. — Costumes. — La société. — Le lépreux de la Soledad.  
— Légation de France. — Les affiches. — Métis. — Ministres de la  
marine, Sénateurs et Députés. — Isolement de Bogota. — Pon  
naturel de Pandi. — Chute de Tequendama. — Le Saut de Boliva

Notre arrivée à Bogotá fut en tous points fantas-  
tique. Nous entrâmes dans la ville à minuit ; les ha-  
bitants dormaient. Apercevant dans l'ombre une  
forme vague que nous prenons pour un sereno, nous  
nous approchons pour demander la direction de  
l'hôtel : une femme surgit dans la nuit, et, après  
nous avoir inutilement proposé sa propre chambre,  
s'offre à nous accompagner jusqu'au principal hôtel.  
Wyse remorque son cheval récalcitrant ; son grand

poncho gris, son unique éperon qui sonne à intervalles inégaux sur le pavé, son pantalon déchiré du haut en bas, son casque indien bosselé, lui donnent si bien l'aspect d'un bandit d'opéra-comique que j'oublie ma fatigue pour le plaisanter. Nos chevaux traînant la jambe, la fille de mauvais aloi qui nous accompagne, Wyse et moi en haillons, formons un groupe d'apparence sinistre.

Malgré notre accoutrement délabré et notre étrange guide, nous avons la hardiesse de frapper aux premiers hôtels : aucun ne consent à nous recevoir. Nous songeons un instant à coucher sur la place publique et à protester ainsi contre l'inhospitalité des hôteliers colombiens.

Le sergent de ville de Paris le plus débonnaire nous eût arrêtés depuis longtemps, mais les serenos bogotans ont meilleur cœur : l'un d'eux nous prit en pitié et sa haute protection nous fit ouvrir un petit bouge dont sa cousine était la servante. Lâchant nos chevaux dans la rue, nous nous laissâmes tomber sur un lit, croyant avoir bien gagné le repos. Hélas ! nous avons oublié la férocité des puces de Bogota, férocité en renom dans la Colombie entière. Le lendemain, comme nos bagages étaient restés en arrière, il nous fallut, ainsi que les bohêmes de Mürger, garder le lit, faute de vêtements pour en sortir.

Dès que nous fûmes en mesure de nous habiller,



nous parcourûmes Bogota en quête d'un logement. Nous arrivons précisément à l'époque de la session législative ; les députés et les sénateurs encombre les hôtels, petits et peu confortables ; impossible d'y trouver aucune chambre. Enfin, grâce à l'obligeance des personnes auxquelles nous étions recommandés, nous finissons par nous installer commodément au Jockey-Club, le cercle aristocratique. A peine en possession de ma chambre, je me sentis disposé à prolonger mon séjour : j'arrivais fatigué par un voyage rapide et pénible ; enclin à la paresse, Bogota me plaisait.

Peu de villes occupent une situation plus pittoresque. Bogota s'adosse à des montagnes d'une forme et d'une couleur également harmonieuses ; devant elle s'étend la Savane, grande plaine gazonnée, plateau un peu monotone, mais tout entouré de hauteurs crénelées ; au fond brille la lagune, miroir d'acier poli. On ne peut lever les yeux sans apercevoir Monserrat et Guadalupe, deux mamelons peints en azur magnifique, qui laissent entre eux une gorge profonde ; cette ravine, ce *boqueron*, devint ma promenade favorite. Par les temps clairs, on distingue, dans un lointain perdu, l'horizon du ciel porté sur les deux cimes neigeuses du Tolima et du Ruiz.

Quant à la ville elle-même, elle ressemble plutôt à un gros village qu'à une cité. On peut y arriver par l'un quelconque des quatre points cardinaux

sans que rien la désigne à l'avance : aucune tour élevée, aucune masse imposante. Ses maisons ternes se détachent à grand'peine sur les collines auxquelles elles s'appuient. Que de fois, au retour de mes courses à cheval, je me suis étonné que Bogota ne fût pas plus visible dans la plaine.

Grande disette de monuments : les principales curiosités historiques sont la fenêtre par laquelle s'échappa le *Libérateur* et le pont sous lequel il se cacha pour échapper aux meurtriers. Le Capitole est inachevé. La cathédrale montre quelques jolies lignes, mais son ensemble est guindé ; un grand cadran la défigure comme un emplâtre. La place de Santander, celle de Bolivar, sur chacune desquelles se dresse la statue de ce grand homme de guerre et de ce bon administrateur, sont spacieuses mais sans grandeur. Les Portales ne sont qu'une suite d'arcades embryonnaires. L'ancien couvent de Santo-Domingo, où sont aujourd'hui réunis tous les ministères, est un grand bâtiment carré sans décoration, mais dont la cour intérieure est un ravissant jardin.

Le palais présidentiel n'est qu'une maison semblable à toutes les autres : son unique distinction consiste en un factionnaire et son principal mérite est d'avoir été habitée par Bolivar. On s'est donné beaucoup de peine pour parfaire la décoration intérieure, mais sans succès ; je voudrais voir disparaître de la galerie présidentielle les images intitulées

« tableaux d'histoire » qui, malgré leur vérité, enlaidissent les murs ; ces peintures, alignement grotesque, témoignent d'une ardeur patriotique très louable, mais sont plutôt faites pour exciter l'hilarité que l'enthousiasme.

L'entrée de ce palais est permise aux plus humbles citoyens. Faire antichambre est un supplice heureusement ignoré des Colombiens : chacun pénètre librement dans les salons de la présidence et dans les ministères. La morgue de l'emploi, cette verrue du fonctionnaire européen, est complètement inconnue ici : nul n'a besoin de demander audience. Cette grande facilité d'abords entraîne certains inconvénients ; elle est au moins la preuve d'une grande simplicité de mœurs.

La plupart des rues de Bogota, bordées de maisons basses, uniformes et de pauvre apparence, mal ou point pavées, souvent encombrées, montent ou descendent comme bon leur semble. Au milieu coulent à ciel ouvert des ruisseaux d'eau vive ; ce sont les *caños*. Cette disposition interdit absolument l'usage des voitures : une dame avait fait venir à grands frais une calèche de l'Amérique du Nord, elle ne put s'en servir qu'une seule fois.... à la campagne.

Les *caños* débordent fréquemment, car les averses de Bogota sont diluviennes ; de grosses raies tombent serrées et pesantes et crépitent sur le pavé avec

un bruit de grêlons; en un instant les ruisseaux s'emplissent, sortent de leur lit et occupent toute la largeur de la rue; les détritits passent emportés par un courant rapide. Il faut attendre patiemment la fin de l'ondée, car nul n'a les jarrets suffisants pour franchir ces véritables rivières. Les déluges intermittents sont un grand ennui ici comme dans toutes les villes tropicales. Le théâtre fait relâche, les bals eux-mêmes sont compromis, puisqu'il n'y a point de voitures et que les chaises à porteurs sont trop peu nombreuses.

Certaines villes n'allument pas leurs réverbères durant les nuits pour lesquelles le calendrier a décrété clair de lune; de même la municipalité de Bogota se garde de balayer les rues sous prétexte que ces ondées torrentielles charrieront toutes les saletés. Par suite d'une confiance exagérée dans la saison humide, les édiles refusent de tenir aucun compte des années de sécheresse, et remettent aux caños débordés le soin de la voirie.

La sécheresse pourtant vient de durer cinq mois, cinq mois pendant lesquels les immondices se sont accumulés sans crainte d'aucun dérangement. Dans les bas quartiers les petites rivières s'arrêtent en flaques stagnantes; les ordures s'entassent sur leurs bords humides, et ces amoncellements répandent des odeurs désagréables et malsaines. En outre, les *quebraditas* servent de latrines publiques. Grâce au sans-gêne et

à la liberté de manières de la population, il n'est pas rare, en les traversant, d'y voir une rangée de femmes accroupies. Chacun se plaint de cet état de choses, mais personne ne songe à y mettre fin.

La grande élévation de Bogota (2,611 mètres) et sa situation sous l'Équateur, lui donnent un climat inva-riable, éternellement tempéré. Ce printemps perpé-tuel devient fatigant à la longue; on sent vite le besoin d'un climat moins uniforme, fût-il plus pé-nible. La raréfaction de l'air provoque de nombreuses maladies de cœur, et l'on s'enrhume au moindre abaissement de température; c'est même une habi-tude colombienne de quitter fort rarement son chapeau; au restaurant on dîne couvert et je n'ai jamais vu un Colombien reconduisant une dame jusqu'à sa porte, échanger tête nue les dernières politesses. « Prenez garde de vous enrhummer, » est un conseil que chacun vous donne dès qu'il vous voit porter la main au chapeau.

A défaut de grande animation, Bogota présente des convois pittoresques et imprévus : des troupes de petits ânes, mélancoliques et résignés, défilent, char-gés de grands paniers de charbon; des bœufs trans-formés en bêtes de somme ou en carrossiers portent des bâts comme les mules ou traînent leurs pieds indolents entre les brancards d'un chariot. Des mendiants, types du genre, plus déguenillés que ceux de Callot, couverts de plaies, étalent savam-

ment leur misère. Bien qu'un hôpital soit réservé aux lépreux près de San Juan de Dios, il n'est pas rare de rencontrer dans les rues des malheureux offrant toutes les variétés de l'éléphantiasis; il faut parfois un véritable courage pour ne point détourner la tête à la vue de leurs ulcères et leur faire l'aumône. Une telle abondance de mendiants provient de la paresse des pauvres et non de l'avarice des riches, car les Colombiens passent au contraire pour très charitables et très généreux.

Beaucoup d'hommes portent encore le chapeau aux larges ailes et se roulent dans de vastes capes; leur mise est soignée; ils ont la bonne mine naturelle à tous les descendants espagnols. Quant aux cavaliers, à peine secoués par le trot de leurs montures, tous, riches ou pauvres, *campesinos* ou citadins, portent uniformément le grand et beau sombrero de paille, les larges *samaros* en fourrure, et la *ruana* ou poncho. Attaché au poignet pend le fouet à longue lanière, la *suriaga*; enroulé à la selle se balance le paquet de corde en cuir tordu, fin, souple et solide, *lasso* qui sert à tous les usages.

L'équitation bogotane est bien différente de la nôtre: nous ne dédaignons pas le cheval difficile qui met en relief l'adresse de l'écuyer; ici un cheval a d'autant plus de valeur que son allure est plus douce et plus soutenue. La raison en est simple: à Paris un che-

val est un luxe; ici il devient une utilité; un voyage de huit à dix jours avec nos chevaux au trot rapide, mais dur, serait un supplice; avec les chevaux du pays ce n'est même pas une fatigue.

Bogota fait exception à toutes les autres villes de l'Amérique du Sud: elle n'a point d'Alameda véritable, c'est-à-dire une Alameda servant de lieu de promenade, et cette absence de tout point de réunion est assurément regrettable. Autrefois le Jockey-Club avait organisé des courses; chacun s'y rendait en voiture ou à cheval; mais, depuis la révolution, les courses ont été supprimées et le Jockey-Club agonisant a dû renoncer à tout sport. Les hommes se donnent rendez-vous aujourd'hui sur l'*alto-sano* de la Cathédrale, grand parvis qui occupe tout un côté de la place Bolivar.

Les dames ne sortent guère de leur maison et le *domum servavit* semble écrit pour elle; il est difficile de les rencontrer autre part qu'à l'église. On peut les voir le dimanche se rendant à la messe ou aux offices; leurs longues robes traînent derrière elles avec une gracieuse indolence; leur démarche est facile et souple; leurs yeux sont plus brillants, leur teint plus nuancé dans la demi-ombre de la mantille. Je regrette seulement que beaucoup de femmes mariées, avant même d'avoir atteint leur trentième année, renoncent à toute coquetterie: leur toilette trop simple touche de trop près au négligé; elles abandonnent

si absolument la coquetterie que souvent je me suis vu embarrassé de décider si la femme qui accompagnait telle jeune fille élégante était sa mère ou sa suivante. Dans l'après-midi, comme le dimanche est aussi la journée consacrée aux visites, les dames se laissent voir à leurs balcons. Les rues de Bogota deviennent charmantes alors : les fenêtres ornées de fleurs encadrent de gracieux visages ; de magnifiques cheveux se déroulent sur les épaules ou se tordent en boucles folles sur les fronts mats. C'est l'instant où les amoureux passent et repassent devant la maison préférée, implorant un regard ou un sourire.

Quelques voyageurs ont vivement critiqué la société de Bogota. Parmi ces voyageurs plusieurs ont trouvé étrange et inconvenant tout ce qui leur semblait en contradiction avec leur manière de voir : ils s'indignent que les choses en Colombie se passent autrement qu'en Europe ; mais qui ne peut se plier aux inconvénients du pays parcouru fait mieux de rester chez lui. Nous prenons trop souvent comme étalon pour mesurer les autres pays, l'idée française, et nous nous étonnons naïvement lorsque les peuples ainsi jaugés ne sont pas un multiple exact de cette mesure.

C'est ainsi qu'on a raillé impitoyablement les présidents de la Nouvelle-Grenade qui abandonnent leur fauteuil pour revenir à leurs comptoirs de négociants. Je m'évertue à chercher le ridicule de cet ordre de



choses: nous avons tous sur les bancs du collège admiré Cincinnatus quittant la dictature pour reprendre la charrue. Sans faire des présidents colombiens autant de Cincinnatus, il faut se demander s'il est plus grotesque d'auner des draps que de labourer la terre. Certain écrivain, ignorant la langue même du pays, a passé huit jours dans un hôtel de troisième ordre, se contentant de regarder cette société par le trou de sa serrure. N'ayant vu que le coin enfumé du tableau, il prétend le décrire et le juger tout entier.

Peu de familles, au contraire de son opinion, m'ont semblé plus aimables que celles de Bogota; la Nouvelle-Orléans seule m'a laissé des souvenirs aussi charmants. Beauté, politesse, bienveillance appartiennent presque à toutes les jeunes filles; leur langage peu guindé laisse une large place aux imprévus de la causerie. Tandis que nous sommes parvenus à changer nos bals en corvées, ici une *tertulia* est restée un véritable plaisir.

Plus les relations augmentent et plus on se prend à aimer ces femmes, enjouées sans embarras, rieuses sans affectation, gaies sans éclats malsonnants; elles aiment les fleurs et les disposent avec goût; elles aiment la poésie, elles en parlent avec discrétion, elles en font parfois, mais ne l'avouent que tout bas. C'est un goût passé de mode? Tant pis; je leur sais gré de l'avoir conservé. J'ai lu, écrits par

elles, quelques fragments pleins de fraîcheur et de sentiment, quelques strophes gracieuses et fines. Un roman indigène, *Maria*, malgré des longueurs et des détails trop minutieux de la vie quotidienne, est un livre qui garde entre ses pages le parfum des fleurs délicates du Cauca. Écrire avec élégance, parler avec correction sont des qualités inhérentes à presque toute l'Amérique du Sud. Mais à Bogota surtout, on s'occupe de littérature.

Nulle part peut-être le sentiment de la famille n'est plus vivace : les mères témoignent à leurs enfants une indulgence et une affection sans bornes ; le fils, au retour même d'une courte absence, est reçu avec des cris de joie et des baisers innombrables. Cette tendresse extrême, ce *cariño*, est fait pour toucher des esprits même un peu sceptiques.

Comme je passais un jour à cheval devant une villa écartée nommée la Soledad, on me conta sur elle une histoire que je ne puis résister au plaisir de redire. Cette villa est habitée par un littérateur distingué. Atteint presque depuis son enfance d'une maladie incurable, il fut aimé d'une jeune fille et se fiança avec elle. Au retour d'un voyage en Europe, sa maladie fit des progrès si rapides qu'il se vit contraint de quitter le monde pour se réfugier dans une solitude absolue. Le malheureux avait la lèpre. Sa fiancée voulut le suivre ; il refusa d'accepter un sacrifice aussi absolu. Elle lui jura du moins un

amour sans partage et renonça volontairement depuis lors à toute autre affection. Ils vivent aujourd'hui séparés du monde et séparés l'un de l'autre ; elle, vierge et menant la vie triste des veuves, lui solitaire, malheureux, consolé pourtant par cet amour qui triompha du dégoût même.

La société de Bogota ressemble un peu aux maisons de la ville. Ces maisons n'offrent qu'un extérieur froid, un aspect presque maussade. A peine en a-t-on franchi le seuil, on aperçoit une cour gaie, pleine d'arbustes verts, et déjà la maison s'emplit du parfum des fleurs et du chant des oiseaux. Les salons sont amples, spacieux, bien meublés. Le piano d'Érard y siège de droit, et le transport de cet instrument ne coûte pas moins de 500 piastres depuis Honda jusqu'à Bogota. Les grandes glaces sont nombreuses et plus de la moitié se brisent en route. Malgré l'isolement de Bogota, les fêtes y sont riches et brillantes.

Le chef d'une des familles les plus estimées de la République nous convia à un dîner mi-intime, mi-politique. En France même, la terre natale des gourmets, il serait difficile de mieux ordonner et de mieux servir un repas. Sa femme et sa fille en faisaient les honneurs avec une grâce et une discrétion du meilleur ton, et nous leur sûmes gré bien plus encore de leur amabilité que du vrai luxe déployé.

D'autres familles nous ont prouvé par leur accueil que Bogota est une ville agréable et hospitalière. C'est également ici que j'ai rencontré le plus gai, le plus affable et le plus actif des ministres français. Ah ! monsieur Troplong, quelles soirées délicieuses, et toujours trop courtes, nous avons passées chez vous, tantôt remuant les dés ou les cartes, tantôt vous écoutant évoquer vos souvenirs maritimes et consulaires ; votre verve gauloise pleine d'esprit railleur, net, vrai, nous mettait au courant de ce qui s'était passé le jour ou la veille à Bogota, et de tout ce qui devait s'y passer le lendemain ; vous auriez pu faire graver sur la porte de la légation française ces mots séduisants, mais si rares : ici l'on cause.

Le reproche le plus sérieux qu'on puisse faire aux habitants, c'est de s'occuper un peu trop de leurs voisins et d'aimer à approfondir les faits et gestes de leurs amis. Bien embarrassé serait l'homme qui prétendrait garder un secret à Bogota : comme dans une ville de province, on commente les moindres allées et venues ; on scrute vos pensées, on torture vos idées, et cette inquisition anéantit toute liberté. Les histoires vraiment scandaleuses sont cependant rares à Bogota ; depuis une dizaine d'années, on en est réduit à se répéter le suicide de la même personne, et j'avoue, à ma honte, que la chronique est surtout défrayée par la colonie étrangère.

Les secrets, même de la vie privée, ont peu de chances d'être respectés. Les murs se couvrent parfois d'affiches racontant qu'un tel a commis une action blâmable; le lendemain l'accusé répond et renvoie les mêmes injures à son accusateur. Un restaurant français brûle peu de jours après notre arrivée; on établit des listes de souscription, et, quelques jours plus tard, un placard apprend aux plus indifférents que M. Louis M\*\*\*, être peu charitable, a refusé son obole. Ces accusations publiques et écoeurantes se sont parfois même attaquées à des femmes.

Toute l'histoire de la ville se trouve ainsi inscrite sur les murailles : proclamations des présidents, protestations générales, partielles ou individuelles, déclarations des clubs, affiches mortuaires sont collées les unes à côté des autres, et souvent, le même jour, les unes par-dessus les autres.

En dehors des familles importantes, la population de Bogota se compose presque exclusivement de métis indiens; les noirs de la côte ont fait place aux *cholos*. Ceux-ci sont doux et obéissants, mais leur bonne volonté est mal servie par une intelligence étroite. J'avais engagé un domestique indigène : pas un jour ne s'est écoulé sans amener une méprise et peu d'hommes ont eu le don de m'irriter aussi vivement par leur inertie et leur stupide tranquillité. Jamais les peons que nous avons employés ne nous

ont fait ouvertement la moindre résistance, mais il devenait impossible de les déraciner quand ils s'étaient décidés à rester en place : en pareil cas, ils se métamorphosaient en véritables soliveaux.

Ils ont une passion égale pour la musique et pour la danse : les jours de fête, souvent les jours de travail sont consacrés uniquement au *tiple*, au *bambuco* et au *torbellino*. Leur musique, un peu monotone, a cependant le charme des airs mélancoliques. Leur danse est gracieuse et provocante.

Malgré la sympathie que j'ai éprouvée pour les États colombiens, il est impossible de ne pas constater combien le niveau de l'instruction publique y est peu élevé. Les écoles sont nombreuses, mais l'éducation y est insuffisante. Un des hommes les plus distingués de la Colombie pousse ce cri d'effroi : « Pour définir l'état mental des neuf dixièmes de notre population, je ne trouve qu'un mot : ténèbres ! » L'ignorance n'est pas un défaut exclusif du bas peuple : on demeure étonné parfois des nonsens échappés à des hommes appartenant aux classes élevées.

Que dire de ce ministre de la marine qui, né dans l'intérieur, loin des côtes, n'avait pas la moindre idée d'un navire ; il donne ordre d'embarquer un nombre considérable de troupes sur une coquille de noix : « Mais c'est un bâtiment de quarante tonnes », objecte le capitaine. — Eh bien !

enlevez les tonneaux ! » Un autre voulait expédier une goëlette désarmée. « Nous n'avons point de voiles, disait le capitaine. — Vous marcherez de jour, » répliquait gravement le ministre peu marin, confondant *velas*, voiles, avec *velas*, bougies.

Les Colombiens ne manquent cependant point de vivacité d'esprit ; ils ont, au contraire, la répartie alerte, témoin ce ministre qui ajournait sans cesse un solliciteur opiniâtre : « Monsieur, s'écria un jour celui-ci furieux, en faisant irruption dans le cabinet ministériel, je suis fatigué... — Prenez donc la peine de vous asseoir, » interrompit poliment l'Excellence.

La politique est le grand souci des Colombiens ; chacun veut sa part dans le maniement des affaires publiques, et chacun est plus ou moins affecté de cette maladie moderne qu'on appelle le discours ; de là des tiraillements continuels et des mécontentements passés à l'état chronique. Présidents, sénateurs, députés, administrateurs généraux ou locaux ne sont élus que pour deux ans ; aux membres de la cour suprême seuls est assuré un exercice de quatre années. La courte durée du pouvoir nuit forcément à l'autorité ; à peine commence-t-elle à s'affermir, il lui faut céder la place à une autorité nouvelle. L'œuvre de la République colombienne ressemble à celle de Pénélope ; elle défait durant deux années ce qu'elle a fait les deux années pré-

cédentes. Ces perpétuels changements de timoniers nuisent à la direction du navire : le pays, au lieu de suivre une ligne droite, n'avance qu'en zigzags.

J'ai assisté à l'entrée du Président Julian Trugillo dans la capitale ; il prenait possession du gouvernement, élu à l'unanimité des Députés et des Sénateurs, et déjà l'on prévoyait de graves dissensions.

Les sénateurs colombiens ont, en général, une plus grande valeur morale que les députés. Ceux-ci, qui ont toute leur carrière politique à parcourir, parlent souvent moins dans l'intérêt du pays que pour flatter la *barra*. Cette foule qui assiste aux délibérations du congrès, et y prend part en quelque sorte par ses approbations énergiques ou ses murmures, provoque des scènes scandaleuses ; des menaces de mort ont été proférées fréquemment, des injures criées de députés à peuple. Je m'étonne que la Chambre ne comprenne point que des mesures énergiques sont nécessaires si elle veut sauvegarder sa dignité, et prendre des résolutions dictées par l'intérêt de la République et non par la voix des politiques de barrière. L'ambition de quelques hommes d'État colombiens a surexcité l'avidité du peuple ; et ils comprennent trop tard que c'est une faute de nourrir d'idées substantielles des cerveaux faibles encore ? Le seul régime qui convienne à des nations trop jeunes pour se diriger elles-mêmes, n'est-ce pas la dictature implacable ?



Il est assurément glorieux de posséder, comme la Colombie, la plus libérale des constitutions ; mais la charte d'un pays ne suffit pas à le rendre prospère et tranquille. On peut connaître admirablement la théorie d'une machine et rester impuissant à la diriger.

Pourtant c'est un plaisir pour moi de rendre hommage à l'intelligence, à l'habileté, à l'expérience politique de certains membres des deux Chambres. Wyse était venu à Bogota pour y traiter avec le Congrès une affaire importante relative au canal interocéanique. Sans doute tous les membres du Congrès n'étaient pas d'une intelligence et d'une distinction exceptionnelles, mais beaucoup d'entre eux avaient des idées élevées et se montraient d'un commerce agréable ; tous se préoccupaient de l'avenir de leur patrie ; jamais nous ne songerons à nier leur probité ; leur désintéressement l'emporte même sur celui de mainte nation européenne.

Malheureusement les nombreux soucis d'une politique obligée de se concilier différents partis, les inquiétudes de leurs réélections futures, les luttes continuelles, les discours prononcés uniquement pour se rendre la *barra* favorable, ont trop empêché jusqu'ici les différents pouvoirs de s'occuper exclusivement de l'intérêt matériel du pays.

L'industrie nationale est encore dans l'enfance. Les manufactures sont rares ; on n'exploite pas

comme il le faudrait les filons métalliques; les mines périssent. Les émeraudes et les carrières de sel donnent encore à l'État des revenus magnifiques, bien que diminués. Le quinquina se ramasse dans toute la Cordillère orientale; mais la riche vallée du Cauca, malheureusement sans débouchés, ne peut expédier ni son cacao ni son sucre. Les cigares d'Ambalema, malgré leur arôme, ne se fument pas en dehors du pays; les magnifiques chapeaux de Suaza ne sont pas exportés. Bogota, malgré son titre de capitale de la Colombie, ne prospère aucunement : le grand commerce y est presque nul. Il est étrange en vérité que les Colombiens ne comprennent pas mieux leurs intérêts et que l'État de Cundinamarca ne se soit pas encore résolu aux plus grands sacrifices pour se mettre en communication constante avec l'Océan, ce grand chemin ouvert à toutes les nations : les bénéfices de l'avenir récompenseraient avec largesse les sacrifices présents.

Celui qui, négociant obligé ou voyageur acharné, veut visiter Bogota, remonte sur un vapeur le Rio Magdalena jusqu'à Honda : là, il loue des mules, s'il en trouve, et trois jours de marche l'amènent à Bogota. Voilà la théorie; voici la pratique.

En été, c'est-à-dire à la saison sèche, le niveau du Magdalena s'abaisse : tous les vapeurs s'échouent, et les voyageurs, pendant quinze ou dix-huit jours, n'ont d'autre ressource que d'invoquer

sainte Patience. Leur unique distraction consiste à regarder les gros caïmans. Quelquefois ces voyageurs, lassés d'attendre et cédant à une inspiration fatale, se font mettre à terre, chargent leurs bagages sur des mules de rencontre et en vingt ou vingt-deux jours finissent par atteindre Bogota.

En hiver, le vapeur ne s'échoue que rarement; mais les chemins s'effondrent, des pans de routes disparaissent, les ponts tombent dans l'eau; il faut attendre le percement d'un nouveau sentier et traverser les rivières presque à la nage. Le courrier arrive alors avec des retards qui varient entre quinze et vingt jours, et Bogota reste difficile à atteindre comme les palais enchantés de nos contes de fée.

J'ai passé deux mois et demi à Bogota attendant mes bagages, et j'ai dû repartir avant qu'ils ne fussent arrivés. Certaines marchandises stationnent depuis sept mois sur le Rio Magdalena, et le fret pour une charge de mule entre Honda et la capitale s'est élevé jusqu'à dix-huit piastres fortes, soit quatre-vingt-dix francs. Tant de difficultés font de Bogota un des endroits les plus éloignés et les plus isolés du monde entier. Cet isolement du moins a contribué à lui conserver un caractère propre.

Je suis toujours possédé par ma passion du bibelot et j'ai cherché à rapporter un objet indigène. Je n'ai trouvé que des petits bonshommes de cire admirablement dessinés et vêtus : le moindre détail

du costume est religieusement respecté ; la figure est presque vivante ; quelques-uns d'entre eux sont de véritables objets d'art. Malheureusement ces *monos* deviennent de plus en plus rares et il faut aujourd'hui de véritables intrigues pour les obtenir.

Dans les environs de Bogota se trouvent deux curiosités naturelles du plus merveilleux effet : le pont de roches à Pandi et la cascade de Tequendama. Le pont de Pandi est assez éloigné, et l'on emploie généralement deux jours pour s'y rendre, mais un homme rompu aux voyages à cheval, habitué aux routes déplorables de la Colombie, peut aisément l'atteindre en vingt-quatre heures. La route traverse toute la savane, et escalade un piton ; dès lors elle reste magnifique jusqu'à Fusagasuga. Les bois sont épais et chaque touffe de feuillage porte des fleurs étincelantes ; les fougères arborescentes, ces admirables dentelles végétales, se pressent en forêts déliées. Un pont rustique traverse le Rio de Varro Blanco, torrent magnifique, suite de rapides et de cascades, qui me fournit un bain délicieux et dans lequel j'ai failli me noyer tant sa course est violente. Depuis Fusagasuga la route est moins pittoresque ; les bois s'interrompent ; le panorama se prolonge étendu et changeant. Le terrain d'argile détrempé par une pluie continuelle est devenu savonneux. Mon cheval ne discontinue pas de glisser et roule deux fois dans la boue avec son cavalier. Bah ! averses

glacées, soleil brûlant, chutes douloureuses, faim, soif et fatigue, tout est oublié dès le premier regard jeté sur la crevasse de Pandi.

Une montagne tranchée tout entière par une fente étroite comme par un coup de couteau, trois roches détachées de la cime et demeurées en suspens sur un gouffre si profond que le crépuscule y est éternel, voilà le pont naturel de Pandi. C'est un tableau fort simple, mais peu de natures ont autant de sublime horreur que celle-ci. Un corridor étroit passe sous la roche qui forme le pont naturel ; ce couloir se termine en plate-forme ; c'est de là qu'il faut voir le gouffre. Penché à plat ventre sur cet abîme, le vertige du regard gagne le cerveau ; le bruit du torrent qui coule tout en bas monte comme une plainte étouffée et lugubre. Les imaginations excitables du moyen âge auraient fait de cet abîme un soupirail de l'enfer ; au *xix<sup>e</sup>* siècle on ne peut y voir qu'une convulsion volcanique, mais cette fantaisie de la nature inspire à la fois la terreur et l'admiration.

Plusieurs se sont fait descendre dans ce gouffre et en ont rapporté les oiseaux qui tourbillonnent dans son demi-jour, quand une pierre, longue à tomber, trouble leur asile inviolable ; ces oiseaux n'abandonnent leur refuge qu'à la nuit. Je suis resté longtemps perdu dans la contemplation de cette crevasse que les mots ne peuvent peindre

que l'imagination même reste impuissante à évoquer dans son ensemble et qui donne mieux que toute autre le sentiment du profond.

Quant au saut de Tequendama, je n'en puis dire qu'un mot : je le préfère aux chutes du Niagara. La masse d'eau est infiniment plus petite; mais le Niagara ne vaut que par la réflexion, tandis que le Tequendama, dès le premier coup d'œil, est admirable. Ma première impression, en face des grandes cataractes, fut une désillusion si complète, si amère, que je ne pouvais me croire devant elles. Ici je fus *empoigné*, cette expression rend seule ma pensée. Les hautes collines vertes et tombantes, la profondeur inouïe, les pans de roche en profil sur le ciel, les parois verticales, la grandeur, l'insondable, l'étendue, les lignes harmonieuses et convergentes, la couleur, le fracas, font de Tequendama un spectacle inoubliable à tout jamais. La rivière, déjà inclinée, accourt à toute vitesse jaune et bruyante; les filets d'eau passent éblouissants comme des éclairs; ils tombent sur une première terrasse de rocs et se brisent; leur transparence argileuse devient celle de la topaze, et les rafales d'écume tournoient jusqu'au fond de l'abîme comme une poussière d'or.

La chute n'est visible qu'au lever du jour. Bientôt la vapeur d'eau qui monte incessamment se condense en brouillard, et les collines endossent un épais

## SANTA-FE DE BOGOTA

manteau de nuées. A quelque distance du bord, hardiment suspendue, est une pierre appelée le saut de Bolivar. C'est sur elle, dit-on, que d'un bond mémorable s'élança le *Libertador*. Le saut n'est pas difficile à faire pour quiconque ne craint pas le vertige, et Wyse et moi l'exécutâmes avec toute la légèreté dont Bolivar pouvait être capable.

Aujourd'hui je connais Bogota, la savane, les collines, les hautes montagnes, les riches vallées, les fleuves impétueux. Wyse a obtenu enfin la concession pour laquelle il a fait un long et pénible voyage; demain nous partons pour descendre le Magdalena. Venu pour huit jours à Bogota, j'y ai passé trois mois sans un ennui, sans une heure de spleen; chaque jour j'ai trouvé ses familles plus aimables, et je ne quitte pas sans regret tant de sympathies et d'amitiés naissantes. Je puis du moins garder dans ma mémoire le souvenir des jours heureux et renvoyer par delà l'Atlantique un salut lointain mais cordial à ceux que la distance et le temps ne me feront pas oublier.

## XVI

### DE BOGOTA A L'ATLANTIQUE

En voiture. — A cheval. — Chutes successives. — Une case trop remplie. — Le vapeur est parti. — En canot. — Le mont Goliyut. — 44° centigrades. — Échoués. — Le Magdalena. — Les caïmans. — Barranquilla et Carthagène.

Il m'était difficile d'imaginer que j'éprouverais plus de difficultés pour descendre de Bogota à l'Atlantique que pour monter du Pacifique à Bogota. Se rendre de la capitale à la côte nord est un des voyages les plus pénibles qu'on puisse faire, et je comprends aisément que les voyageurs obligés de prendre cette route pour venir à Bogota, aient conçu tout d'abord une mauvaise opinion de la Colombie. L'intérêt principal du gouvernement est de créer une bonne route, d'organiser les services à vapeur du Magdalena, et de faire courir le télégra-



phe jusqu'aux ports de l'Atlantique. Songez au temps qu'il faut à une pulsation de ce cœur éloigné qu'on appelle Bogota pour se transmettre aux extrémités de la République.

Les vapeurs remontent et descendent la rivière entre Honda et Savanilla ; il faut donc se rendre à mule jusqu'à Honda. Une petite partie de la route, celle qui traverse la savane, peut se faire en voiture. Nous retenons une calèche de forme antédiluvienne qui doit venir nous prendre deux jours avant le départ du vapeur à cinq heures du matin. Malheureusement l'exactitude n'est pas née en Colombie et nous ne partons qu'à six heures et demie ; ce léger retard peut avoir pour nous de graves conséquences, car nous ne disposons que de quarante-huit heures pour atteindre Honda.

Notre véhicule produit un affreux bruit de ferraille, mais il roule assez rapidement et nous dépose dans un endroit dont l'auberge est ruinée et qu'on appelle Manzanos : c'est là que nous devons trouver nos mules préparées. Aucun animal n'est visible sur la route ; un vaquero s'en va à la recherche des bêtes de somme, et, après une longue absence, revient chassant devant lui deux chevaux décharnés, boiteux et dont l'échine est à vif ; ces deux chevaux sont accompagnés d'un âne microscopique sur lequel le muletier émet la prétention de charger nos bagages.

Nous protestons, mais comme nous avons payé d'avance, nos protestations restent sans effet ; force nous est de nous accommoder de ces montures bizarres. L'ânon menace à chaque pas de s'aplatir sous sa charge ; les chevaux affectent un pas ridicule. Nous avons décidé d'atteindre Villeta le soir même de notre départ, mais la route est défoncée par les pluies récentes ; nous ne sortons d'une averse que pour entrer dans une autre et la nuit nous surprend au milieu d'ornières, de pierres et de trous pleins de bourbe, nuit tellement obscure que je ne puis voir Wyse à un mètre devant moi.

Tout à coup mon cheval refuse formellement d'avancer ; la route est barrée par un effondrement. Pendant dix minutes je le flatte ou je l'éperonne vainement ; il est devenu aussi indifférent aux mauvais traitements qu'aux bons procédés. Ne pouvant passer la nuit sur ma selle, exposé à une pluie d'autant plus désagréable que le matin même mon domestique a volé mon caoutchouc, je mets pied à terre et je réussis à déraciner mon cheval. En luttant avec lui je m'enfonce dans un trou ; la vase passe par-dessus mes bottes qui montent cependant jusqu'à mi-cuisse ; je ne sors de ce trou que pour choir dans un second, et enfin dans un troisième d'où je ne puis me tirer qu'en marchant à quatre pattes ; mon cheval derrière moi passait par les mêmes accidents et menaçait de m'écraser dans ses

chutes. Enfin, haletant, épuisé, transpercé, couvert de vase, j'arrive de l'autre côté du boubier.

Je remonte péniblement sur ma bête éreintée; après une nouvelle demi-heure de glissades, Wyse signale une lumière; nous nous arrêtons devant une humble case, car il nous est absolument impossible de continuer la route. Nous pénétrons dans une chambre où se pressent deux hommes, une femme et une quantité innombrable d'enfants : il nous est difficile avec nos grosses bottes de faire un pas sans courir le risque d'écraser quelqu'un.

Nous contemplons avec stupeur cette agglomération, mais nous n'avons pas le droit de nous montrer exigeants, et nous nous étendons parmi et sur les habitants. J'ai fort bien dormi jusqu'à deux heures du matin : un enfant me servait de traversin ; en revanche un autre s'enfonçait dans mes côtes.

Nous repartons à la faible clarté d'une lune brouillée, et nous arrivons devant le pont de Villeta au moment où le soleil se disposait à se lever. Le pont a été emporté il y a huit jours par le torrent; on commence à le rétablir, mais les gros madriers longitudinaux seuls sont en place; le plancher manque; quant à la rivière, elle est débordée; entre ce Charybde et ce Scylla notre perplexité est grande.

Les madriers parallèles laissent entre eux un

espace vide de vingt centimètres ; nous mettons pied à terre et décidons de prendre ce chemin, obligeant nos chevaux à un véritable tour de force puisqu'ils doivent choisir un madrier pour chaque pied sous peine de passer à travers la claire-voie. Le cheval de Wyse se hasarde le premier, mais, comme on ne lui a pas appris à marcher sur la corde raide, il glisse et s'abat : chacune de ses jambes passe par un interstice ; le malheureux animal demeure suspendu.

Notre situation est triste. Nous perdons une heure et demie à attendre des secours et à opérer à grands renforts de perches et de câbles le sauvetage du cheval qui, par un hasard inouï, n'a reçu aucune blessure sérieuse. Débarrassé de tout vêtement superflu, je traverse à cheval la rivière dont l'eau dépasse mes genoux.

Tant de tribulations ne nous permettent d'atteindre Villeta qu'assez tard. Après avoir couru toute cette bourgade pour chercher des mules fraîches, nous allons coucher au Consuelo. Heureusement le courrier est derrière nous et l'on nous a affirmé à Bogota que le vapeur ne pouvait descendre la rivière sans emporter les lettres. A sept heures du matin, le jour suivant, j'arrive au quai juste à temps pour voir ce vapeur disparaître au tournant de la rivière. Une fois de plus j'ai maudit les donneurs de renseignements colombiens, mais la colère ne servant de rien, j'allai rejoindre Wyse, pour tenir conseil avec lui.

La rivière menaçait de baisser : l'agent avait donné ordre de faire partir le vapeur, se réservant d'envoyer le courrier par une pirogue. Cet agent nous offrit très gracieusement de partir dans cette pirogue et de rejoindre le vapeur à Nare, trente-deux lieues colombiennes en aval de Honda. La pirogue était chargée de lettres, nos bagages ne pouvaient y tenir et je fus obligé de laisser une partie des miens sur le rivage. Les retrouverai-je jamais ?

Les deux jours de navigation dans cette pirogue furent un martyre sans repos ; nous n'avions aucun abri contre un soleil presque semblable à celui du Para ; le manque d'espace nous obligeait à nous engourdir dans une même situation ; enfin les ballots entre lesquels nous étions blottis, à défaut de billets doux contenaient des lettres singulièrement dures.

Entre Honda et Conejo nous ne songeons pas à nous plaindre ; le paysage est magnifique sur les deux rives : les collines affectent les formes les plus contournées et les couleurs les plus étonnantes. Le mont Goliut est étrangement tourmenté et l'on conçoit que les indigènes en aient fait le théâtre d'une légende : ses lavaderos d'or sont introuvables, si l'on y arrive avec les instruments nécessaires pour recueillir les paillettes de métal. Le Magdalena dans sa partie haute est à la fois beau et pittoresque ; ses courants sont rapides, si rapides que, pour descendre

une quarantaine de kilomètres, les plus mauvais vapeurs n'emploient qu'une heure et quart.

Les trois *bogas* qui manœuvrent notre pirogue sont fort timides ; ils s'inquiètent au moindre mouvement de l'embarcation et refusent de marcher durant la nuit sous prétexte qu'ils peuvent heurter un tronc d'arbre, chavirer et se noyer. Il est vrai que la navigation du Magdalena est difficile en certains points ; mais les rameurs du Choco et des rivières du Darien n'hésiteraient pas à l'affronter.

Cette navigation est certainement plus pénible pour les vapeurs que pour les petites embarcations ; des troncs d'arbres sont cachés sous l'eau ; à peine un léger remou, d'insensibles frémissements de l'onde indiquent-ils ce danger. Les apports du fleuve sont considérables , et cette grande rivière sablonneuse forme chaque jour de nouveaux bancs ; en beaucoup d'endroits le lit du fleuve s'élargit, la profondeur diminue et le passage devient impossible à certaines époques pour tout navire calant trois pieds. La navigation du Magdalena est donc illusoire : tous ceux qui professent une vive sympathie pour la République Colombienne, et je suis du nombre, sont en droit de lui dire : « Améliorez cette route, ne demeurez pas ainsi éloignée des autres nations, car les échanges continuels font seuls la richesse morale et monétaire d'un pays. »

Nous avons éprouvé un véritable bonheur en mettant le pied sur le vapeur qui attendait à Nare l'arrivée du courrier, bonheur qui devait être de courte durée. Ces petits steamers, dont l'âge est fort respectable (le nôtre entrait dans sa trente-deuxième année), ces petits vapeurs sont le type des navires incommodes. La double cheminée répand une chaleur insupportable; pendant les heures de stationnement, mon thermomètre s'est élevé jusqu'à 42° et même 44° centigrades. Les cabines sont peu nombreuses, et la plupart des passagers sont obligés de se contenter des cadres : ce serait un léger inconvénient s'il y avait un cadre par personne.

Le *Colombia* s'ensablait régulièrement; le pilote ne semblait connaître les bancs de sable que pour nous y conduire; il négligeait les chenaux ouverts à droite et à gauche pour courir droit à l'obstacle. Cette persistance nous faisait perdre un temps considérable : chaque fois que nous nous étions échoués, il fallait envoyer la barque porter l'ancre au large et nous haler péniblement sur son câble. A tout moment le maître d'équipage sondait et annonçait la profondeur ; la crainte des passagers augmentait à mesure que le nombre de pieds diminuait et chaque fois nous nous ensablions. La seule appréciation que je puisse donner des qualités nautiques du *Colombia* est celle-ci : nous avons gaspillé onze jours pour parcourir sept cents milles. Ce n'est rien si l'on

réfléchit que certains vapeurs restent sur le sable durant trois mois entiers.

Le Magdalena continue à s'élargir au-dessous de Nare ; il se répand en vastes nappes sur ses rives. A peu de distance, les larges lagunes répandent leurs odeurs malsaines ; toutes les variétés de la fièvre hantent ces bords plats et méphitiques. De temps en temps apparaissent de grands bois et de hauts buissons touffus, mais la végétation n'a point l'aspect magnifique qu'elle offre sur les larges fleuves tropicaux. Les pâturages sont plus abondants et plus riches que les forêts, et de nombreux troupeaux y trouvent une nourriture plus que suffisante.

Quelques affluents communiquent entre eux par des canaux naturels, les *caños*, et rappellent ainsi le système fluvial des Amazones, système que M. Agassiz a si justement surnommé les *anastomoses*.

Les distractions sont rares sur le Magdalena, et les passagers se divertissent généralement en regardant embarquer le bois pour les fourneaux ; mais les maisons des *leñaderos* ou bûcherons offrent une monotonie désespérante : les piles de bois ou *burros* ne diffèrent pas sensiblement les unes des autres. En désespoir de cause, on envoie au passage une balle à quelque gros caïman paresseusement étendu au soleil sur une plage, la gueule ouverte, et que l'on manque toujours.

Les villes ou villages construits sur les bords du



Magdalena sont très espacés et Magangué seul ainsi que Calamare méritent d'être cités ; Magangué, parce que c'est une vraie ville, si on la compare aux agglomérations de cabanes aperçues jusqu'ici ; Calamare, parce que c'est le point où vient aboutir le canal qui met Carthagène en communication avec le Magdalena.

Le plus philosophe des passagers n'a pu s'empêcher de pousser un soupir de satisfaction en apercevant enfin les deux tours blanches qui signalent Barranquilla.

Nous arrivons à cette ville par un étroit caño dans lequel le navire ballote à droite et à gauche, et touche alternativement les bords ; cependant nos misères ont pris terme et il nous est donné enfin de dîner passablement dans un hôtel passable : le plus mauvais dîner nous eût du reste semblé exquis après les repas inoubliables du *Colombia*.

Deux jours nous ont amplement suffi pour visiter Barranquilla, son église, sa caserne, ses rues de sable où la promenade est impossible ; heureusement les voitures sont confortables et nombreuses, aussi les avons-nous employées pour la moindre course.

Barranquilla est une ville qui grandit ; l'entrée dans la rivière par la bouche de Cenizes doit accroître son importance : rivale de Carthagène, Barranquilla triomphera.

C'est dommage peut-être ; Carthagène est une ville

historique, et sa baie intérieure défendue par Tierra-Bomba, ses vieux remparts, ses maisons vives, fond bigarré sur lequel courent des effritements rouges, sont agréables à regarder; on ne peut oublier que Carthagène fut un des plus beaux fleurons des vice-royautés américaines; mais les villes doivent vieillir et mourir comme les individus: elles gardent du moins ce grand avantage d'être parfois plus belles mortes que vivantes.

## XVII

### LE NICARAGUA

#### DE GREYTOWN A SAN FRANCISCO

Adieux à Panama. — Greytown. — Un vapeur qui saute. — Au feu!  
— Navigation sur la rivière San Juan. — Les douanes du Costa-  
Rica. — Steamer métamorphosé en île. — Le lac de Nicaragua. —  
Les passagères. — Ometepe. — Puntarenas. — Acapulco. — Les cinq  
républiques de l'Amérique centrale.

Me voici enfin sorti de l'isthme colombien ; je ne  
reverrai pas avant de longues années Panama ni  
Colon, et j'ai regardé pour la dernière fois peut-être  
le Mont Ancon, la Gorgone, le village de Gatun,  
harmonieusement aligné au bord du Chagres, et les  
tristes et fétides marais de Manzanilla. Mes différents  
séjours à Panama m'ont fait aimer ses rues désertes,  
son soleil inexorable, sa mélancolie toujours crois-

sante. L'incendie achève à peine de brûler Panama pour la troisième fois, et les décombres fumants, les murs déchiquetés accentuent plus durement le profil désespéré de cette vieille ville espagnole.

A l'heure où le navire abandonne le quai pour la haute mer, je veux remercier encore le président de l'État et les habitants de l'accueil sympathique qu'ils ont réservé au moindre d'entre nous. Ils nous ont témoigné un intérêt bienveillant, et je souhaite vivement que tous se souviennent de nous comme nous nous souvenons d'eux-mêmes.

Avant de nous déposer à Greytown, le vapeur fait escale à Port-Limon. En face de ce village, une île verte et jolie sort des flots; un chenal étroit mais très profond livre passage aux plus grands navires. A la pointe de cette île se donnent rendez-vous un grand nombre de tortues. Les requins les suivent, et le long même du navire, un de ces squales livre bataille à une infortunée tortue bientôt déchiquetée.

Port-Limon est né depuis quelques années à peine; c'est là que doit aboutir le chemin de fer qui, partant de San José, la capitale du Costa-Rica, amènera jusqu'à l'Atlantique les sacs de café dont le nombre va toujours augmentant.

Le général Guardia, président du Costa-Rica, homme intelligent et énergique, s'occupe beaucoup de la construction du chemin de fer. Plus de la

moitié en est déjà terminée; mais la partie restante est la plus difficile et la plus coûteuse, et je n'oserais prédire l'achèvement total de cette ligne dans un pays livré trop souvent au hasard et où le dernier venu songe plus à détruire l'œuvre des prédécesseurs qu'à la continuer.

Port-Limon n'est guère habité que par les ouvriers attachés au chemin de fer, par des Sud-Américains paresseux et par quelques dames noires de mœurs douteuses. Presque personne n'y entend l'espagnol; c'est un coin de terre anglais.

En quelques heures, nous franchissons la distance qui nous sépare de Greytown et nous mouillons au large. Greytown s'appelle aussi San Juan del Norte; or, il est bon de remarquer en passant que San Juan del Norte, ainsi nommé par les Espagnols, est beaucoup plus au sud que San Juan del Sur.

Nous restons fort éloignés de la ville. Quelques années auparavant, des navires de guerre d'un petit tonnage pouvaient entrer dans la rivière; mais les apports considérables de la rivière San Juan obstruent successivement les différentes passes, et à peine trouve-t-on aujourd'hui quatre ou cinq pieds d'eau sur la barre.

On a prétendu qu'il serait aisé de creuser à Greytown le port indispensable à l'entrée du canal interocéanique. Notre industrie, qui, mieux que Napoléon,

a rayé le mot « impossible » de son dictionnaire, ne pourrait construire cet abri qu'avec d'énormes sommes d'argent : chaque bloc de la digue représenterait une fortune.

Cet ensablement du San Juan nuit beaucoup au transit ; le commerce agonise et manque d'exactitude, qualité indispensable aux transactions. Les navires, bachots plats et informes, s'échouent à chaque détour ; la rivière a si peu d'eau par endroits que souvent le passage est interrompu pendant des mois consécutifs. Le San Juan, à son embouchure, se perd en canaux, s'étale et s'élargit aux dépens de sa profondeur. Chaque jour, de nouveaux apports de sable forment des bancs infranchissables, et bientôt peut-être faudra-t-il entrer dans la rivière par le bras du Colorado. Ce bras appartenant au Costa-Rica, l'inquiétude du Nicaragua est légitime.

Un petit vapeur, le *Coburg*, vient prendre à bord passagers et marchandises. Nous voici bientôt sur la barre, dont la passe est indiquée par deux navires perdus qui semblent servir de bornes. C'est ici que le malheureux Crossman, chargé de l'exploration de la rivière San Juan, vit chavirer son embarcation et se noya. Les vagues déferlent avec fureur derrière et devant nous, l'écume nous environne et rejaillit sur le pont ; enfin une dernière lame nous enlève et nous jette dans la rivière où nous nous échouons.

Abandonnant le *Coburg*, nous descendons dans une petite chaloupe à vapeur. A peine avons-nous fait vingt-cinq tours d'hélice, que nous entendons une explosion. Une gerbe blanche s'élève, haute colonne de vapeur : le *Coburg* vient de sauter. Le malheureux chauffeur est mortellement brûlé. C'est un accident de plus à ajouter aux accidents si fréquents du Magdalena et du San Juan, les deux rivières qui ont englouti le plus de navires. Les nombreuses cheminées des bateaux submergés, sortant au-dessus des flots comme des bouées noires, ne suffisent pas à marquer les mauvais pas.

San Juan del Norte est d'une apparence curieuse. Bâtie au milieu des marais et des canaux, cette ville est percée de larges rues gazonnées comme des pelouses ; ses nombreuses cases de bois ont une mine proprette. L'hôtel est semblable aux autres cases ; quant aux chambres, elles sont faites de cloisons grossières, et le voyageur se trouve enfermé dans cette prison comme un cheval dans son *box*.

Un peu fatigué par les courses que nécessite l'enrôlement d'un équipage, je m'endors profondément dans ma stalle. A deux heures du matin, Wyse et moi nous sommes réveillés par le cri sinistre : Au feu ! au feu ! Nous nous empressons de mettre notre petit bagage à l'abri et regardons flamber la toiture comme une gerbe de paille.

Le lendemain, nos courses en tous sens réu-

nissent à grand'peine nos matelots disséminés dans les différents débits de liqueurs. On nous conseille d'attendre le navire qui doit remonter la rivière; mais nous avons trop l'expérience des vapeurs des rivières sud-américaines pour écouter cet avis. Nous nous en sommes applaudis, car nous apprîmes, en arrivant au lac, que le vapeur n'avait pas encore quitté Greytown.

Les rives du lac San Juan sont semées de palmiers qui ondulent à la brise; les roseaux verts suivent les ondulations de la vague; les lianes et les fleurs brodent des arabesques enchevêtrées sur un canevas de feuillage; l'eau dort noire et silencieuse, *muerta*, morte, sous les grands arbres; les berges inondées ont disparu; l'eau et la terre font place aux plantes accumulées. Des conditions atmosphériques semblables, les soleils de feu succédant aux pluies diluviennes, ont développé ici une végétation presque aussi abondante mais moins riche qu'à l'embouchure des rivières équatoriales du Brésil; le sol, fait d'alluvions toutes récentes, projette des forêts pressées. Mais des fièvres innombrables sortent de terre avec elles.

C'est une loi fatale : trop de vie engendre la mort. C'est une erreur de croire que la nature tropicale donne tout à l'homme sans rien lui demander en retour; elle lui vend ses fruits et ses richesses au prix de sa santé: il suffit à l'homme d'étendre



la main pour prendre sa nourriture ; mais souvent il ne peut remuer cette main glacée par la fièvre.

Notre première nuit fut pénible : les averses tombaient en barres et transperçaient notre toit de feuillage, tandis que de violents coups de tonnerre ébranlaient notre cabane.

Le lendemain matin, nous nous embarquons sous une pluie pénétrante ; mais quiconque se hasarde à remonter le San Juan dans la saison humide, doit s'attendre à une immersion continue. La navigation est lente ; l'espace réservé par notre équipage aux deux passagers est trop étroit ; nous sommes condamnés à passer des journées entières roulés en cerceaux. Courbés ainsi, nous passons devant le Colorado, le bras qui accapare toute l'eau du fleuve au grand dépit de Greytown et de la Compagnie des vapeurs. Ce cours d'eau est large, navigable ; sa végétation est aussi pressée que celle du San Juan, et son climat humide est aussi malsain.

Un peu plus loin, nous dépassons le San Juanillo, cet autre bras dans lequel un habile ingénieur, M. Menocal, proposait de déverser le gros de la rivière afin de ruiner à son tour le Colorado.

Après avoir dépassé la région la plus marécageuse, nous arrivons au Copalchi où nous dormons paisiblement. Notre équipage nous réveille au milieu de la nuit sous prétexte que l'étape est longue. Cet équipage est composé de trois noirs de Trujillo

(Honduras) et d'un barbon de Greytown, qui connaît le moindre arbre, la moindre pierre du fleuve. Le zèle et l'adresse de nos trois rameurs sont dignes de tous éloges ; jamais nous n'avons été obligés de les exciter ; à peine mangent-ils, tout en maniant la palanque ou la pagaie ; ils parlent un jargon fait de consonnances bizarres et dont je ne puis mieux comparer les onomatopées qu'aux borborygmes d'une carafe qu'on vide.

Leurs vigoureux coups de pagaie nous font arriver le soir même à l'embouchure du San Carlos. C'est à ce point précis que le Costa-Rica, dédaigneux de certaines difficultés de limites, fait élever une douane. La douane installée, le Nicaragua présentera sans doute quelques observations, mais le Costa-Rica fait des préparatifs guerriers qui le dispenseront d'écouter ces remontrances.

Un grand banc de sable s'est formé à l'embouchure du San Carlos ; cette rivière, comme celle du Sarapiquí, charrie beaucoup. Les berges sont élevées et un clair de lune triste et brouillé noie les contours des arbres et des rives dans une uniforme indécision : le tableau est grisâtre, terne et mélancolique.

Les rives du San Juan se déroulent toujours semblables ; aucune distraction ne rompt la monotonie du voyage. A peine avons-nous vu un gros lamantin plonger brusquement en faisant osciller notre embarcation. Nous sommes à l'époque où les

alligators sortent de l'œuf : de microscopiques caïmans, longs au plus comme la main, se chauffent sur les troncs d'arbres. Nous arrivons enfin à la région des rapides : les *raudales*.

Le premier c'est le raudal de Machuca ; il est long et fortement incliné ; des roches nombreuses élèvent au-dessus des flots bruyants leur tête noire. Notre pirogue, halée par nos nègres vigoureux, refoule le courant à grand'peine ; l'eau file le long du bord avec une rapidité qui donne le vertige, et ses bruissements augmentent encore cette impression.

Au centre même du rapide est ancré un vapeur . destiné au service du lac, il n'a pu franchir cet obstacle ; il s'est échoué et depuis *sept ans* attend une crue qui lui permette de quitter sa prison de rochers. Les bateaux qui parcourent le fleuve ne peuvent vaincre ce rapide : ils s'arrêtent au-dessous ; il faut donc débarquer et transporter les marchandises jusqu'à l'autre vapeur qui stationne en amont. On procède de la même façon envers le rapide du Castillo. Apprenant ces détails, nous nous réjouissons d'avoir choisi pour véhicule notre pirogue, incommode, dure, étroite, mal défendue contre la pluie et le soleil, mais qui arrivera du moins au jour fixé.

Le gouvernement a voulu faire disparaître les pierres les plus encombrantes ; les mines ont même

commencé à les morceler. A quoi bon poursuivre cette œuvre ? N'ai-je pas entendu prononcer cette phrase : « Les rapides, monsieur, c'est la sécurité de la rivière ; car ils obligent le capitaine à veiller. »

Les autres rapides sont moins longs et moins violents que celui du Castillo, le plus bruyant et le plus incliné de tous.

Le village du Castillo est construit au milieu du rapide, sur la rive droite du fleuve. Le vieux fort juché par les Espagnols au sommet d'une jolie colline, est une citadelle singulière, étrange, imprévue ; sa ressemblance avec un château de nougat est frappante ; mais tels sont la grâce de la butte, l'éclat des eaux, la douceur du paysage, que cette ressemblance n'est aucunement ridicule.

Nous avons fort peu mangé jusqu'à présent ; aussi ne sommes-nous point fâchés de nous asseoir à une table propre et bien servie. Mais comme le bonheur n'est jamais complet en ce monde, le chef de la douane nous interrompt pour demander notre permis de passage et nous infliger une amende, sous prétexte que nous sommes arrivés après six heures du soir.

Quelques heures avant d'arriver à San Carlos, nous passons devant une ile verdoyante : « Voici le vapeur *Ometepe* », nous dit le guide Domingo. Nous regardons à l'arrière, à l'avant : point de vapeur.

« Cette île elle-même est le vapeur, » reprend Domingo. En effet, regardant avec plus d'attention, nous voyons un tuyau sortir du milieu des arbustes. L'*Ometepe* s'est échoué là tout dernièrement; un banc s'est rapidement formé et une île avec ses herbes, ses arbustes et un arbre de dimension suffisante s'est déjà constituée. Cette métamorphose d'un vapeur en île prouve mieux que de longues descriptions les apports de la rivière et la puissance végétative du sol et du climat.

Une seule journée, la plus longue et la plus fatigante de toutes, nous amène du Castillo au fort San Carlos situé à l'embranchement du lac et de son déversoir, le San-Juan.

Nous devons traverser diagonalement le Nicaragua afin de gagner San Jorge, le port de Rivas. Nous donnons rendez-vous à notre pirogue à l'île d'Ometepe et nous nous embarquons sur une goëlette informe et rapiécée, comptant plus de morceaux que l'habit d'Arlequin.

Le patron s'engage à nous déposer le lendemain à Ometepe, mais nous étions tombés dans un guet-apens : au mépris de sa parole, il court sur la rive opposée ; il s'arrête en route et ramasse deux passagères à San-Miguelito.

Ces deux passagères n'ont qu'un bagage très réduit, mais l'une et l'autre n'ont garde d'oublier le vase le plus intime. Ce n'est pas la pre-

mière fois que nous voyons les femmes du Nicaragua voyager avec ce récipient. Nous avons également embarqué une bande de volatiles qui, sans le moindre vase, se promènent sur nos affaires, à leur grand détriment.

Notre goëlette ne possédait pas la plus petite cabine. Passagers et passagères s'étendent les uns à côté des autres, tous également mal à l'aise. Une des passagères est jolie, et la proximité, la facilité de mœurs, l'obscurité de la nuit, le sommeil des non-intéressés, pourraient favoriser la plus audacieuse tentative.

Les orages sont quotidiens à cette époque de l'année et nous assistons à quelques magnifiques *chubascos*. Les nuages venus des bords de l'horizon se groupent avec rapidité ; leurs claires nuances deviennent sombres : les roulements lointains se rapprochent, les rafales se succèdent de plus en plus rapides et violentes ; les éclairs brillent d'un éclat sinistre dans la demi-obscurité ; un quart d'heure après, la bourrasque est déjà loin.

L'île Ometepe se présente composée de deux pics, réunis par un isthme bas, encore au-dessous de l'horizon. L'un des pics est un cône admirablement arrondi et terminé en pointe aiguë ; il sort du lac, haut et gracieux ; ses lignes sont régulières, savantes, presque géométriques ; je ne connais pas de montagne plus séduisante. Madeira, moins correct et

moins élevé, fait ressortir davantage la perfection et la hauteur d'Ometepe.

Nous avons eu la bonne fortune de voir entièrement découvertes les hautes et jolies montagnes du Costa-Rica. Leurs sommets hardis et nets forment une ligne profondément crénelée; il est rare que cette ligne soit ininterrompue; le plus souvent ici, comme partout sous les tropiques, les nuages se groupent autour des sommets et les cachent jalousement aux regards.

Je n'ai point manqué de visiter les différents ports d'Ometepe : Moyogalpa et Pueblo grande. Le temps m'a fait défaut pour gravir le pic; j'ai vu, du moins, les villages, et nous avons jeté l'ancre dans une délicieuse petite baie à peine plus grande que notre goëlette. Dans l'île se fabriquent les hamacs de *pita*, fins et souples, garnis de houppes colorées, vrais hamacs de paresseuses créoles. A Ometepe aussi se sculptent le plus finement les cocos et les calebasses; mais la population indolente se décide difficilement à ces différents ouvrages et il faut employer toute sa patience et toute sa diplomatie pour les joindre à son musée.

Les fouilles pratiquées à Ometepe ont mis au jour de jolies poteries. Elles étaient rangées par couches successives, comme si différentes générations s'étagaient les unes au-dessus des autres. Cette montagne étrange devait être l'objet d'une grande vénéra-

tion parmi les aborigènes, et peut-être des recherches minutieuses amèneraient-elles la découverte de véritables richesses archéologiques.

La jolie Indienne embarquée à San-Miguelito fut impuissante à me faire regretter le séjour de la goëlette et je retrouvai avec plaisir la pirogue et l'équipage noir. Deux heures d'un vent frais nous poussent à San Jorge. Je jette au passage un dernier coup d'œil sur Ometepe : les arbres touffus du versant opposé ont fait place à de grandes pentes gazonnées d'un vert éblouissant ; et Ometepe, mi-vêtu sous sa couverture de gazon, est plus remarquable encore qu'Ometepe drapé dans son manteau de forêts.

San Jorge n'est pas le port de Rivas, mais une heure de cheval à peine la sépare de cette ville. La route est propre, bien entretenue ; de grandes haies de cactus forment la clôture de champs cultivés avec soin ; une quantité innombrable de perroquets et de perruches habitent les arbres et nous prodiguent leurs saluts nasillards.

Le département de Rivas est justement compté comme un des plus riches de l'Amérique Centrale ; j'ai remarqué surtout, près de la ville, une magnifique allée de manguiers, arbres splendides à l'ombre noire, avec des branches surchargées de fruits, sur lesquels les pousses nouvelles font des taches claires, brillantes comme des taches de soleil.



A Rivas, j'eus la bonne fortune de rencontrer M. Ran Runnels, dont le nom est resté célèbre dans l'isthme de Panama. A l'époque où le chemin de fer n'existait pas encore, c'est lui qui, âgé de vingt ans à peine, proclamait la loi de Lynch, battait le pays et pendait impitoyablement tout assassin convaincu. L'isthme fut purgé, et Panama reste reconnaissant à ce Thésée du xix<sup>e</sup> siècle.

Il serait fort peu intéressant pour vous de me suivre dans une triple traversée entre le Pacifique et le lac de Nicaragua; j'ai parcouru les tracés du canal interocéanique projeté, j'ai vu les seuils remarquables du Guisoyol et de l'Espinal, grandes plaines couvertes de calebassiers nouveaux, arbre bizarre que son étrangeté rendrait digne de figurer dans la flore australienne; j'ai vu le mauvais port de Brito, les bancs du Rio Grande et je suis enfin revenu à San Juan del Sur m'embarquer pour Puntarenas <sup>1</sup>.

San Juan del Sur, sur le Pacifique, comme la Virgen, sur le lac, se virent ruinés quand le trafic adopta la route de Panama. Autrefois, les émigrants se rendaient d'un océan à l'autre en traversant le Nicaragua, et ces deux villes étaient florissantes : aujourd'hui elles sont désertées par leurs habitants,

1. Les détails relatifs au canal interocéanique par le Nicaragua se trouvent dans la brochure : *A travers l'isthme de Panama*.

les maisons s'en vont par lambeaux, les toitures s'effondrent, se déjettent : tout s'écroule.

L'exploitation des cèdres dans les forêts est peu considérable ; quelques billes magnifiques gisent cependant sur le sol. Hambourg les transformera en boîtes à cigares. Le commerce sur le lac est très restreint ; les goëlettes ne transportent qu'un peu de *hule* ou caoutchouc venu des Chontales. A peine quelques riverains se livrent-ils à la pêche. Cependant le lac est très poissonneux : on trouve dans ses eaux douces des requins et des scies. Sur les pointes de sable une quantité innombrable d'échassiers immobiles réfléchissent profondément.

Puntarenas est une petite ville de bois ; ses murs sont peints en céruse, ses toits de zinc en minium, les deux couleurs les plus éclatantes ; on l'aperçoit de loin, couchée au niveau de la mer, sur une longue pointe de sable qui s'effile dans le golfe de Nicoya, grand et profond. Les embarcations accostent à une estacade de fer dont un coup de vent enleva la toiture. Après avoir donné comme droit de péage un sou par livre de bagages, nous confions nos colis à des soldats qui, trouvant sans doute leur solde insuffisante, se proposent comme portefaix.

Un navire de guerre, acheté récemment par le président Guardia, se balance sur la houle du port ; les républiques voisines se préoccupent beaucoup

de cet achat qui semble une menace du Costa Rica.

Les rues de la ville sont sablonneuses et fatigantes ; cependant l'eau est abondante à Puntarenas ; il suffit de creuser un trou de deux ou trois pieds pour obtenir un puits à longueur de bras.

Le capitaine Alard contribue beaucoup par sa gaieté et son accueil hospitalier à nous rendre Puntarenas supportable. Une procession nous distrait pendant quelques heures : les femmes se sont enveloppées de leurs plus riches mantilles ; le rouge domine et ressort sur les sables de la rue ; un nègre marche devant le sacrement et lance des fusées à intervalles réguliers. Le soir, l'église est coquettement décorée par les grandes palmes vertes et les fleurs naturelles ; chaque dévote tient à la main un cierge allumé et toutes ces lumières vacillantes éclairent le tableau d'une façon originale.

Les psaumes terminés, commence la *marimba*, la danse, dont le rythme est marqué par des cales basses de tailles différentes ; ces instruments, fournis par le règne végétal et qu'on pourrait appeler le carillon de Pan, donnent des accords réguliers. Indiens et Indiennes sautillent sous la pluie et, retombant dans les flaques, mouchettent danseurs et spectateurs.

Nous disons adieu sans regret à Puntarenas. Hélas ! quels déplorables compagnons de route nous

attendent à bord du vapeur américain : les Yankees sont là plus débraillés que partout ailleurs, car ces steamers du *Pacific Mail* ne transportent ordinairement que des passagers de classe inférieure.

Les ports auxquels nous touchons, Libertad et San José de Guatemala, ne sont que de misérables plages : un môle s'avance de quelques mètres, perpendiculairement à une côte droite, sans refuge et battue par tous les vents. Ces môles, sur les cartes seulement, peuvent être appelés ports ; quelques baies cependant du Guatemala, du Salvador et du Costa-Rica, sont profondes et sûres.

Jusqu'à Acapulco, la pluie n'a cessé de tomber à torrents ; le bord est triste et ennuyé ; l'eau ruisselle dans les cabines ; l'humidité pénètre dans les vêtements et le gris du ciel se reflète sur l'esprit. Nous cherchons vainement à distinguer les montagnes à travers le voile épais que l'averse discontinue déroule entre la côte et le navire ; à peine devinons-nous de loin en loin un pic élevé, une côte de rochers, ligne indécise et douteuse ; les plus tristes ciels du Nord sont moins tristes que ce ciel des Tropiques. Aussi fut-ce pour chacun une agréable surprise de se réveiller dans la baie d'Acapulco. Baie spacieuse, bien défendue ; de jolies montagnes à cinq étages l'entourent, un joyeux soleil les caresse ; un petit fortin à la Vauban est tout rouge et tout jaune ; son unique canon, inoffensif d'ail-

leurs, est braqué sur les cabanes d'Acapulco, qu'il a mission de défendre.

Une multitude d'enfants nous entourent au débarquer et nous offrent des fleurs, des fruits et des coquillages; les citrons sont en abondance : pour deux réaux, vingt sous, nous en achetons cent cinquante dans une jolie corbeille. Un excellent déjeuner nous guérit un peu de l'empoisonnement de la cuisine américaine. Décidément, Acapulco est sympathique.

La sortie du port se fait à angle droit; nous rasons des rives pierreuses verticales; nous serpentons entre l'île et la terre ferme; à dix mètres du navire, l'eau brise sur les rochers. Le profil de la côte est net et sévère, mais nous n'avons guère le loisir de le regarder : le rideau de pluie retombe.

Acapulco, ville mexicaine, nous annonce que nous venons de quitter l'Amérique Centrale, la plus pauvre et la moins intéressante des trois Amériques. Si les qualités de leurs habitants étaient en harmonie avec les qualités du sol, les cinq petites républiques du Centre Amérique seraient des États florissants et prospères. Le climat des hauts plateaux, rapprochés de la côte, convient merveilleusement aux Européens; la température moins ardente y permet un travail plus continu et plus vif. Cette région est douée de la fertilité propre à toutes les régions intertropicales, mais, comme dans toutes les contrées sud-américaines, l'indigène

paresseux refuse d'en profiter. Orgueilleux et vantard, il s' imagine posséder en naissant toutes les facultés : ignorant, il se croit instruit ; remuant, il pense faire beaucoup de chemin en galopant sur place ; il reste pauvre au milieu d'une abondance extraordinaire. L'étranger seul est apte à mettre en œuvre les matériaux accumulés par la nature ; il fait fortune. Aussi l'indigène le traite-t-il de parasite : mais l'étranger n'est point le parasite qui dévore l'arbre, c'est le lierre qui jette vie et feuillage sur les branches mortes.

La proximité des rivages faciliterait l'établissement des routes ; l'État ne songe pas à les établir. Il invoque la difficulté qu'offrent les montagnes ; il oublie volontairement que la fameuse route des Incas a triomphé de ces obstacles dans un siècle moins bien outillé et moins entreprenant que le nôtre.

Malheureusement, dans les républiques du Centre, les dissensions intestines sont plus fréquentes qu'en aucune autre partie du continent américain, et les hommes d'État sont tellement occupés d'assurer leur maintien et leur réélection qu'il leur reste peu de temps pour s'occuper des affaires publiques.

Quelques-uns ont compris que l'isolement de ces cinq républiques, Costa-Rica, Nicaragua, San-Salvador, Honduras, Guatemala, les rend faibles et les laisse à la merci de tout venant ; ils ont préconisé l'idée de les réunir en fédération. Mais lequel des

cinq présidents actuels consentirait à remettre ses pouvoirs aux mains d'un plus digne? Ne sont-ils pas également ambitieux, également incapables de sacrifier leurs intérêts au bien de leur patrie! Quelle serait la capitale de ce nouvel État? Quelles garanties de paix seraient données au Gouvernement? Le Guatemala est craint du Nicaragua qui redoute lui-même le Costa-Rica; San-Salvador et le Honduras sont loin d'être en parfaite intelligence. Toutes ces aversions se changeront difficilement en amitiés fédérales.

Réunies en faisceau, mettant en commun leurs forces défensives, les cinq petites Républiques du Centre-Amérique verraient promptement grandir leur influence. Leur situation seule suffit à leur assurer un avenir d'une grande importance : elles ouvrent au commerce des portes sur les deux plus vastes océans ; leurs minerais précieux, leurs richesses végétales, peuvent descendre de leurs sommets indifféremment vers l'une ou l'autre mer. Trait d'union naturel entre l'Atlantique et le Pacifique, soudant l'Amérique du Nord à l'Amérique Méridionale, les cinq Républiques du centre pourraient lutter contre les convoitises futures des États-Unis, ou profiter de la paresse naturelle à quelques États du Sud ; mais, au lieu de grandir en commun, elles vont périr en détail pour n'avoir point voulu crier notre fameuse devise belge : *L'Union fait la force!*

Acapulco marquait en quelque sorte la fin de mon voyage : c'était ma dernière escale avant d'aborder à des contrées connues et familières. Au bout de quelques jours je voyais s'ouvrir devant moi les *Portes d'or* de la Californie, et, de San-Francisco, une route de deux mille lieues, déjà plusieurs fois parcourue, me ramenait en France.



FIN



# TABLE



## I. — DE BORDEAUX A PERNAMBUCO

	Pages
Vigo. — Lisbonne. — Le Sénégal. — Le roi de Dakar.. . . .	9

## II. — L'AMAZONIE

Embouchure. — Les guerrières. — Santa Maria de Belem. — Le théâtre. — Les fièvres. — <i>L'assahy</i> . — Le hamac. — Nos passagers. — Le prêtre franc-maçon. — Système fluvial de l'Amazone. — Grandes routes et chemins de traverse. — <i>Re- piquetes</i> . — <i>Prororaca</i> . — <i>Friagem</i> . — Iles flottantes. — Les <i>seringueros</i> . — Embarquement des bœufs et du bois. — Cou- chers de soleil. — Les secrets des Mauhès. — Eaux noires et eaux blanches . . . . .	9
---	---

## III. — MANAOS

	Pages.
Les monuments. — Les employés du gouvernement. — Un pantalon gris-perle. — La «Sangsue.» — La cascade. — Sy-curoju et tapir. — Légende de Taruma. — L'arbre enchanté. — Un ménage batailleur. — L'eau de lianes. . . . .	40

## IV. — UNE PARTIE DE PLAISIR

Renseignements brésiliens. — Départ. — Première mésaventure. — Le sitio du capitão Moraëz. — Sa famille. — Pêche et chasse. — Flèches, harpons et sarbacanes. — Le curare. — Caïmans et gymnètes. — Les tortues. — Nos fusils ensorcelés. — A travers la forêt. — Les animaux légendaires. — Les visites. — Épousailles et baptêmes. — Nous prenons congé du capitão. — Les moustiques. — Nos déceptions. — Iles flottantes. — M. Sébastien Robert. — Retour à Manaos. .	50
--	----

## V. — CÔTE BRÉSILIENNE

Orage équatorial. — Saint-Louis de Maranhao. — Esclaves. — Ceara et les jangadas. — Rio-Grande do Norte. — Parahyba. — Les singes à bijoux. — Pernambuco et le Récif. — Maceo. — La ville à deux étages. — Victoria. — Cap Frio. — Arrivée à Rio-de-Janeiro. . . . .	90
--	----

## VI. — RIO-DE-JANEIRO

La baie. — La ville. — Onze nègres. — Population féminine. — Quartiers excentriques. — Le jardin botanique. — Le Corcovado. — Beurre de Paris. — Vendettas. . . . .	Pages. 403
---	---------------

## VII. — INDIGÈNES ET BRÉSILIENS

Découverte du Brésil. — Richesses. — Exploitation nulle. — L'étranger. — Vanité du Brésilien. — Élément indien. — Anthropophages. — Communistes, polygames et métis-singes. — Mundurucus. — Dom Pedro . . . . .	414
---	-----

## VIII. — LA PLATA

## URUGUAY. — CONFÉDÉRATION ARGENTINE. — PARAGUAY

Montevideo. — La Rivière de la Plata. — Le port de Buenos-Ayres. — La ville. — Population. — Immigration. — Les moutons. — La Pampa. — Autruches. — Les <i>Gauchos</i> . — Productions diverses. — Le <i>Mate</i> . — Progrès rapides de la Confédération Argentine. — La découverte de la Plata. — Proclamation d'indépendance. — Rosas. — Urquiza. — Le Paraguay. — Francia et les deux Lopez. . . . .	422
--	-----

## IX. — LE DÉTROIT DE MAGELLAN

Entrée du détroit. — Le <i>Voltigeur Hollandais</i> . — Magellan. — Les <i>damiers</i> . — Colonie chilienne de Punta-Arenas. — Péage. — Démêlés entre le Chili et la Confédération Argentine. — Port-Famine. — Terre de Feu. — Le cap Pilares. — Lota. . .	462
---	-----

## X. — VALPARAISO ET SANTIAGO

	Pages.
Valparaiso. — La ville et le port. — Propreté. — Chemin de fer. — La Perle des Andes. — Le condor domestique. — Cerro de Santa Lucia. — Les Chiliens. . . . .	473

## XI. — LE PÉROU

Côte bolivienne. — Tremblements de terre. — Le Callao. — Lima. — Le quartier chinois. — Course de taureaux. — Le chemin de fer de la Oroya. — Les verrues et le <i>soroche</i> . — Chorillos. — Ancon. — Cimetière indien. — Les fouilles. — Momies. — Le premier Fils du Soleil. — Puissance absolue des Incas. — La conquête. — Richesses du pays. — Guano et salpêtre. — Départ pour Guayaquil. — Arrivée à Panama. . .	482
--	-----

## XII. — PANAMA ET COLON

Panama. — Bataille de coqs. — Chemin de fer. — Colon. — Les Indiens Acanti. — Le Bayano. — Le clocher de Chepo. — Le mariage de Fray P***. — Pirogues et cascades. — Retour à Panama. . . . .	218
---	-----

## XIII. — LE DARIEN

Les pélicans. — Le 4 <sup>er</sup> janvier. — Album à musique. — Yavisa et Pinogana. — Garapattes et consorts. — Le juge-colonel. — Le chou-palmiste et le <i>mapana</i> . — Notre cuisinier. — Tiati et Tupisa . . . . .	237
---	-----

## XIV. — DOUZE JOURNÉES DE CHEVAL

	Pages
Un pari. — Buenaventura. — Cordova. — Achat de mules. — Le Naranjo. — Descente au Bitaco. — La maison déserte. — Le Cauca. — Nos montures. — Effroi de notre guide. — Pas de souper. — La grande Cordillère. — Télégraphe colombien. — Population de la Sierra. — Aventures d'une aubergiste. — Vallée du Magdalena. — Une nuit sous la pluie. — Nous re- morquons nos chevaux. — L'orage. — Arrivée. . . . .	253

## XV. — SANTA-FÉ DE BOGOTÁ

Entrée à Bogota. — La ville. — Le palais présidentiel. — Les averses. — Climat. — Costumes. — La société. — Le lépreux de la Soledad. — Légation de France. — Les affiches. — Métis. — Ministres de la marine, Sénateurs et Députés. — Isolement de Bogota. — Pont naturel de Pandi. — Chute de Tequendama. — Le saut de Bolivar . . . . .	279
---	-----

## XVI. — DE BOGOTÁ A L'ATLANTIQUE

En voiture. — A cheval. — Chutes successives. — Une case trop remplie. — Le vapeur est parti. — En canot. — Le mont Goliyut. — 44 degrés centigrades. — Échoués! — Le Magda- lena. — Les caïmans. — Barranquilla et Carthagène . . . . .	304
---	-----

## XVII. — LE NICARAGUA

Adieux à Panama. — Greytown. — Un vapeur qui saute. — Au  
 feu! — Navigation sur la rivière San Juan. — Les douanes  
 du Costa-Rica. — Steamer métamorphosé en île. — Le lac de  
 Nicaragua. — Les passagères. — Ometepe. — Puntarenas.  
 — Acapulco. — Les cinq républiques de l'Amérique Centrale. 315




---

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER. A. CHAIN ET C<sup>ie</sup>,  
 RUE BERGÈRE, 20, A PARIS. — 13706-9.



